908
20/H/16

Les CHARBONS du FOYER

F
44356

Philéas LEBESGUE

LES CHARBONS DU FOYER

Roman

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PARIS
EDITION DE " LA PHALANGE "
84, Rue Lauriston
1909

150099
12/5/19

PQ
2623
E217C5

LES
CHARBONS DU FOYER

ROMAN FAMILIER

EN GUISE DE PROLOGUE

N'éparpillons pas trop, à l'heure des départs nécessaires, ces braises mourantes qui achèvent leur consomption parmi les cendres chaudes et les suprêmes tisons ; couvrons-les plutôt soigneusement : il peut être utile, au retour, de les retrouver. Le coureur des steppes les rassemble, qui jalonne ainsi sa route, pour la mieux reconnaître à chacun de ses voyages et qui marque d'un tas de cendre chacune de ses étapes solitaires.

Au long de tous les sentiers humains, il y a ainsi des charbons qui s'éteignent ; la pluie les lave, le vent les balaie, des graines y tombent et des fleurs croissent à tra-

vers. Cependant il suffit de gratter le sol, pour les trouver qui noircissent la terre. Qui donc s'est chauffé là jadis ?

***

Les pages qu'on va lire sont comme les secrets d'un vieux tiroir ; il y a là de vieilles lettres jaunies dans leurs enveloppes, des cahiers de notes à peine lisibles et presque sans lien, des fiches, des réflexions, des ébauches. Des journées vécues, des heures souffertes par un inconnu sont enfermées là, cendres déjà froides. Et la suite des évènements dont ces documents constituent lapreuve apparaîtra sans doute bien incohérente, comme tout ce qui est puisé directement dans la vie ; car l'unité de toute existence sied au-delà de cette existence même, dans ce qui la détermine à son insu. C'est ce que nous essaierons de laisser deviner dans l'assemblage des éléments épars, dont nous n'avons pas voulu faire une simple « histoire », afin de pouvoir les donner tels quels.

Peut être ainsi ces épaves se fleuriront-elles d'un meilleur enseignement pour ceux qui consentiront à y fixer leur attention. Sans cet espoir, eussions-nous pris la peine de transcrire, en y mettant de l'ordre, un pareil fatras ? Nous avions pensé en faire un conte de veillée ; car la signification totale de ce que l'on va lire est peut-être malaisée à saisir ailleurs que dans un silence propre et condescendant. Mais, en nous laissant soupçonner d'invention pure, nous eussions détourné de nous les esprits les plus réfléchis. Nous ne l'avons pas voulu.

Nous parlions tout à l'heure de l'intérêt

qui s'attache aux vestiges d'une vie humaine : il ne s'agit pas ici que d'une existence unique ; on en découvrira plusieurs qui s'enchevêtrent et se complètent en se faisant mutuellement souffrir çà et là, comme parmi nos villes et nos villages.

Mais le héros ? car à toute histoire, il faut un héros.

Rassurez-vous. Le héros s'y trouve, si vous tenez à le découvrir et le récit que vous pourrez, après coup, tirer de ce registre, a sa trame toute faite, où broder de pathétiques arabesques. Donnez-vous seulement la peine d'explorer, une à une, les pages. Le tourment d'un cœur sensible y saigne, aux prises par endroits avec l'orgueil d'une pensée dominatrice, et l'on verra que le désir d'une vie complète et normale est plus cruel à réaliser qu'on n'imagine de prime abord.

Bien peu, sans doute, auront connu mon principal personnage autour d'eux ; mais à considérer attentivement ses traits obscurs, ils sentiront qu'une époque entière a souffert à travers son âme angoissée, et que la plupart d'entre nous ne sommes pas encore dégagés des épines et des ronces qui le firent crier sur le sentier de la vie.

Il chercha, partit seul et se perdit peut-être, quoi qu'il entendît gémir dans la ténèbre une détresse identique à la sienne sur une route parallèle ; cependant, il demeura sincère, ne désespéra point tout à fait, continua de lutter comme s'il devait vaincre et resta désintéressé autant qu'on peut l'être sans désirer mourir.

Il était sans doute aussi trop poète pour espérer d'être compris ; mais peut-être cette satisfaction avait-elle fini par lui importer moins que certaines autres. En tout

cas, il ne sut gagner ni l'argent ni les honneurs qu'il méprisait un peu et se contenta de vouloir peiner pour un idéal à découvrir.

Ceci doit suffire à l'esquisse préalable de sa silhouette. On verra par la suite quel intérêt il prit à se reconnaître dans un autre, qui lui était absolument étranger et comment il sentit par là même, pour la première fois, les liens vitaux qui unissent un homme à l'autre. Bien d'autres clartés lui apparaîtront, comme au lecteur également sans doute.

DIVAGATIONS

I

Savignies, le 5 Octobre 190...

MON CHER LUCIEN,

Enfin j'ai fui. Je vais tenter de réaliser ici, dans la solitude et la familiarité des horizons où se courbèrent mes aieux picards, le songe de libre existence qui nous séduisit de longue date, tous les deux. Ne m'objecte point l'infructueuse algarade que nous eûmes l'imprudence de commettre naguère, quand nous partîmes un beau soir pour les colonies. Las de l'obscurité de nos médiocres bureaux, écœurés des platitudes quotidiennes de la vie administrative et nous croyant appelés à je ne sais quelles fondations magnifiques, nous nous lançâmes d'enthousiasme dans le rayon de clarté projeté par notre jeunesse éprise

d'inconnu. Le repentir vint vite, avec la nostalgie de maintes choses ignorées que nous avions quittées sans les connaître, à l'étourdie.

J'ai bien vécu depuis, et douloureusement, tu le sais.

Mon exode, cette fois, n'arbore plus l'étendard aventureux de la conquête ; il s'enveloppe au contraire des guenilles de la retraite forcée par devant trop d'ennemis. Dissimulée derrière le prétexte d'un voyage de santé, ma résolution ne fut jusqu'ici livrée à personne en confidence et, si je me risque aujourd'hui à te le déclarer telle qu'elle est, définitive, c'est que je sais la discrétion hautaine de ton cœur dévoué. Je te dirai tout à l'heure pourquoi j'ai choisi ce village perdu aux confins du Pays de Bray et dont je te supplie également de taire le nom, même et surtout à mes proches.

Il importe d'abord que je t'aide à discerner les raisons profondes de mon exil. S'il ne s'agissait que de la banale aventure d'un amour contrarié, penses-tu que je n'eusse pas trouvé dans mon âme et dans mon cœur assez de force virile pour passer outre aux résistances de ma mère, une fois sûr de l'immuabilité de mon penchant ? Le conflit qui me déchire sied malheureusement plus haut, quoi que né de l'alternative impossible que tu sais. Il ne suffit pas à ma mère de m'aimer d'une exclusive passion ; catholique fervente ou plutôt bornée, si elle réprouve absolument et de toutes ses forces cette petite institutrice orpheline que tu connais pour son dévouement à une jeune aveugle, c'est que la jeune fille eut pour père un ouvrier, un communard dont les obsèques na-

guères furent dépourvues de tout appareil religieux. C'est aussi qu'elle est enfant naturelle et que sa mère démoralisée, l'abandonna au berceau pour satisfaire la passion d'un riche. Par bonheur, le brave ouvrier trompé avait voulu reconnaître l'enfant, dès sa naissance; il l'aima de toutes ses forces, l'éleva, et, pour lui susciter de bons exemples, se fit lui même irréprochable. Mais il avait gardé la révolte dans l'âme et, loin de désarmer, il étaya sa rancune de lectures assidues et sérieuses. Il mourut paralysé de corps, la pensée ardente, et satisfait d'emporter, en s'en allant, la certitude que sa fille, en dépit des ruses cléricales, saurait faire respecter jusqu'au bout ses volontés suprêmes.

A cette femme qui ne s'agenouille jamais et qui reste désintéressée, sans orgueil dans sa pauvreté sainte, ne me reproche pas d'avoir donné mon cœur tout entier.

Je ne saurais, même disparu, rien reprendre de ce que je lui ai voué. Aussi, quand ma mère, avec une cruauté que je ne mérite pas, crut pouvoir m'inviter à choisir entre elle-même et l'étrangère maudite, je n'ai pas répondu, je n'ai pas même versé de larmes ; j'ai senti que le carrefour où le destin de ma conformation psychologique m'avait acculé devenait infranchissable,

Choisir ! Quel sacrilège. Non ! les hommes de mon espèce ne savent sacrifier rien dont se soit une fois emparé leur âme. Ils préfèrent tout prendre que de partager, car, pour parler comme Corneille, ils aiment trop leur propre gloire pour accepter une diminution. C'est un point d'honneur.

J'ai tâtonné là longtemps dans les ténèbres brûlantes, où je cherchais en vain ma

route, et je n'ai même pas pris la peine de t'avertir, tant je pressentais que toute aide humaine devait me rester inutile. Pardonne-moi cette méfiance et cet égoïsme de la douleur.

Chaque jour, entre les leçons auxquelles elle s'est vouée pour vivre, ma pauvre mère que je plains et que j'aime de toutes mes forces, s'exténuait à prier pour obtenir à mon profit les grâces divines.

Moi, malade, je dus quitter le bureau, demander un congé, m'aliter des journées entières, sur l'ordonnance du médecin qui ne voyait rien à mon mal Et la pensée de mon père se remit à me hanter obstinément. Tu sais comme il succomba. Tu sais la crise terrible qui tortura son existence de professeur de philosophie parvenu d'arrache-pied à se conquérir une place. La vie de ses parents, la foule et ma mère elle-même ignoraient son martyre intime et, si je sais bien maintenant les raisons de son suicide, c'est que je me suis imprégné longuement des moindres écrits, des plus fugitives notes qu'il laissa.

Acharné désespérément à la solution du problème moral, et tourmenté d'un besoin de foi qui dut être chez lui le désolant héritage de lointains atavismes, il se passionna tour à tour pour tous les systèmes, alla de Descartes à Comte et de Spencer à Schopenhauer ; il fût mystique, positiviste, néo-chrétien, athée, bouddhiste et finit par se noyer dans cette religion du néant que les brumes germaniques paraissent avoir fait germer de quelque vieille graine asiatique.

En lui, combattait sans répit le duel implacable de la Raison et de la Foi ; il enviait ma mère, la méprisait par instants, et

souffrait de n'être compris de personne. Je me rappelle avec émotion le regard anxieux, navré, baigné d'extraordinaire tendresse inquiète, dont il m'enveloppait parfois, tout en me caressant les cheveux de sa main maigre. Le pauvre homme ! Il se demandait sans doute que les formes nouvelles prendraient plus tard dans mon cerveau la pensée vagabonde et si je devais m'en trouver blessé ou secouru. Par malheur, je m'en aperçois, j'ai trop hérité de son âme angoissée.

Et voici que l'épouvante du destin m'est venue un soir tenailler à mon tour. Tout à coup, par derrière le stérile effort de mes bonnes volontés, un accablement sans remède m'a saisi et je n'ai plus vu la route. Titubant, les bras étendus, cherchant un appui, un guide, un rayon d'étoile dans la nuit froide, j'ai tourné sur moi-même comme un fou, et mon cœur dans ma poitrine était comme un tocsin. Pour continuer de vivre, il fallait donc faire souffrir quelqu'un, le tuer, peut-être ! Et ce quelqu'un allait être ma mère ou ma fiancée ! Alors je me suis arrêté pour tâcher d'entendre le silence. Mes yeux hagards fouillaient l'ombre désespérément. Des fantômes accoururent, que j'appelais de mes cris obscurs dans la brume gouttelante.

Plus encore que les philosophes, j'ai toujours chéri les poètes. Ils ont connu mon mal ; ils ont essayé de soulever par endroits le masque de la Nécessité, l'antique Ananké. Mais l'Ananké, sous son masque, n'a peut-être que le visage d'un squelette. Et j'ai senti mes dents claquer d'une terreur pareille à celle des damnés dans la fournaise. Cependant, je ne crois pas à l'enfer !

Alors j'ai pris droit devant moi à travers champs, insoucieux de savoir si des précipices n'allaient pas s'ouvrir sous mes pieds, et n'y pensant guère.

Un fil mystérieux sans doute me guidait, magnétique. Il me parut peu à peu que la terre s'illuminait doucement sous mes pas, comme si ma fuite avait soulevé sur mon passage de vagues feux follets

Où pouvais-je mieux que dans la terre des ancêtres, loin de la ville étrangère et fumeuse, discerner pleinement le mystère de moi-même et me retrouver essentiellement ! Pourquoi n'irais-je point reprendre là-bas, sur les sillons anciens, le manche obscur de l'outil que mon père, pour sa misère finale, avait abandonné. Epris d'une flamme ondoyante à l'horizon, il était allé vers la ville, avec l'espoir insensé d'une conquête glorieuse, et voici que, dans la fumée, dans le tumulte, il s'était trouvé désorienté ; l'étoile protectrice avait disparu de sa route.

Maintenant, évadé de l'angoisse terrestre et quoique disparu, perpétué en moi, autour de moi, par la splendeur immortelle de son vouloir-vivre, sans doute il devenait le pressentiment de mon salut. J'allais vers l'étoile, l'étoile sacrée qui se lève et se couche dans l'étroit horizon du village ancestral.

Et me voici ! Me voici, surpris de moi-même, parmi des champs labourés que le semeur arpente, parmi des bois, des vallons, des côteaux dont l'harmonie véritable m'échappe encore, parmi des paysans qui auraient dû être mes frères et dont je comprends à peine les gestes, les attitudes, l'accent. J'ai les oreilles bruissantes encore du brouhaha de la ville infernale ; je vais

tâcher de m'habituer au silence, aux lentes songeries, aux journées spacieuses. Je te dirai plus tard mes projets. Ils peuvent ne pas être, cette fois, irréalisables. J'ai quelques économies. Pour ma mère, à qui j'écrirai de temps en temps par ton entremise, je suis désormais tranquille. Le petit héritage qu'elle vient de faire doit lui suffire amplement, et elle est encore d'une santé vaillante.

Pour Celle que tu sais et que mon souvenir n'abandonnera point, malgré l'adversité, je compte aussi un peu sur toi, sur ta discrétion éprouvée pour jeter, çà et là à son adresse, au cours de tes voyages fréquents quelques unes des missives que je lui destinerai. Tu dois comprendre qu'il y va de la solidité de mes résolutions de rester caché à tous les yeux. Il se peut même que je n'avoue point tout de suite le caractère définitif de ma retraite. Je serai censé voyager par ordonnance de médecin ou pour des affaires. J'aurai des promesses, des prétextes, le moins possible ; car j'abhorre le mensonge ; mais il naîtra peut-être parfois des plaintes que je devrai tenter de consoler, en leur suggérant le réconfort. Pour moi je suis désespéré, et c'est parce que je crois qu'il est mal de renoncer à vivre que je me raidis une dernière fois contre la Destinée.

De tout cœur.

GEORGES.

9 Octobre 1903.

MA CHÈRE MÈRE BIEN-AIMÉE.

Vous vous demandez déjà, j'en suis sûr, ce qu'il advint de votre malheureux fils. Le sachant malade à son départ, votre inquiétude est toute naturelle, et je dois m'avouer coupable. Le résultat de la consultation médicale que je devais solliciter à Paris de mon spécialiste ? Assez obscure comme diagnostic, mais par contre absolument affirmative en ce qui concerne la nécessité pour moi de changer d'existence. Si je veux vivre, il me faut irrévocablement quitter le bureau, m'installer ailleurs, à la campagne, voyager.

Je voyage donc. Je parcours des pays au hasard et je me suis détourné par avance de tous les systèmes. Il n'est pas impossible que je me fixe un jour quelque part en pleine solitude ; mais j'hésiterai peut-être à cause de vous qui allez vieillir et qui ne pourriez plus maintenant quitter la ville. D'ailleurs pas de projets. Vous auriez la tentation très maternelle d'amender mes résolutions et je perdrais encore une fois la force de les tenir.

Je veux pour l'instant, non pas me regarder vivre, mais contempler çà et là le mouvement des êtres et des choses que j'ignore beaucoup à cause des livres faux et des théories hâtives. Ainsi je parviendrai peut-être à m'oublier assez, pour qu'une volonté d'énergie me reprenne par inconscience imitation de tout ce qui est. Guidé par les seules heures, que je n'aurai plus la hâte de devancer pour en deviner le mystère, je finirai par comprendre la docilité au destin qui passe dans un grand effort de bonté.

Le malheureux professeur de philosophie que fut mon père eut un jour, je m'en souviens, la prescience de ce qu'il aurait dû faire pour être sauvé. Il voulait partir, quitter ses fonctions, pour une longue excursion du côté des Alpes. Le souci de me faire achever mes études le détermina à rester.

Je réalise maintenant le désir qu'il me légua ; mais, ni les montagnes, ni la mer, malgré leurs enchantements contraires, n'arrêteront définitivement la course que j'entreprends. Je veux explorer les endroits oubliés, sans attrait spontané, ni charme étrange et qui peut-être, à force d'être étudiés, sentis, renferment des secrets plus doux, mieux propices au calme de l'âme qui se recueille pour guérir.

Je longe aujourd'hui les confins du pays normand du côté picard ; j'espère m'attarder un peu dans l'obscur village où naquit mon père et que ni vous ni moi n'avons jamais visité, je pense.

Je vous écrirai de nouveau dans quelques jours ; mais je ne veux m'engager non plus de ce côté à aucune régularité d'habitudes.

Pour vous, donnez-moi surtout des nouvelles de votre santé, des ennuis qui peuvent naître autour de vous, et croyez toujours à l'inaltérable affection de votre

GEORGES

DE GEORGES A CONSTANCE

MA CHÈRE CONSTANCE,

Plains moi d'être si loin et si seul. Le voyage que je fais devrait être notre voyage de noces. Parfois au crépuscule, par devant le geste d'espoir des semeurs dont l'ombre s'allonge sur les labours, je me distrais à en faire le songe. Et je t'évoque, fantôme absent d'un bonheur que la vertu de nos deux noms avait paru mériter naguère. J'ai l'angoisse de ton visage qui n'est point ici, de ta voix que je n'entends plus. Et, machinalement, le long des jours, je suis encore comme l'oiseau qui va bâtir son nid et qui cherche à découvrir, parmi les branches, l'abri propice. Je me donne à moi-même inconsciemment la tâche adorable de trouver la retraite où cacher notre foyer futur. Malgré les délais imposés par nos scrupules, cette pensée mêle un peu de miel à la tisane amère que je me contrains à boire.

La maison tranquille, isolée, avec le courtil et le jardin enfermés de haies vives, que ton désir dessinait naguère à mes songes dociles, je l'ai là sous les yeux. Je l'ai découverte hier. Elle pourrait être à moi, si je voulais. Et c'est justement celle — tu vas juger de mon émotion ardente — celle que mon père fit vendre de loin, sans oser la revoir, à la mort précoce des siens.

Peut être ne t'apparaîtrait-elle point absolument telle que tu l'imagines. Elle n'a point d'eau vive à ses pieds, comme les bâtisses seigneuriales, ni de longues allées profondes par derrière ses jardins trop

étroits. Mais elle est vieille et haute, elle est vaste avec de larges fenêtres et des cheminées moyen-âgeuses, comme on en voit à l'Hôtel de Cluny. Sa silhouette grise et taciturne domine à des lieues l'horizon picard, bigarré de cultures diverses aux mille rectangles enchevêtrés et qui paraît graduellement s'élever comme une mer.

Cette maison, dont les fondations reposent parmi les ruines probables de quelque castel, apparaît de loin comme une sentinelle aux confins de la province. A deux pas vers l'ouest ondoient les pâturages de Normandie, dont un pli tourmenté de terrain dessine la frontière.

Le pays de Bray érige là ses crêtes boisées, vêtues de mousse et de bruyère, où pleurent discrètement, pour la prospérité de vallons imprévus, mille sources fraîches, parfois rousses de rouille. Ce coin montagnard, agreste, pauvre et sans histoire est comme un refuge de soleil et de paix, où l'écho naïf ménage des surprises à la voix et paraît grossir le silence même du poids de minutes insoupçonnées. Cet îlot de solitude ne tolère de hameaux que sur ses bords. Ces hameaux sont picards, quoique les paroles des potiers ou des artisans qui les habitent aient un autre accent, moins rude et plus grave que celui des hommes de Picardie.

Par delà, vers le sud, s'ouvrent le Vexin, l'Ile de France.

Mais à quoi bon insister davantage ? Mon récit n'a déjà que trop l'air d'une tentation, presque d'une ironie. Je ne dois pas te faire souffrir, puisque je ne suis pas assez vaillant pour le bonheur. Tu penseras peut-être que je n'ai pas su jusqu'alors t'aimer assez pour une telle conquête ; car

le courage doit être la base de l'amour. Mais je ne me défends pas d'espérer toujours pour notre rédemption, non pas quelque grâce divine qui déplacerait l'obstacle — ce serait presque un crime de ma part —; mais le jaillissement soudain d'une étincelle en moi dont s'illuminerait tout l'avenir.

N'en voulons à personne, ni à nous mêmes. Etant nés ce que nous sommes, nous étions prédestinés à faire souffrir ceux dont le cœur bat d'un autre rythme, ceux dont l'âme, sous les doigts du Sort, ne rend pas le même son.

Ne cherchons pas à vivre une autre vie que celle qui doit nous échoir ; nous y serions impuissants : mais tâchons d'aller plus haut !

J'ai besoin, pour espérer toujours, de garder cette foi des choses lointaines, que l'on n'étreindra peut-être jamais et qui sont suprêmement belles de tout leur mirage.

Si tu veux m'écrire directement, voici une adresse qui sera la mienne dans quelques jours.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

GEORGES.

De la Mère a son Fils

Lyon, le 12 octobre,

Mon cher Enfant,

Ta présence me manque et, si ton voyage n'avait pour ta guérison le caractère de nécessité que lui impose l'ordonnance de ton docteur, j'insisterais presque sur ton retour à cause du vide que je sens autour de moi. Toi seul après Dieu, tu le sais, m'est resté sur la terre et bien souvent, aux heures tristes, quand la prière ne m'avait pas consolée tout à fait, c'est dans tes yeux d'enfant chéri que j'ai puisé le courage de vivre. Et sans doute, à travers toi, c'est Dieu qui venait et se penchait doucement sur mon affliction.

Que de fois aussi j'ai failli te perdre ! Tu étais si délicat, si frêle ! J'ai bien pleuré, j'ai bien prié ; mais, comme j'avais gardé la foi, Dieu n'a pas voulu me ravir jusqu'ici ma consolation. C'est pourquoi je me résigne à ton absence. Je fais une neuvaine pour ta santé. Tout le jour, par devant Notre-Dame des sept Douleurs, il brûle un cierge pour toi.

J'ai tant lutté, toute ma vie, pour te conserver à moi, à moi seule, tu entends ! Je suis jalouse comme une mère ne devrait pas l'être ; mais c'est l'angoisse de te perdre qui m'a faite ainsi.

Voyage donc et reviens-moi bien guéri de corps et d'âme. Nos moyens ne sont pas étendus ; mais enfin nous avons maintenant quelque bien, et je ne veux pas que tu puisses manquer de quoi que ce soit. Je

t'envoie cent francs. Mieux vaut dépenser ainsi quelque argent que d'aller se mésallier, pour faire profiter de notre petite fortune quelque vulgaire intrigante, dont rougirait ta mère. Je suis sûre que tu me comprends mieux déjà, maintenant que tu es loin, et tu sentiras bientôt à quel point j'avais raison de te rudoyer un peu.

Cet espoir béni me console aussi de ne t'avoir plus là sous mes yeux, et je n'oublie pas dans mes prières cette part importante de ta guérison.

Un souci, toutefois, me reste qui me rend ton départ cuisant. C'est demain, tu dois te le rappeler, l'anniversaire du jour néfaste où ton pauvre père voulut quitter ce monde. Je fais dire une grand-messe à son intention. Tu n'y assisteras pas.

Laisse-moi pleurer sur cette lettre. Promets-moi de prier un peu de ton côté pour me faire plaisir. Oh! pour me faire plaisir seulement! Plus tard, en espérant, la foi te sera rendue peut-être, par la vertu souveraine de la grâce divine.

Ta mère dévouée qui s'agenouille.

NOÉMI.

De Lucien a Georges

Paris, le 4 octobre,

Mon cher Georges.

L'accent de ta lettre m'a laissé deviner que tu redouais de ma part quelque désapprobation.

Tu semblais craindre aussi quelque misérable interprétation de ton acte, de la pitié par exemple en place de sympathie profonde. Mais en vérité, je t'envierais presque, en t'admirant, d'avoir eu le courage de rentrer enfin en toi-même pour t'agenouiller devant la destinée, en l'interrogeant au lieu de la tenter. Moi qui ai contracté de bonne heure envers la vie d'inéluctables devoirs, et qui possède le foyer auquel tu aspirais, pour y retremper mon courage aux heures de trêve dans la lutte, crois-tu que je n'aie pas délaissé la plupart des choses profondes où mon âme eût trouvé son délice?

Je suis allé vers l'action par la vertu d'abord d'une jeunesse vigoureuse, par nécessité plus tard et par habitude; mais j'ai bien senti depuis longtemps que les âmes humaines sont réciproquement impénétrables et que, pour s'allier, elles ont surtout besoin de s'assujettir.

Tu as aimé ta liberté. Cultive-la. C'est un bien plus précieux peut-être que l'amour, que la fortune et que la gloire. Pour moi, après tant de pérégrinations, après tant de petits efforts dépensés pour de petites causes, et les yeux battus du vent de tant d'intrigues, j'éprouve souvent au fond de

moi-même le sentiment d'un vide implacable, fait de lassitude et d'épouvante, comme si j'avais éparpillé mon cœur sur la route, pour en apaiser la férocité des chiens errants.

Et je pleure de me sentir inutile et faible par devant la menace des plus hardis ou des plus jeunes Non, mille fois non, ta désertion apparente n'encourra pas mon blâme : j'appréhendais de toi une témérité, plutôt, qui eût risqué de te détruire.

Or, vivre est peut-être le seul devoir humain.

Si tu peux contraindre ton inquiétude à s'enfermer dans le cercle étroit d'une vie stagnante, je te souhaite quelque tranquille ermitage parmi de grasses prairies et des jardins, où de régulières occupations accapareraient, en les rythmant, les ressources de ton esprit. Chacun de tes songes n'éclorait ainsi que pour s'incarner dans une réalité immédiate, et tes regards, chaque fois ramenés à tes pieds autour de toi, perdraient le vertige qui te fait tituber d'avoir contemplé trop d'inconnu. Je ne te veux donner aucun conseil ; car il en est peu de bons, même désintéressés, puisque chaque être humain est une fenêtre différente ouverte sur le monde ; mais, si tu peux réussir à t'enraciner dans quelque existence pour ainsi dire végétale, fais-le ; achète la maison qui te plairait, celle où vécurent tes aïeux par exemple, si le hasard te la peut procurer, et tâche d'oublier égoïstement tout le reste. Pour moi, il n'est pas impossible, si tu consens à m'indiquer, en toute discrétion, ta prochaine retraite, que j'aille t'y surprendre un jour, au retour de quelque fatigante pérégrination.

Et peut être un jour aussi moi-même, plus tard, quand les affaires auront marché, verrai je à me nicher ainsi dans quelque trou, pour y ensevelir et ma lassitude et le souvenir écœurant des mauvais visages.

Quoi qu'il t'arrive, continue, je te prie, en attendant, de compter sur ma bonne et fidèl amitié.

LUCIEN.

DE CONSTANCE A GEORGES

La Croix-Rousse, le 19 octobre,

MON CHER ET INOUBLIABLE GEORGES,

J'ai croisé ta mère hier sous les arbres sans feuilles de nos tristes promenades. Elle a détourné la tête ; cela m'a fait mal. Oh ! un mal profond, qui ne m'a même pas, au retour, laissé la force de pleurer. Et j'ai eu, toute la nuit, un long cauchemar, où je me voyais poursuivie, sur une route sans issue, par des chiens féroces. Va, je te devine bien. Tu guériras, parce qu'il n'est pas possible que l'ardeur de mes vœux bienfaisants n'actionne pas ta guérison ; mais tu ne reviendras jamais ici ; parce que tu y respires la mort. Au fait, je suis sacrifiée, et je ne songe pas à te le reprocher un

seul instant ; car si tu m'avais prise, nous eussions tous les deux encouru la malédiction de ta mère qui ne veut pas de moi, qui n'en voudra jamais, quoi que je puisse faire. Sur la route où nous marchions l'un vers l'autre, les bras tendus, cette femme s'est placée pour te dire : « Halte-là, tu m'appartiens d'abord et tu ne passeras que sur mon cadavre ! » Je ne méritais pas cet affront ; mais puisqu'elle a jugé ainsi, pour ton salut selon sa croyance, je m'incline sans haine, désespérée. Je ferai ma tâche ici dans l'ombre, jusqu'à ce que la tristesse et le dégoût aient achevé de me noyer. Ma seule joie sera d'attendre chacune de tes lettres qui me diront, même à ton insu, sois en sûr, les secrets de ton âme et les progrès de ta guérison. A tout ce qu'il te plairait d'exiger de moi tu me trouveras docile, et je ne te demanderai en échange que ce que tu m'as toujours donné jusqu'ici : la sincérité.

Ah ! si ta mère avait consenti à m'adopter pour sa fille, moi qui n'ai pas connu la mienne, comme je l'aurais soignée, aimée, adorée ! Au contraire, malgré moi-même, je la fais souffrir ; je vous fais souffrir tous les deux.

Je suis née maudite. Il faut que je peine et que je me rachète. Pardonne moi. Je t'embrasse et je pleure.

CONSTANCE.

II

Ce qui va suivre est extrait d'un carnet de notes, en marge duquel se trouve un renvoi mentionnant l'achat d'une maison aux environs de Savignies, la maison des aïeux.

Quelques chiffres témoignent des réparations urgentes, effectuées en hâte par le nouveau propriétaire à son entrée. On a refait des croisées, restauré la clôture du jardin. Il est signalé également quelques dépenses d'outils : bêche, fourche, pioche, cognée, serpe, scie, etc.

Le mobilier a été repris au vendeur, héritier lointain des deux vieillards pauvres qui occupaient la modeste demeure.

Et voici Georges installé dans son ermitage, qu'il prétend restaurer lui même pour la plus large part.

Au témoignage du précieux carnet, dont nous dépouillons ici le contenu, il a réglé méthodiquement l'emploi de ses journées. Comme il prétend s'initier le plus profondément possible à la vie campagnarde, il a réservé de longues heures pour les promenades et les causeries avec les voisins. Il tient à se faire des amis, qui soient aussi ses professeurs d'existence rustique. Le

paysage aussi l'intéresse ; il saura bientôt la chanson particulière de chacune des sources discrètes qui babillent aux creux de chaque vallon, de Montbénard à La Fresnoy, et de la Montagne des Corbeaux aux prairies de Courcelles. Par les pentes sablonneuses, hérissées par endroits d'ajoncs ou de ronces, à travers les prés et les bois, de colline en colline franchissant ravins et ruisseaux, il se perd des jours entiers. A midi, sur les sommets du Bois des Fosses, il aime contempler, par delà les vallées obscures où la brume se replie comme un pan de ciel déchiré, le double horizon de coteaux nus qui marquent, au Sud comme au Nord, les falaises crayeuses du Pays de Bray.

Il ne perd pas une minute. Il est allé voir les potiers qui ont leur tour entre les jambes et ceux qui, dans les fours brûlants, jettent par grandes brassées le bois fendu qui jaillit en flammes crépitantes, et ceux qui assemblent, aux petits coups d'une spatule mouillée, les deux pièces concaves et symétriques dont se composent les *ballons* de grès, et ceux qui piétinent et retournent la glaise noire, et ceux qui préparent les *patieux*, dont la grosseur doit être réglée selon les dimensions du vase à mettre en œuvre. Il est allé, avec les gars de ferme, gauler les pommes rouges à travers les pâtures ; il a suivi aux champs les charretiers empressés pour les dernières semailles ; il sait le travail pénible des betteraves que l'on décapite d'un coup sec, avant de les jeter dans les lourds tombereaux souillés de fange grasse au frottement des ornières.

Il n'a pas craint d'endosser le bourgeron ou la blouse des paysans ; il s'est essayé à

tourner la charrue de fer, à lever la herse aux dents de laquelle s'enchevêtrent les mauvaises herbes traînantes, à régler l'extirpateur. Il sait maintenant de quelles syllabes, de quelles interjections spéciales il faut commander à l'attelage pour le gouverner, prévenir ses caprices, l'accélérer ou le ralentir. Et de chaque expérience tentée il a rapporté une bonne et féconde fatigue, dont son estomac et ses nuits se sont toujours franchement accommodés.

Cependant, il n'est guère qu'un novice encore ; le plus maladroit des valets de ferme lui en remontrerait. Et déjà les premières gelées sont survenues ; chacun s'empresse à préparer pour l'hiver l'abri des bestiaux. Le cidre écume au pressoir, et comme la récolte fut abondante ici, ce ne sont, au long des chemins, que lourds convois chargés de pommes pour la ville voisine.

Brèves sont les journées, longues les nuits. On peut veiller tard ; mais les veillées d'autrefois ont disparu au village. Georges craint d'importuner ses voisins en s'installant chez eux après l'heure où l'on clôt ses portes. Seul chez lui, il règne à son entour un effrayant silence, où il rampe de la mélancolie, du spleen, où il gouttèle de l'ennui. Plus il s'approche des paysans, plus ils lui paraissent incompréhensibles, distants.

Dans la journée, entre deux chansons d'ivrogne, il entend tenir autour de lui des propos grotesques ou féroces. Il a surpris des fourberies, des vilenies, et beaucoup d'intelligence dépensée à nuire. Même les naïfs, les simples, les bons ne parviennent pas à lui devenir, sinon sympathiques, du moins amis.

Toute la convention surannée des récits rustiques à la George Sand se mue pour lui en ridicule. Il s'est mis à relire la *Terre* de Zola. Cela non plus ne le satisfait pas. C'est de la convention à rebours. Il pressent que les paysans sont à la fois pires et meilleurs que cela. Nul ne les ayant vus au dedans, tout le monde s'est trompé sur leur compte et, de leurs figures énigmatiques, on ne saurait dire que l'on ait même réussi de bonnes caricatures. Au citadin curieux qui se promène parmi les êtres et les choses, pour en tirer des émotions diverses, la Terre ne livre pas son secret, et ses fils muets sont aussi impénétrables qu'elle-même. Pour les comprendre, il faut trouver le moyen de les aimer, à force de sacrifice et de renoncement à d'autres horizons.

La stricte observance des vieilles coutumes peut y aider ; mais la porte, sous cette clef, ne s'ouvre qu'à demi ; car ces coutumes ne sont qu'une suite de gestes où le paysan se fige par instinct de conservation, et peut-être n'y a-t-il point d'autre foi dans les âmes. De l'enfant ou du champ on ne saurait distinguer par moments lequel est le mieux chéri ; car il s'agit d'abord d'assurer l'existence.

Posséder passe avant aimer ; mais aimer se conçoit-il sans la possession ? La possession en toutes choses ! Il n'y a point ici de croyance, et la tradition ressemble à la propriété. L'idée de propriété s'asservit toutes les autres : famille, religion, patrie, opinions politiques. De là, la ruse instinctive et la méfiance réciproque ; de là aussi l'inconscient paganisme qui dirige toutes les manifestations spontanées de l'existen-

ce, et l'imperturbable bon sens qui distingue les meilleurs, ceux qui aiment.

Ayant appris qu'il lui subsistait dans la contrée quelques vagues débris de parenté, des cousins fort à leur aise à ce que l'on disait, il prit fantaisie à Georges d'aller se présenter à eux. Il fut reçu sans égards, avec une politesse maladroite et froide, assaisonnée de questions indiscrètes. Le jeune homme sortit désespéré. A tout prendre, malgré leur inconscience et leurs habitudes de paresse ou d'intempérance, il préférait encore les pauvres voisins potiers ou manouvriers qui, eux, lui marquaient de la déférence.

Non ! il n'y avait rien dans l'âme de ces gens, qui pût ressembler à tout ce qui bouillonnait dans la sienne, et la théorie de l hérédité lui apparaissait tout à coup comme une invention sans bases, fruit d'une imagination magnifique et vaine. Le sang pouvait être le même ; la pensée et les sentiments étaient étrangers, qui dirigent le reste.

Et il eût envie de fuir ailleurs, plus loin, fût-ce hors de France.

*
* *

PAGES DE JOURNAL

S'il est vrai qu'il y ait entre la terre et ceux qui l'habitent un rapport analogue à celui qui joint le végétal au sol qui le porte, pourquoi ce pays, aux détours imprévus, aux retraites nombreuses, me tient-il sous

son charme de paix et de fraicheur silencieuse, alors que son peuple me rebute ?

Hier, jour de Toussaint, grandes sonneries de cloches toute la soirée ; c'était comme une plainte éperdue d'oiseaux fantastiques qui se répondaient d'une vallée à l'autre et de village à village. La brume vibrait, chantait, ondoyait comme une mer, dont les flots suspendus léchaient les cimes des arbres endormis. J'ai passé la nuit à rêver des miens et de mes plus lointaines origines. J'ai évoqué des théories blanches d'aïeux courbés, des caravanes accourues pour se mélanger, en ce lieu perdu de France, des quatre coins de l'horizon ; Huns et Germains, Ibères et Romanichels, Celtes et Ligures, blonds et bruns, blancs et jaunes. Et je me suis vu tout à coup la synthèse et le racourci de vingt peuplades, dont les instincts heurtés en moi s'y neutralisaient, en s'y combattant.

Ce matin, plus par sentimentalité mystique, malgré mon incroyance et mes doutes, que par curiosité pure, je suis allé à la messe des morts. Il y avait foule. J'ai scruté au passage l'expression de quelques visages ; j'ai cru découvrir que les cœurs et les cerveaux étaient pour la plupart, désespérément vides On ne prie pas ; on récite, les femmes seulement, qui, elles, paraissent croire à « quelque chose au dessus d'elles. » Quant aux hommes, beaucoup moins nombreux, ils pensent que toutes les momeries sont impuissantes à réveiller les morts même pour une autre vie et que le soleil est le plus puissant de tous les dieux, qui fait pousser les blés, les arbres et les peuples. Cependant, à pleine bouche, les chantres sont chargés d'entonner après l'office une foule de *Libera*, de *De*

profundis, et de *Litanies de la Ste-Vierge*, à l'intention des défunts de la paroisse. D'où proviennent ces contradictions ? Etre enterré sans prêtre est le suprême déshonneur. Et cela encore témoigne sans doute d'un vieux levain païen plus que d'un respect indéracinable aux pratiques du culte catholique. Où il y a cérémonie, il y a considération. Rudimentairement ces âmes fermées possèdent donc le sens esthétique, l'amour du Beau. Et, de fait, tandis que les choses de la morale sont toutes relatives à l'enseignement qui les propage ou à la discipline qui les impose, ce qui est beau frappe directement la sensibilité, et l'éducation, dans ce domaine, n'est chargée que de préparer et nettoyer le terrain où doit fructifier la semence.

Il est donc faux de croire que les paysans soient attachés au dogme religieux qu'ils ne peuvent saisir ; ce qu'ils respectent, ce sont les formes du culte et les pompes traditionnelles dont la beauté rythmique les séduit.

Le prêtre se trompe quand il croit devoir abaisser son sermon au niveau de ceux qui l'écoutent, afin de prouver la véracité de sa science ; il lui importe au contraire de ne pas se laisser discuter, et il ne saurait y réussir que s'il se manifeste éloquent, même inaccessible. Le chant latin n'empêche pas d'aller à la messe. Cependant on me dit que la foi, en d'autres régions, demeure vivace et spirituelle.

Ce pays est une ancienne frontière. Là se rejoignent trois provinces : la Picardie, la Normandie, l'Ile de France. Picards et Normands ne s'entendent guère ; les premiers sont brusques, spontanés, mystiques; les seconds sont tortueux, positifs, raison-

neurs. Ici, pourtant, il doit y avoir mélange ; le langage est encore picard, mais le caractère est déjà normand. Le Normand ne croit qu'à lui-même ; ces paysans, que je coudoie également.

Ma grand'mère, je crois, était de souche picarde, étant née quelque part aux environs de Crèvecœur, entre Amiens et Beauvais. Il faudra que j'aille là et que j'essaye de planter quelques jalons dans ma généalogie.

Le langage de toutes ces gens, dont le visage et les sentiments vrais me restent une énigme, m'inquiète également.

Le jeu complexe et fuyant de la phonétique patoise, la gamme inhabituelle et imprévue des touches vocales de l'idiome beauvaisin me restent inaccessibles, non moins que les images où les paysans se complaisent pour désigner les menus incidents de leur existence terrienne. Il faut aussi que je m'applique à déchiffrer cela, à m'en pénétrer. Il faut que j'apprenne à parler patois, avec *l'accent !*

*
* *

Non, décidément, l'âme essentielle de ce pays me demeure cachée ; de vagues éclairs seulement m'en parviennent par hasard au coin du feu, entre deux verres de cidre blond. J'adore cette boisson généreuse et saine, et je sens que les paysans sont heureux de m'entendre en vanter les qualités. — Ce leur est volontiers prétexte à me raconter des histoires, où je les dis-

tingue mieux sous leur vrai jour. Mais je reste invariablement pour eux l'homme de la ville, et je m'en désole.

Ils vivent sans foi, sans préoccupations d'au-delà, sans désirs d'immortalité. Moi j'ai besoin de tout cela, et c'est pour cela que j'étais venu parmi eux.

*
* *

Le vautour est revenu ronger les entrailles du triste et médiocre Prométhée que je suis. Je ne guérirai pas. Je n'ai plus envie de ratifier le marché de la maison où j'avais rêvé de m'installer définitivement. Et pourtant j'eusse au moins voulu patienter jusqu'au retour du jeune soleil et des feuilles naissantes. Je n'en aurai pas la force ; il y a trop de brume glaciale en ces vallons perdus. Hélas !

III

Savignies, le 20 janvier.

Mon cher Gustave,

Je suis désemparé dans le vent et la ténèbre des solitudes. J'ai froid, j'ai peur ; je ne vois plus clair. Veux tu m'entendre, au nom de la vieille doctrine que j'ai oubliée et que tu as retrouvée sur la route, pour t'en nourrir comme d'une manne céleste Tu te rappelles nos conversations, nos discussions, il y a douze à quinze ans. Nos pensées aventureuses cherchaient à s'évader hors du cercle étroit des dogmes surannés. Tu avais quitté le séminaire et tu voulais vivre ; un peu d'effroi mal dissimulé te restait au cœur d'apostasier ainsi une vocation requise par des exigences de famille ; mais la jeunesse, comme un vent de découvertes, te poussait vers la haute mer, ardemment. Tu voulais fonder une famille ; tu aimas, tu connus les belles joies d'un hymen heureux, mais hélas ! bref et stérile. J'ai suivi cette phase de ton

existence, presque avec envie d'abord, avec angoisse et compassion ensuite. La perte de l'être cher et l'anéantissement de tes songes d'avenir te firent croire à une punition divine. Et j'appris tout à coup avec stupeur que, délaissant ta vieille mère, qui était venue vivre auprès de toi pour essayer de t'apporter des consolations, tu étais retourné au séminaire.

Aujourd'hui te voilà prêtre, desservant d'une modeste paroisse, dépensant ton bien en aumônes. Cela est très beau et me désespère. Tu as donc pu reconquérir la foi ? Comment as tu fait ? Enseigne-moi. Je ne sais pas prier et je n'ai su conquérir ni assez d'orgueil d'un côté ni assez d'humilité de l'autre pour me maintenir droit dans le chemin. Je suis une guenille au vent. Ah ! le vers de Vigny que je me répétais naguère : « *Prier, pleurer, crier est également lâche !* » Il me déçoit bien maintenant ! Je suis inapte à la solitude. J'ai besoin des autres et peut-être d'un Dieu. Je ne suis ni courageux ni sage, et à quoi me servirait le courage, à quoi me servirait la volonté, si je ne sais quelle direction prendre ?

Toi qui possède la lumière, éclaire-moi ; fais-moi l'aumône d'un peu de flamme. Aide-moi à comprendre la vie ; explique-moi la mission des apôtres, fais-moi saisir le sens des saintes vérités qui t'ont racheté toi-même. Je suis à tâtons ; conduis-moi.

GEORGES.

DE GUSTAVE A GEORGES

Presbytère de Hodenc-au-Bosc, 10 Février.

MON FRÈRE,

La solitude où vous êtes n'est pas sans issue, si vous consentez à rentrer en vous-même; mais vous êtes loin, bien loin déjà des routes de la foi. Humiliez-vous; faites taire la voix de l'orgueil. Priez priez surtout, priez à toute heure, jusqu'à ce que la grâce divine retrouve le chemin de votre cœur. Méfiez vous des embûches du raisonnement, et ne cherchez à rien comprendre. Imprégnez-vous seulement de l'exemple du Christ, qui ne voulut que renoncer. Renoncez comme lui; consumez sur le bûcher du sacrifice les épines et les ronces du Doute, et la certitude luira. Je prie pour votre salut, et que Dieu vous soit en aide.

GUSTAVE.

*
* *

PAGE DE JOURNAL

Prier sans comprendre! prier pour acquérir la foi! Est ce que c'est possible? Renoncer à l'intelligence pour m'enivrer

de la sainte folie est une espèce de suicide pour lequel je ne suis pas mûr. J'aime autant le suicide total, le néant ! Je veux être homme d'abord ou ne pas être. Et je ne sache pas que l'esprit de douceur et de bonté soit incompatible avec la dignité de l'esprit. Ce pauvre Gustave est devenu fou tout simplement ; je pourrai bien le devenir un jour moi-même d'une autre façon ; mais, jusque là, j'aime autant rester libre que de suivre un régime qui m'amène doucement à ne plus savoir exactement ni ce que je vaux ni ce que je fais.

A tout prendre, mieux me vaudrait maintenant d'essayer les sciences occultes. Là aussi, il faut croire avant d'opérer ; mais, comme la vérité seule m'intéresse et que je ne veux pas devenir mage, ni même sorcier, je ne ferais guère d'expériences et me contenterais d'interroger le Sphinx. Au reste Pythagore ni Plotin ne furent des sots, et la Kabbale a ses beautés, qui étudie le rythme et la génération des énergies vivantes du monde. Il y a peut-être des clefs qui me manquent et qui font également défaut à toute notre époque de dissection et d'analyse.

Le sens de *l'universel* est absent dans nos âmes. Pourquoi ne tenterais-je pas de l'acquérir en tachant de me créer enfin un règle de vie conforme aux affinités de ma nature ? Cela, je pense, me serait plus précieux que toutes les mortifications. Oh ! je veux évoquer, pour mon salut, les puissances cachées, les divinités secrètes qui organisent le destin du monde et qui nous guettent à travers les choses. Si j'essayais de devenir un songe en action, une volonté.

*
* *

Ah ! j'ai presque honte maintenant de cette lettre insensée que j'écrivis, l'autre jour, à ce pauvre Gustave. Je m'explique maintenant l'inconséquence de ces esprits forts qui, terrassés par la maladie, hallucinés par l'obsession de la mort, font appeler un prêtre à leur chevet après tout un passé de négation violente ! Cela ne prouve rien en faveur des religions, au contraire. Au fait, l'avidité de croire n'appartient sans doute qu'à la faiblesse, comme la soif brûlante est engendrée par la cuisson des incurables blessures.

*
* *

Adieu l'existence immobile ! J'en meurs. Je veux voyager de nouveau.

Je quitte ma maison solitaire, aux fenêtres d'espace. Loin de m'attacher ici, le soleil irrite mon désir de fuite allègre, le doux premier soleil des perce-neige.

De Georges a Lucien

Savignies, le 19 février.

Mon cher Lucien,

Je viens de passer un hiver farouche que je n'ai guère envie de terminer ici. Les douches de neige, de brume et de silence ne me réussissent point. Ce pays vide m'épouvante. Le vallon d'aspect jurassique, où j'avais rêvé d'abriter mes méditations austères, me fait maintenant l'effet d'une geôle, et ce ne sont pas les corbeaux rauques, que j'entends d'heure en heure croasser à travers les sapins échevelés de Montbénard, qui sauront dissoudre mon spleen. Peut-être irai-je bientôt te surprendre à l'un de tes retours, pour peu que tu veuilles bien m'indiquer les journées où tu es chez toi de préférence.

Hier, je suis allé chez le vieux notaire de la bourgade, un brave homme de tabellion charitable et rusé, aux yeux roux et bridés, aux favoris blancs, qui sourit inexprimablement sous ses lunettes, en remuant des paperasses dans la pénombre de son étude encombrée de cartons. Je voulais résilier mon marché sur l'heure, rétrocéder coûte que coûte la misérable bicoque dont je fis follement emplette il y a deux mois. Malheureusement je n'ai rien pu faire à mon gré. En pénétrant dans la respectable étude, qui s'enveloppe de silence au milieu d'un vaste jardin aux allées soigneusement ratissées, un domes-

tique m'apprit que le notaire malade, gardait la chambre, le maître-clerc absent. Je fus prié de repasser dans quelques jours. Je te tiendrait au courant. Au reste, j'ai consigné pour toi, sur un carnet spécial, toutes mes vicissitudes.

A toi de tout cœur.

GEORGES.

*
* *

PAGE DE JOURNAL

Au fait, ce pays sous la neige qui fond a des coins de verdure adorables. Il y a toute une consolation à reposer ses yeux sur une herbe qui pousse, sur une clairière d'ajoncs en fleur, comme il y en a tant par ici. Les bruyères aussi sont délicieuses à travers les taillis où le soleil se berce parmi tant de gemmes fragiles suspendues. Et la nuit, quand il y a de la lune, que d'apparitions fantastiques au détour des sentiers, que de voix bizarres, que d'échos imprévus au creux des vallées! Certes j'ai besoin de changer d'atmosphère pour quelque temps ; j'aurai même besoin d'en changer souvent, et j'ai bien peur de ne pouvoir désormais me fixer nulle part; mais cette nature, à certaines heures, me conquiert, et je reverrai toujours avec une joie profonde ses retraites silencieuses où habite la paix.

Pour la maison je verrai. Il n'est pas indispensable que je la garde ; il n'est peut-

être pas nécessaire non plus que je l'abandonne ; cependant je me sentirais plus libre de ne l'avoir plus.

DE GEORGES A LUCIEN

Savignies, le 10 mars.

MON CHER LUCIEN,

Je suis en train de me rendre odieux et ridicule à toute la contrée. Hier soir, comme j'allais clore la barrière de bois peint qui me sert de porte cochère, je me suis cogné dans l'ombre à une forme obscure, accroupie contre la muraille, et qui geignait. Je dirigeai vers le paquet de guenilles d'où sortaient les plaintes les feux de ma lanterne, et j'aperçus, devine qui ou quoi ?.... Une jeune femme, aux cheveux collés par la pluie battante de dégel, souillée de boue, et dont la face, ravagée de larmes et de misère, soulevait le cœur de miséricorde.

— « Que faites-vous ici ? » articulai-je le plus doucement que je pus. La créature tourna vers moi des yeux effrayés, des yeux jeunes de bête qu'on pourchasse et, tout à coup, sans avoir eu le temps de proférer une parole, se tordit pour toute réponse,

de sanglots étouffés. Cette détresse m'emplissait, je dois l'avouer, d'un extrême embarras.

En même temps, je remarquais avec stupeur que la pauvresse devait être enceinte, et que ce n'était guère qu'une adolescente de nubilité précoce. Quand l'accès de pleurs convulsifs se fut un peu calmé, la bouche rauque, amère, crispée, murmura entre deux hoquets :

« Vaut mieux que je meure, vaut mieux tout de suite ! »

« Mais non, fis-je persuasif, vous allez vivre ; il faut vous sécher d'abord. »

Et, m'effaçant un peu, je lui désignais par la porte entrebaillée au fond de la cour le feu qui flambait dans l'âtre.

Elle fit un geste de dénégation presque hostile.

— « Allons ! repris-je, entrez. Vous me conterez votre histoire. » Et je la tirai doucement par le bras.

Elle se rendit à mes intances et, muette, vint se planter debout au milieu de la maison où, de grands reflets, agités par la flamme des tisons, bougeaient le long des murailles obscures.

Ayant déposé ma lanterne et placé la lampe sur la table, je rapprochai les bûches rongées dont les charbons rouges dégageaient une bonne chaleur, et fis asseoir en un coin de la vaste cheminée rustique la triste ribaude. Bientôt, les guenilles ruisselantes firent un nuage de vapeur autour d'elle ; de temps en temps, de ses cheveux mal peignés qui retombaient jusque sur ses yeux, une goutte d'eau se détachait, qui roulait le long de ses joues pour s'y mêler à des pleurs mal essuyées.

Obstinément, les yeux rouges regardaient l'âtre comme sans voir.

— « Avez-vous faim? me risquai-je, en allant prendre dans la huche voisine de quoi préparer le repas du soir.

— « Oh ! non, merci ! » me fut-il répondu. Et le silence recommença.

— « Alors, dites-moi d'où vous venez et pourquoi vous êtes sans gîte ».

Et comme une honte douloureuse semblait de nouveau lui serrer la gorge.

— « N'ayez pas peur, ajoutai-je. Je ne veux pas vous chasser maintenant. Regardez-moi. De quel village êtes-vous? »

— J'étais servante à l'Huyère, par derrière les bois. On m'a renvoyée voilà trois semaines, à cause de ce qui m'est arrivé. Ah! j'ai bien souffert allez! Ils étaient tous à me renverser, même qu'au commencement je les griffais tant que je pouvais. Mais j'ai pas été assez forte ; ils m'ont abîmée. Tenez, je sais pas pourquoi que je vous dis ça, puisque mes pareilles n'ont que le droit de se taire. Mais vous n'êtes pas forcé de m'écouter, pas vrai? ni de me croire ».

— « Mais vous m'intéressez au contraire. Continuez ! »

— « Ah bien ! c'est que vous êtes autrement que tout le monde, et vous êtes bien le premier à prendre souci de quelqu'une comme moi. J'ai donc été jetée dehors par le patron qui ne valait pourtant pas mieux que les autres, avant la chose, et qu'était jaloux, donc ! Il me disait que les autres me donneraient des maladies. Je suis donc revenue là, au Gorguet, chez mon père qui en a six comme moi et de plus jeunes, garçons et filles. En arrivant, y avait que maman qui pleurait, avec un grand coup à la

joue pleine de sang. Je n'osais rien demander ni rien dire.

Sans trop me regarder, la pauvre femme s'est mise à me raconter qu'elle avait été battue le matin par l'homme, qui était rentré saoul, après avoir mangé tout son gain de deux mois. Pas de pain, pas de crédit. Tout d'un coup, elle a vu ; là-dessus elle s'est levée, a marché sur moi, qui n'avais plus de force, et son bras s'est dressé comme pour taper. Mais elle n'a pas eu le courage, et ses larmes coulaient si fort que l'eau en tombait par terre.

« Va t'en ! va t'en vite ! malheureuse, tu ne sortiras pas vivante, si le père entre ici, me criait elle. Va ! va. »

Moi aussi je pleurais tant que j'avais d'yeux, et je n'avais plus de jambes pour m'en aller.

J'ai trouvé le moyen de rester chez une voisine, pour mon pain, pendant une quinzaine ; au bout de ce temps là, je suis retournée chez nous. Des fois, quand j'avais idée d'entendre arriver le père, qu'était parti s'embaucher au loin dans un chantier, je me cachais derrière de vieux murs au fond du courtil. Mais, ce matin, comme je ne m'attendais à rien, le voilà venu sur moi avec des giffles, des coups de poing, des coups de pied, même que je dois en avoir des marques, parce que je me sens du mal. A la fin je suis restée par terre, étourdie, et il m'a laissée. Quand je suis revenue à moi, et que n'ai plus vu personne, je me suis secouée comme j'ai pu et je suis partie tout droit devant moi, avec l'idée de me détruire. Mais je n'ai pas su comment, et puis, je n'ai pas rencontré sur mon chemin de trou assez profond. C'est

comme ça que je suis venue jusqu'à votre porte. Maintenant laissez-moi ! »

— « Mais non ! je ne veux pas vous laisser. Vous allez manger d'abord ; et puis je vous ferai un lit jusqu'à demain. Après nous verrons ».

— « Oh ! Monsieur ! » Et elle eut comme une pudeur d'être grosse, croyant peut-être à quelque proposition inacceptable en l'état où elle se trouvait. Je la rassurai.

— « J'ai là une chambre où vous serez bien seule, et il y aura du feu. »

Un éclair de joie triste illumina pour la première fois la misérable physionomie.

Il fut fait selon que j'avais dit. Mais, sur le jour, des cris étouffés jaillirent jusqu'à moi de la chambre où j'avais logé la malheureuse. Inquiet, je me levai ; j'allumai la lampe, et m'approchai de la cloison. Les plaintes redoublèrent.

— « Voulez-vous du secours ? offris je à travers la porte, quand les gémissements eurent momentanément cessé. N'ayez pas peur. C'est moi Je vous veux du bien. Répondez ! »

Une voix râlante, effrayée, suffoquée articula :

— « Oh non ! non ! N'entrez pas ! n'entrez pas ! je meurs ! » Et les plaintes reprirent.

Après quelques secondes d'hésitation, je me résolus à ouvrir la porte Jamais l'irrémédiable misère de notre nature humaine ne m'était jusqu'alors apparue aussi déchirante qu'à cette minute où s'offrit à mes yeux hagards la pauvre créature prostrée dans les douleurs de l'enfantement.

Malgré les crispations où elle se débattait, ses mains, à mon approche, eurent un geste de pudeur suprême. Peu d'instants après, la malheureuse s'anéantissait

dans un silence épuisé ; le gros œuvre était achevé. Un enfant, paquet de chair informe et gluante, vagissait, inhabile encore à remuer convenablement ses petits membres, à côté de sa mère inerte. Noir, violacé, le cordon ombilical n'était pas rompu. Je ne savais comment m'y prendre.

Je courus en hâte réveiller une voisine, experte, disait-on, à ces besognes et qui passait pour sage femme dans la contrée. Après de long pourparlers et commentaires, je finis par la ramener pour les premiers soins.

J'ai fait venir le docteur dans la matinée. L'enfant, un garçon joufflu, est admirable de conformation et paraît vouloir vivre à tout prix. Sans se douter de son illégitimité, il semble deviner, au contraire, que les princes ne naissent pas autrement qu'il vient de naître.

Me voilà donc devenu, bien malgré moi, père de famille, et tu ne saurais croire comme j'ai le cœur plus léger. Mon spleen semble s'être évaporé d'un seul coup depuis hier, comme ces brumes des bords de la mer, qu'une bourrasque enlève sous le soleil. Je sais bien que tout cela va écorner mon modeste budget ; mais je ne veux pas laisser partir cette malheureuse avant d'avoir assuré sa sauvegarde. C'est un devoir que je m'impose et qu'il me sera doux, je le pressens, de remplir jusqu'au bout.

Et déjà — cela m'encourage par contraste — déjà la vieille matrone, dont j'ai requis l'aide, me laisse transparaître dans ses paroles férocement gouailleuses l'accueil réservé à ma conduite dans l'opinion du vil-

lage, où il y a pas mal de faux dévots pour donner le ton.

Mais comment se fait il que tous les sermons de prêtre soient acharnés depuis deux mille ans bientôt à prêcher la charité et que de pareilles détresses soient restées possibles ? A quand la création d'asiles de pitié où seront recueillies les victimes de la brutalité masculine ?

Pardonne-moi la fièvre avec laquelle j'écris ; il est naturel que tout ce qui m'arrive là m'agite un peu. Avec tout cela je ne sais vraiment plus si je trouverai le temps d'aller vers toi.

Décidément la vie est une chose bien incompréhensible.

Ton bien dévoué,

GEORGES.

IV

DE LA MÈRE A SON FILS

Le 11 Mars.

MON CHER ENFANT,

Sans doute, l'impiété où s'obstina toute sa vie ton malheureux père rejaillit-elle en ténèbres autour de moi, car me voici comme une abandonnée que tout le monde fuit, même toi, qui es mon fils.

Triste époque, celle où nous sommes : on ferme aujourd'hui les couvents; demain on abattra les églises et, si on les conserve, ce sera peut-être pour y loger des femmes publiques. Parce qu'il repousse la foi, ce peuple ne sera bientôt plus qu'un vrai cadavre dévoré de toutes les pourritures. Et la gangrène est si forte que je n'ai pas su être assez vigilante pour en guérir ou préserver les miens ! Ah ! mon pauvre enfant, je ne veux pas te maudire, mais te plaindre. Comment n'as-tu pas encore vu que

l'intelligence n'est qu'une impuissante, quand il s'agit de discerner le sens profond de la vie et de découvrir les directions surhumaines ! Elle est la voix de l'orgueil qui est pareille à celle de l'oiseau moqueur.

Pourquoi ne t'humilies-tu pas devant toi-même ? Anxieuse et passant mes nuits en prière, j'attendais de toi de meilleures lettres et peut-être un retour repenti. Je vois au contraire que tu t'obstines dans ta révolte hautaine, et que tu attends, pour réaliser ton vœu sacrilège, — oh ! ne dis pas non, je t'ai compris, — que je me taise ou que je disparaisse. Encore une fois, je te plains ! Mais quel pacte as-tu donc signé avec l'Enfer, malheureux aveugle ? Ta fiancée de luxure est-elle donc capable de te vouer la fidélité à laquelle tu crois, en attendant vos épousailles ! Faut il, pauvre fou, que je t'éclaire ? Eh bien ! si mes renseignements sont exacts, et je les tiens d'un digne prêtre, sous la foi d'un serment que je n'hésite pas à rompre pour ton salut, Dieu me pardonne ! cette créature fréquente chez les francs-maçons et prend part à leurs orgies. Tes yeux enfin seront-ils désillés ? Je veux l'espérer une dernière fois.

Ta mère désespérée.

NOÉMI.

Et voilà où s'en va notre malheureuse époque. Par le mensonge, par la calomnie, par la basse intrigue, chaque parti attise la passion de ses adeptes ; mais ne sont ils pas les plus hypocrites et les plus capables de tout, ces prêtres, faux prédicateurs de sainteté, qui ne craignent pas, par d'odieuses insinuations d'exciter la mère contre le fils, ni de souiller de leurs crachats le pur visage d'une pauvre fille, dont le seul crime est de ne pas paraître à leurs confessionnaux ?

Allons-nous retourner au quinzième siècle? De village à village se heurtaient alors, pour le plus grand malaise du pays, les factions catholique et protestante.

La sottise et l'intolérance des prêtres encourageaient les conversions jusque dans la noblesse. Les protestants d'hier, — affaire de t mpérament, peut-être, la politique — ressuscitent maintenant sous forme de libre-penseurs et de socialistes, et les mêmes causes produisent les mêmes effets. Au fait, les religions démoralisent les peuples ; elles distillent un poison qui devient atavique, héréditaire et qui pervertit par instants les meilleures volontés. A certains jours, n'est-ce pas du mal religieux que je souffre moi-même, sans pouvoir m'en guérir, et Dieu sait pourtant quels efforts j'ai fait toute ma vie pour mon émancipation définitive, je veux dire pour ma guérison.

Ah ! qu'importent au peuple les dogmes? Les Grecs n'en avaient point, qui furent ingénieux et grands. Peut être leur civilisation est-elle morte empoisonnée par l'Orient fanatique.

Laissez-nous, de grâce, laissez nous regarder, agir et vivre selon l'heure, selon le ciel, selon notre âme, dans la plénitude de notre effort.

*
* *

Oh ! la fraîcheur pénétrante et blonde de ces premiers soleils d'arrière-hiver qui font surgir les perce-neige et préparent les bouquets d'anémones, de violettes et de muguets. Oh ! les chants de pinsons chaque matin à ma fenêtre et les modulations de la grive à travers les courtils.

Comment ai-je pu croire un instant la nature insensible, qui m'enveloppe ainsi d'une telle caresse ! La buée légère qui s'évapore au ras des plaines paraît vivante comme une respiration de la terre en éveil. Elle est pleine de nous, la Nature, et il a suffi que je fasse une bonne action toute ordinaire, et à laquelle je ne pouvais presque pas me dérober, pour qu'elle s'éclaircisse et pour qu'une clairaudience prestigieuse me laisse discerner les vibrations infinies, qui affluent vers moi de tous les points de l'espace pour s'harmoniser dans mon âme. Soleil parmi les champs où les paysans recommencent déjà leurs éternels labours ; soleil parmi les bois où les ajoncs fleurissent, où les bûcherons achèvent le massacre des taillis ; soleil parmi les sources et parmi les visages d'hommes ou de femmes, j'écoute maintenant sans terreur, pleuvoir sur mon front penché, les heures que tu éparpilles en gouttes de lumière,

comme une semence mystérieuse, et, de croire en toi, je crois en la rédemption de toutes les âmes !

J'enverrai demain à ma pauvre Constance quelques jeunes fleurs blanches, écloses là, durant mon sommeil, sous la fenêtre.

*
* *

Comme je paraîtrais versatile à ceux qui liraient ces notes ! Les plantes et les arbres le sont bien, que leurs racines retiennent jusqu'à la mort à la même place, et dont la figure varie pourtant avec le moindre changement de ciel ou de saison ! Quand le soleil s'en va, ma joie s'efface ; il faut que j'apprenne à emprisonner du soleil en moi.

DE LUCIEN A GEORGES

Roubaix, le 4 Avril.

MON CHER GEORGES,

Deux mots seulement dans une trêve de surmenage. Je devais être à Dunkerque

aujourd'hui. J'ai dû ajourner à deux jours un important rendez-vous et, quant à présent, je ne sais vraiment où donner de la tête Au demeurant, malgré les menaces de grève, les affaires marchent. C'est à qui devancera le concurrent dans une course où les plus vaillants ne sont pas toujours sûrs de vaincre. Ne te plains pas trop. Cette existence de fièvre et d'embûches te tuerait plus sûrement au bout de deux mois qu'une campagne au Soudan. Si tu savais de quelles ruses et de quels mensonges sont ourdis les coups de fortune, par derrière la façade de l'homme « comme il faut ».

Ah ! réussir ! j'en suis à me demander s'il est permis de réussir à qui pratique vertueusement toutes les règles de l'honnêteté. Et pour m'être laissé entraîner dans le tourbillon funeste — il faut bien vivre après tout ! — j'ai fini par ne pas valoir mieux que les autres.

Donc je suis un féroce égoïste en fait, quoique très altruiste de principes, et je suis bien aise de découvrir qu'il en est resté ça et là comme toi pour racheter nos ignominies. Pour me laver un peu de toute cette boue, sais-tu ce que j'ai imaginé. Devine. T'aller surprendre là-bas, dans ta thébaïde, ô moderne apôtre. Aussi bien ai je pressenti que tu ne tiendrait pas ton intention de venir vers moi.

Donc, je veux te voir et causer. J'espère un peu de répit le mois prochain. J'irai voir fleurir tes pommiers.

Tout affectueusement.

LUCIEN.

PAGE DE JOURNAL

La vie paysanne est incompréhensible à qui ne l'a pas vécue jour à jour. Je m'en aperçois maintenant ; les peines du terrien sont plus rudes que poétiques, et ceux qui retournent le sol, pour en faire jaillir le pain et le vin des sociétés florissantes, n'ont vraiment pas le temps de sentir la beauté du spectacle qui les enveloppe. Ce ne sont guère des songeurs qui suivent les charrues dans la terre grasse et fumante, les yeux fixés sur l'attelage essoufflé, toujours prompt à tromper la surveillance. Peut-être, à trop réfléchir, épuiseraient-ils vite le meilleur de leur énergie animale, la plus précieuse ici. Il faut se lever tôt, se coucher tard, marcher sous le vent et l'averse, arpenter des étendues, être alerte sans être inquiet, prudent sans trop raisonner, faire fructifier une à une les moindres minutes sans chercher à les devancer. Tout l'effort de six mois est maintenant confié à la terre qui en rendra ce qu'elle voudra, au hasard des soleils propices. Les jeunes blés ont reçu tous leurs engrais ; les avoines jaillissent hors des guérets bien ameublis ; on jette au vent les dernières orges, cependant que les plus actifs s'occupent des prochaines betteraves,

Une luxuriance merveilleuse envahit la plaine et les bois, et les vergers célèbrent somptueusement d'invraisemblables fiançailles. Et il y a tant d'oiseaux autour de moi, qui font leur concert matin et soir dans les ramures, que j'en perds le courage de manier mes outils de jardinier. Car je me suis piqué d'amour-propre. J'ai voulu bêcher et planter le jardin moi-même. Pour me donner l'exemple vivant du tra-

vail méthodique, j'y ai installé une ruche, dont le bourdonnement d'ailes b'ondes me dit la vertu vivifiante du soleil. Le soin de mes plates-bandes commence, surtout depuis que je suis redevenu seul, à me suggérer autre chose qu'une curio ité fugitive. Il me faut des fruits, des légumes, des fleurs. Oh ! surtout des fleurs, des fleurs aromatiques, dont les corolles multicolores me chantent la mélodie nuancée de parfums subtils !

Ce retour à la vie simple ne peut guère, en effet, je le pressens désormais, me débarrasser de tout ce que je fus ; je ne puis devenir l'homme qui ne pense plus et dont le cerveau ne saurait dépasser le bras.

D'occupations plus sereines et plus naturelles, ma compréhension deviendra, au contraire, plus complète et plus consolante. Etre soi même est donc si négligeable ? Hélas ! pour ma rancœur, je n'en saurais faire profiter personne, ni par ici, ni par là bas ; car à mesure que je me comprendrais mieux moi-même, je deviendrais plus incompréhensible à tous les autres, qui n'auront pas vécu la même vie.

Nonobstant, les oiseaux, les fleurs, les bois nouveaux, les graines qui germent, les plantes qui poussent, m'enseignent, non pas à redevenir un rustre, mais à devenir poète. Oh ! je n'écrirai sans doute jamais de vers ; j'entends par poète celui dont l'âme s'apparente par l'émotion au mystère des choses, et cet état a sa douceur.

Je finirai peut-être par aimer la vie.

J'ai trouvé dans les bois, entre deux collines resserrées et tombant à pic l'une vers l'autre, un vieil étang couvert de

feuilles mortes, à travers lesquelles surgissent des végétations inattendues.

Mon âme est cela. Je n'oublie rien. Les splendeurs de l'avril renaissant n'éteignent point pour moi, ô ma Constance, la beauté de ton cœur fidèle. Souvent, au crépuscule, ou quand la lune montre au ras des bois sa face camuse, pareille à un visage de captif par derrière les barreaux de sa prison, les ombres légères qui titubent le long des haies, près des sentiers couverts, me font songer à ta présence, ô ma lointaine fiancée. Ensuite, fiévreusement sous la lampe, ou quand les petites langues de la pluie viennent lécher les vitres, ou encore au retour de mes promenades, j'écris pour toi ces notes, avec l'illusion de quelque entretien familier au coin du feu, seul à seule. Parfois aussi, quand mes pensées confuses, comme la graine mal nourrie d'un sol aride, refusent de germer, je me mets à lire, — oh ! seulement des choses douces ! — les poètes de la nature, Virgile, Keats, ou encore de vagues ballades, des contes populaires, de vieilles légendes. Alfred de Vigny me retient cependant quelquefois à cause de sa fierté solitaire, comme aussi Villiers de l'Isle-Adam, le magicien d'*Axel* ; mais surtout j'aime, aux heures où j'ai soif de quelque fuyante vérité, méditer un peu avec Epictète, avec Emerson, avec Mæterlinck.

Lire m'indispose vite, lire me détourne trop de moi-même, et puis, ne suis-je pas venu ici pour oublier un peu les livres ? C'est un vieux penchant dont je n'ai pu me défaire tout à fait et auquel je cède encore pour me consoler des cruelles absences. Ah ! que n'ai-je appris le secret prestigieux des notes enlacées pour dire la

peine de mon cœur ! Je ne sais, hélas ! que quelques vieux airs, si délicieux naguère quand je les entendais, Constance, de ta bouche ; car tu avais ce goût exquis des musiques simples, où nos aïeux ont mis le meilleur de leur âme, les aspirations intimes de la Race !

*
* *

PAGE DE JOURNAL

En abattant hier à la pioche le talus trop large, où s'appuie la clôture du jardin, du côté des bois, j'ai trouvé de singuliers débris, des scories très noires, bleutées, chargées de fer, et qui ne proviennent certainement pas d'une forge ordinaire de campagne. Je sais qu'il existe ça et là de vieux fours à poteries abandonnés depuis des siècles. Maintes fois j'ai recueilli, entre des racines, des fragments curieux d'anciens vases ; tout le Bois des Fosses est criblé d'excavations, d'où l'on extrayait la glaise noire ; je connais également, en un lieu qu'on appelle le Camp du Roy, les ruines sous les broussailles d'une tuilerie gallo-romaine. La tuile vulgaire est toujours fabriquée à St Germain, là tout près. Mais ces scories sont autres et, si je ne me trompe, elles témoignent d'une autre industrie jadis florissante ici, et maintenant disparue depuis de longs jours, celle du fer. Au fait, le minerai abonde ici partout et toutes les eaux sont rousses, qui suin-

tent à droite et à gauche sous les branches, aux flancs des collines abruptes.

Des lieux-dits, des noms de hameaux m'ont frappé tout à coup depuis : *La Fonderie-Courcelles ; Les Forges-Milly* ; *Le Moulin du Fourneau* ; *Le Fonderay,* et combien d'autres. J'ai fait causer des vieux ; je suis allé trouver l'instituteur pour me renseigner sur les traditions locales. On ne sait rien, ou presque. Si le notaire n'était toujours malade, je serais peut-être plus heureux auprès de lui. J'ai pu apprendre néanmoins que ces scories sont partout par monceaux aux creux de tous les vallons de cette partie picarde du Bray, notamment auprès des sources. J'en conclus que la plupart de ces sources ont pu servir à l'alimentation de bassins artificiels créés derrière un barrage, d'où l'eau emmagasinée se ruait, toutes vannes ouvertes, périodiquement, sur le minerai à laver avant la cuisson. On me dit qu'à Sorcy, près de St-Germain, les amas de mâchefer sont considérables. J'irai voir. Me voilà éperdûment curieux d'histoire locale. La poterie, le fer, l'occupation romaine. Il est donc vrai que la civilisation ne date pas d'hier. Autre chose encore me sollicite.

Je me souviens que mon aïeule portait le nom de Laffineur. Ne descendait-elle pas, en vérité, la pauvre paysanne dont le sang coule dans mes veines, de ces affineurs de fer qui, de Liège et de Mons, descendirent au quinzième siècle vers l'Île-de-France par la trouée de l'Oise, vieille route des bohémiens chaudronniers, pour y apporter l'art des ferronniers et des forgerons d'art? Il faut que je fasse la lumière là-dessus.

*
* *

Que cette terre est vieille ! Il me plait de plus en plus d'en déchiffrer l'histoire. Malheureusement, jusqu'alors, je n'ai guère retrouvé que les têtes de chapitres ; les noms de terroir, les lieuxdits : Senantes, séjour des Sènes ou Druidesses ; la Maison du Templier à Montpertuis, Hanvoile (Hent-Gal — Chemin du Celte), où se trouve toute une population aux caractères préhistoriques. Les ancêtres de ces gens ont laissé leurs armes de pierre sur tous les plateaux calcaires de la région. A Pierrefitte, ils avaient planté la Haute Borne, édifié le Branloir, (la Pierre branlante). Voilà des points de repère. Plus près de nous, je suis le passage des Anglais à l'époque de la guerre de cent ans. Voici la Maison aux Anglais, à La Fresnoye ; à Pierrefitte, la rue Brise-Canons, La Haye aux Anglais, Le Champ Dolent, Le Champ Rouge. Au même terroir il y a aussi Notivillers, qui passe pour une ancienne ville et où, faute de maisons ou d'autres ruines, on a trouvé des sarcophages. Sorcy où l'on faisait du fer fut d'abord un château fort ; la Motte s'y rencontre encore, qui fut peut-être une caverne de sorciers ; Milly, dont les hauteurs se hérissaient d'un cercle de défenses redoutables, fut, paraît il, un des points d'appui les mieux fortifiés de la frontière franco-normande. Gerberoy, plus au nord, garde toujours son enceinte. Mais il importe que je ne m'éparpille pas trop. Aussi bien, j'en reviens au problème de mes propres origines, que je tiens à élucider d'abord. Savignies *Sabiniacum*, la ferme de

Sabinus), Pierrefitte (la pierre debout, le menhir), le Détroit (*Strata*, la chaussée), Le Montchel, le Manoir, ces quelques hameaux qui m'environnent me suffiront bien. Je tâcherai de voir le notaire demain ; il passe pour fin archéologue.

V

DE GEORGES A CONSTANCE

Le 12 Juin.

MA CHÈRE CONSTANCE,

Un hasard nouveau me surprend, dont je veux t'entretenir tout de suite, tant mon émotion est forte.

Figure-toi que j'étais allé, hier, trouver le notaire, aux fins de régler quelques menues affaires en suspens, et surtout pour obtenir du bonhomme quelques éclaircissements touchant les traditions locales, dont il passe pour s'être occupé tout spécialement.

Il était midi. Personne à l'étude. Le patron de plus en plus malade. Je fus reçu par un grand jeune homme, aux yeux tristes, et que j'eus peine à reconnaître d'abord.

Lui, au contraire, me remit tout de suite. C'était un de mes anciens camarades de

caserne et que j'avais un peu fréquenté jadis, sans que toutefois, j'aie réussi jamais à rien apprendre de lui sur sa famille et ses origines. Michel Frévent parut heureux de me retrouver ainsi dans cette solitude, inopinément. Ayant insisté pour ne pas interrompre son repas, je fus présenté à sa tante, la femme du vieux notaire, dont il est le fils adoptif. Chacun me fit accueil comme si j'eusse été de la famille, et je reçus maintes confidences. Michel doit reprendre l'étude à son compte; mais la tante insiste sur le chapitre mariage, au grand désespoir de Michel qui ne parait guère disposé à se convertir et qui garde contre l'hymen de farouches préventions.

Ces préventions, Michel prétend les étayer de sérieux arguments.

— « Vous connaissez mes raisons, se contente-t-il de répondre à sa tante. Ne niez pas qu'elles soient valables. Vous en conveniez autrefois »

Et pour me convaincre moi-même de la réalité de ces griefs, Michel m'entretint longuement dans son cabinet, avec une expansion que je ne lui avais jamais connue, de toute son histoire.

Dois-je te le dire? Michel est le propre fils de cet homme qui vint jadis détourner ta mère de son devoir sacré, à l'heure où la malheureuse, affolée, consentit à t'abandonner au berceau. Elle ne devait pas apporter le bonheur à celui qui l'enlevait et qui, devenu veuf, l'épousa. Michel naquit de cette union; mais la ruine survint, et le père de Michel se suicida en de tristes circonstances. L'enfant fut recueilli par sa tante, qui le fit instruire et qui, privée d'héritier direct, sut persuader au bon no-

taire d'en faire son vrai fils. Michel ne semble pas vouloir se montrer ingrat. Il est ton frère, au reste, et cette parenté m'émeut plus que je ne sais te dire. Que signifie, dis-moi, cette étrange rencontre ?

Pour conclure, je ne crois pas que les raisons invoquées par Michel à l'encontre du parti qu'on lui propose soient réellement les bonnes. Il doit y avoir une passion là dessous. Une jeune fille est là qui soigne le vieux malade et qui, paraît il, vient d'abandonner son costume de religieuse, à la suite des décrets actuels. Ce ne sont peut-être pas les décrets qui l'ont inclinée, elle non plus, à rompre la règle.

Constance, oh ! ma Constance, nous ne sommes pas seules victimes !

Ton Georges.

De Georges a Lucien

25 Juin.

Mon cher Lucien,

Cette nuit de St-Jean est si transparente, si puissamment chargée de senteurs champêtres et bocagères, si frémissante de susurrements indistincts ; les fines étoiles scintillent dans l'azur doré d'un ciel à

peine bruni, si limpide, que je suis resté seul à songer sur le banc du jardin, comme si un flot souple m'avait roulé endormi sur quelque plage de lumière et de songe. Minuit au clocher carré de Savignies vient de me tirer de mon ivresse, et me voici, narguant le sommeil, à t'écrire. Tu m'avais promis ta visite et tu n'es pas venu. C'est mal ; mais tu seras généreusement pardonné à la condition d'accourir vite. Je te préviens que j'ai fait une amitié nouvelle, en la personne de Michel Frévent, que j'avais connu jadis au bataillon et que j'ai retrouvé ici. Sa rencontre est toute une histoire que je ne puis te conter qu'ici-même. Figure-toi, pour aiguiser ta curiosité, qu'il est.... oh ! je te le donne en mille... qu'il est le demi-frère de Constance ! Alors, tu ne seras pas jaloux, n'est-ce pas ? Et puis, c'est un jeune homme très malheureux. Je viens de recevoir ses confidences, qui sont celles d'une âme triste et sincère. Il semble que la destinée ait voulu nous faire jumeaux de détresse devant elle. Et déjà, c'est toute ma vie angoissée que je regarde souffrir dans la sienne.

Oh ! dans son effusion aussitôt réprimée par pudeur, ce qu'il m'a confié fut bref. Mais j'ai tout deviné, tout compris ! A peine ai-je trouvé de quoi répondre ; je le plaignais tant ! il pleurait. Comme moi, il ne peut épouser celle qu'il aime, et celle qu'il aime était, hier encore,.... devine.... une béguine ! Cette pauvre nonnette blanche, qui est une adorable jeune fille sacrifiée par une inepte famille dévote, vient de reprendre l'habit qui sied à son sexe. Les vœux sont rompus. Détail angoissant. Elle est aujourd'hui privée de ressources et reçoit l'hospitalité chez l'oncle de Michel,

le vieux notaire qu'elle est venue soigner et qui n'ose lui donner congé. Or Michel doit tout à sa tante, qui l'a recueilli jeune et qui d'avance lui a choisi une épouse. Au reste, elle doit tout ignorer encore de la passion du neveu.

Dès son arrivée récente, Michel que l'oncle avait rappelé pour lui confier la suite de l'étude, tomba sous le charme de Noëline, et le voilà qui se damne d'amour sans prendre garde.

Inhabile déjà à toute résolution sûre, il ne sait s'il doit fuir ou demeurer. Ce qu'il pressent seulement, c'est que le vertige où il se sent entraîné ne fera qu'accélérer maintenant son tourbillon. Le voilà voué aux pires fatalités. Jusqu'à quand dissimulera-t il la vérité de sa passion ? A peine y réussit-il encore, et il ne faut pas disposer d'un œil bien exercé pour s'apercevoir que tout son être crie l'amour, l'amour qui, en se réalisant, va n'accumuler que des ruines sur son passage. Harcelé jour et nuit par le terrible « cas de conscience », il s'effraie, j'imagine, de n'être bientôt qu'un ingrat vis à vis de ceux qui l'ont sauvé. Va-t-il les abandonner ou va-t-il jeter à la rue celle dont le cœur, dès la première minute, a battu selon le sien, irrésistiblement ? Cruelle alternative. Et quand on va tout savoir, comment se défendra-t-il?

De tout ce que je sais et de tout ce que j'imagine dans cette aventure me vient une immense pitié pour Michel et pour moi-même. Et il y a dans les yeux du pauvre jeune homme un tel feu concentré que je songe invo'ontairement à Constance. Que penses-tu de tout cela ?

Pour moi, je ne puis déjà plus m'en aller d'ici.

Pardonne-moi mes incohérences. Je ne sais trop comment, en fin de compte, se résoudra mon sort. Il est des heures où je me crois sûr de moi-même, où je pense m'être définitivement ressaisi, sans pourtant vouloir oublier ni délaisser quoi que ce soit. Le devoir me plie à observer la défense de ma mère, et j'y souscris, parce que je la sais sincère et que je n'ai pas le droit d'ulcérer son cœur ; mais je ne m'écarte pas pour cela de Constance, et je n'essaie même pas de le vouloir. Acculé à cette impasse, je me tiens immobile pour ne pas heurter inutilement du front la barrière, mais je ne retournerai jamais en arrière et je mourrai là, s'il le faut. Je suis trop fier. L'absence même est impuissante à me rendre lâche. Et c'est tant pis pour moi ; car le lâche a plus de chance que le téméraire, quand il a de la décision. Cependant, il n'y a pas de raison, parce que je suis dans les ténèbres, pour que la lumière n'existe pas. Je souhaite à Michel de la trouver. Je doute cependant que son exemple, même si cet exemple est celui du salut personnel, puisse me servir. Mais que sait-on jamais ?

Ne me délaisse pas. Tâche de venir. Je t'attends.

En toute amitié. GEORGES.

P. S. — Prends note que Michel est comme toi, sans forfanterie, un anticlérical convaincu. Il va sans dire qu'il n'en laisse trop rien voir pour l'instant à son oncle et à sa tante, qui sont tout à fait « vieille souche », quoique de jugement très sain et très net.

Il paraît qu'on ferme les couvents. Tant mieux, n'est-ce pas ? puisque les véritables vocations sont si rares, et en tout cas enclines à devenir les servantes du Mensonge. Au moyen-âge, cependant, j'imagine que je me serais peut être fait moine ; c'est-à-dire que j'aurais essayé du suicide religieux. Je l'ai failli presque, quand il m'est arrivé tout-à coup de m'effrayer de ma solicitude. A ce propos, j'ai à te montrer la lettre de quelqu'un que tu as connu. Cette lettre et quelques menus incidents de mon existence ici m'ont bien guéri pour jamais du piège de la foi. Toi, je t'aime surtout, je te l'ai dit souvent, parce que tu es vraiment un homme et que tu sais, chose précieuse entre toutes, te défendre.

J'ai bien peur d'être un faible. Peut-on se racheter de cette tare ?

G....

IV

PAGE DE JOURNAL

L'aventure de Michel et de Noëline est vraiment effrayante pour ce qu'elle soulève, hors même du milieu familial, de préjugés sociaux. Constance, ô ma mère, n'est que la fille d'un ouvrier libre-penseur ; peut-être cependant préféreriez-vous Noëline qui sait prier, mais qui n'a pas réussi à étouffer la voix de son cœur mortel.

Le décret qui vient dissoudre la congrégation, où on l'avait enfermée, arrive, en tout cas, bien à point. Déjà, quand Noëline vint à Savignies, la communauté menacée, et qui d'ailleurs n'était pas vouée exclusivement aux œuvres charitables, éparpillait prudemment quelques unes de ses membres en des maisons amies sous prétexte de soins aux malades ou autres respectables besognes. Cela ne lui aura pas réussi avec la jolie petite béguine, dont Michel fera bientôt, si la chose n'est survenue déjà, sa maîtresse.

***

Mes blondes nonnettes, sans cornettes, ô mes abeilles chéries, qui tout le jour charriez le miel et le pollen de la plaine et des bois, travailleuses dévouées dont le sexe est mort pour la prospérité de votre ville, et qui vous en remettez d'assurer l'avenir de la race à votre mère unique, votre ruche, en vérité, est un monastère idéal, comme pourrait être notre société humaine, si elle était mieux conduite. La qualité, d'ailleurs, de notre travail est différente, et c'est notre pensée qui vaut d'abord pour ce qu'elle peut jeter de clartés sur la route. La pensée est notre divin miel à nous autres. Mais quiconque ici prétend avoir trouvé trop tôt, quiconque prétend imposer à tout prix sa vérité, son dogme est dangereux à ceux qui cherchent. Si nous devons parvenir à constituer quelque jour, tout en sauvegardant la liberté de notre évolution, la Ruche humaine, ce n'est qu'après avoir détruit tous les nids de frelons.

***

PAGE DE JOURNAL

Oh! la bonne joie que j'ai eue de revoir la pauvre fille, dont j'ai secouru la détresse naguère, et qui m'est revenue hier, pour me présenter son enfant. Elle est heureuse maintenant, me dit-elle. Elle a retrouvé du

travail. Sans cela l'aurais-je laissée partir ? J'avais dû insister pour la conserver un peu plus longtemps, jusqu'à ce que ce travail fût sûr. J'ai tâché aussi qu'elle fût à l'abri de nouvelles tentations ou de nouvelles violences. Le petit est en nourrice chez une femme dévouée, dont je ne suis pas trop mal récompensé d'encourager les soins. Et je sens bien qu'il n'est pas trop désagréable d'être bon Cela console plus que toutes les philosophies et surtout plus que toutes les prières. Même si l'ingratitude venait, il me resterait de la joie.

Cependant une amertume me jaillit au cœur tout soudain, à contempler le poupon rose. Je n'aurai donc jamais d'enfant !

***

Je n'aurai donc jamais d'enfant ! Qui sait si ce désir qui dort au cœur de toute femme ne tourmente pas aussi depuis longtemps la pauvre Noëline ? Nous n'en parlâmes guère, ô ma Constance, au temps de nos reneontres, de ce vœu profond de survie qui précède et qui suit l'amour ; mais j'ai toujours aimé à croire qu'il ne te restait pas non plus étranger.

Ta voix, ô ma bien-aimée, ne l'entendrai-je pas un jour me le formuler tout bas !

De Constance a Georges

Lyon, le 7 juillet.

Mon tout aimé,

Ah ! pourquoi t'ai-je laissé partir d'ici ? Si je t'avais dit : « Reste », tu serais resté, n'est ce pas ? Et maintenant me voilà seule ! Les soirs, désespérément, quand Marthe, ma petite aveugle, était là. je lui faisais jouer au piano ce passage de *Tristan* qui nous impressionnait tant naguère, ou d'autres airs que tu chérissais, et je m'amusais à t'évoquer là, les yeux fermés, pour ne pas laisser tomber mes larmes. Maintenant Marthe n'est plus ici et je n'ai pas le courage de jouer seule. T'ai-je dit que la pauvre petite avait été prise, l'hiver dernier, d'une toux rebelle et que j'avais dû implorer la pitié de quelques rares bonnes âmes, pour l'envoyer à Menton. Elle m'a écrit, ces jours-ci. Elle est heureuse dit-elle ; mais, j'ai su indirectement qu'elle était perdue. Cela m'a fait une peine, oh ! une peine que je ne puis pas dire. Je suis donc une créature néfaste, que je porte malheur à tout ce que j'aime. Pour un peu, je deviendrais fataliste. Et pourtant je n'ai jamais été superstitieuse, tu le sais.

Ce que tu m'apprends d'un frère lointain retrouvé par toi, m'épouvante. Evite, si tu ne l'as pas fait jusqu'ici, de lui dire que j'existe et ce que je pourrais être pour lui ; car il me haïrait peut-être. Cependant, si

nous pouvions mutuellement nous reconnaître un jour, ce serait à coup sûr l'une des meilleures joies de ma vie !

Peut-être, à cause de toi le ferait-il ; mais il se sentirait humilié, et malgré lui sans doute, il ne nous pardonnerait pas. Parle-m'en souvent quand même ; car de plus en plus ma vie est là-bas, dans ton village perdu, et je me meurs de n'avoir pas d'ailes.

TA CONSTANCE.

*
* *

PAGE DE JOURNAL

Est-ce que Michel, par toutes les confidences qu'il me fait, voudrait tenter d'user la passion qui le ronge, comme on affaiblit l'esprit de la liqueur en débouchant le flacon ? Pourquoi m'entraîna-t-il hier à cette promenade nocturne dans les villages ? Pourquoi voulut-il, à tout prix, que nous nous arrêtions là-bas à La Neuville où jeunes gens et jeunes filles entrelaçaient gauchement leurs danses en plein air, à l'occasion de la fête du pays ? Un violon unique se démenait dans la nuit sonore et transparente, et sa chanson, entendue de loin, dégageait un songe léger de jeunesse ivre. Si j'avais écouté Michel, nous aurions enlevé chacun une danseuse et fait nos pas parmi les paysans. Je me suis opposé à cette fantaisie. Au retour, Michel avait des larmes dans la voix ; et le désespoir suintait de chacune de ses paroles.

« Chaque jour, m'a-t-il confié, j'écris tout ce qui m'arrive ; j'ai une mémoire étonnante pour reproduire phrase à phrase chacune des conversations que je surprends ou auxquelles je suis amené à prendre part. Je tiens de toutes nos journées un registre qui aurait, pour tout lecteur non averti de la réalité de ce qui s'y trouve, un aspect de roman pur. »

« Si tu veux, a-t-il ajouté après un silence longuement pensif, je t'en confierai les feuillets un à un ».

Ah ! ces pages où se déroule l'angoissante histoire d'un amour cruel, que disent-elles sinon ma propre histoire écrite avec le cœur et le sang d'un autre ?

Cela est d'un tel intérêt pour moi que je veux tout copier, tout garder ! Cependant, ce n'est guère délicat.

VII

Cela sera comme un roman dans mon roman. Je vais m'amuser à l'écrire au fur et à mesure que je le verrai se dérouler, et je m'entendrai crier un peu moi-même, durant que l'écho me redira les sanglots d'un autre. Ce sera comme si je transposais ma propre angoisse pour la mieux contempler vivante. Distraction de malade sans doute ; mais j'y trouverai peut-être un semblant de guérison.

Est-ce l'influence de la solitude et de ce pays ? Je ne sais. Mais je me découvre maintenant des goûts étranges, qui ne vont pas sans un certain désir de lutte folle contre le Destin. Il y a quelque chose en moi qui ne veut ni céder, ni mourir, et cela se réveille au moment même où je me croyais anéanti, où j'étais près de considérer la vie comme inutile d'être vécue. Voici qu'au fond de ma douleur surgit le désir amer de vaincre, de me retrouver meilleur que la douleur elle-même. Est-ce la terre des aïeux qui me parle enfin ? Hier, surpris par l'orage en plein bois, la nuit, à des lieues de chez moi — pourquoi donc avais-je risqué cette promenade ? — des

voix de fierté me soutinrent, issues du sol, de la solitude et des éclairs qui m'aveuglaient ; un délice inconnu me portait en avant malgré l'épuisante fatigue, et l'ivresse d'un combat à soutenir contre la faiblesse de mon corps exaltait en moi des facultés inconnues. Je me sentais grandi d'affronter sans fléchir l'affreuse tourmente, et la nécessité de me diriger à tâtons parmi les fondrières tendait vers une sorte de triomphe final toutes les vigueurs instinctives de ma chair et de mon intelligence.

Je ne me suis pas égaré ; au jour, je me suis retrouvé à mon seuil, heureux et trempé d'eau glaciale, l'âme régénérée. J'ai fait un grand feu ; je me suis séché. J'ai dormi depuis. Je n'éprouve même plus de fatigue.

Est-ce que cette aventure ne signifie pas toute ma vie ? Constance, oh ! Constance, ma fiancée dans l'hostilité du Destin, ne doutons jamais de nous mêmes ; il y a peut-être une rédemption au fond de notre désespoir et, pour restituer à la vie un peu de tout ce que nous l'avons crue vide, peut-être suffit-il que nous restions debout dans la même foi mutuelle, côte à côte !

Ah ! si je pouvais te faire signe ! Mais je ne suis pas encore assez sûr de moi-même pour t'inviter à braver avec moi toutes les conventions sociales ! Une lueur cependant s'est levée, oh ! glaciale comme un reflet d'aurore boréale sur la neige ; mais il y a un chant dans cette flamme !

Naguère, je me croyais unique à souffrir ; depuis que le hasard m'a fait découvrir une souffrance analogue à la mienne, j'ai pu discerner des voix que je n'avais pas encore entendues.

*
* *

Noëline est brune avec des yeux couleur de violette, profonds comme un crépuscule d'avril. Elle n'a point ta beauté, Constance, ni ta grâce fière, mais son segard, à défaut d'orgueil ou de mobilité, possède une douceur étrange et sincère, qui lui donne la séduction d'une eau paisible sous les branches, dans la solitude. Elle a la bouche fine et régulière de celles qui ne se donnent qu'à un seul, mais qui se donnent tout entières et sans arrière-pensée.

*
* *

Je sais une petite fille aux yeux bleus qui porte un nom de lumière, sous ses cheveux blonds et qui va pleurer. Lucie, petite fiancée, que tes vieux parents ont bercée d'un joli songe élégant de dame comme il faut, n'alourdis pas trop ton cœur d'une floraison d'illusions blanches. Un coup de vent secoue l'arbre et voilà toutes les fleurs par terre. Michel ne te hait pas ; Michel ne te méprise ni ne te dédaigne ; même quand tu n'étais encore que timide pensionnaire, il pensait à toi avec grande douceur et, maintenant que tu es devenue tout à fait femme, il sent bien que tu es jolie et fraiche comme une jeune rose et il te plaint en maudissant sa destinée ; car voici que la passion d'amour le joint à une autre, irrésistiblement. Ou-

blie-le, va, pauvre enfant ; tes parents te trouveront bien un autre mari. Amener de force vers toi celui qui te déserte ne te rendrait pas heureuse. A ton âge l'amour n'est encore qu'un songe qui s'évapore vite. Quelqu'un viendra pour reprendre, en t'épousant, la vieille poterie où ta famille s'est enrichie et en rallumer les grands fours éteints. Ne sera-ce pas plus fructueux et meilleur ?

***

Michel hier me disait, quand je suis allé le trouver, comme je fais maintenant presque chaque jour, à l'heure où les bois passent leurs doigts levés dans les cheveux rouges du soleil couchant, Michel me disait ceci qui m'a troublé :

— « Tu es mon ami, n'est-ce pas ? Cependant, quoique tu veuilles, tu ne peux rien pour moi. Chacun de nous est seul devant sa destinée. Cependant, je sais bien que ton cœur est loyal et que ton âme est compatissante. Nous nous appuyons un peu l'un sur l'autre. Cela s'est fait tout à coup. Nous passions sur la même route et nous nous sommes reconnu pareil visage.

Cependant, nous ne savons ni l'un ni l'autre où nous allons. Au fait, je ne t'ai guère interrogé. Par tempérament sans doute, tu es moins que moi porté aux confidences et de ton aventure, je ne sais presque rien ; mais j'ai tout deviné. C'est pourquoi je serais bien aise de connaître comment tu apprécies la Femme. Crois-tu

sincèrement qu'elle soit digne de tous les maux que nous endurons pour elle ? »

Et comme je me récriais, alléguant les dévouements maternels :

— « Ecoute, reprit-il, si les hommes ont imaginé un bien et un mal pour qualifier chacune de leurs actions, c'est à cause de la Femme. Toutes religions fières l'ont envisagée comme étant la Tentation qui rattache à la Terre. Sa puissance est négative.

Elle est le Non-Effort qui s'oppose à l'Action virile. Le pôle positif de l'humanité ne réside que dans la force mâle, et tu peux remarquer que toutes les civilisations ne sont mortes que d'avoir déféré trop tôt au Vœu féminin du Bien être, de l'Or et de la Jouissance. »

— « Cependant, si l'Amour était la forme supérieure de la Force ? »

— Oh ! l'Amour, même purement sexuel, est une aventure si prestigieuse qu'il faut se demander s'il ne contient pas la clef de tous les secrets après lesquels nous nous acharnons pour expliquer le monde. Il y a un délice à se noyer dans cet abime. Pour moi, dès le jeune âge, j'ai souffert d'un inassouvi besoin de tendresse. J'ai trouvé l'homme méchant. Il l'est d'instinct, inconsciemment et malgré soi, de par sa nature d'homme. L'enfant est cruel ; les foules sont implacables. Oui ! l'homme est méchant et, comme tel, il serait peut-être parfait selon certains philosophes portés à déifier laguerre, s'il n'avait acquis des prétentions à la bonté. Alors, il devient hypocrite. Sais-tu quelque chose de plus répugnant que l'hypocrisie, que le jésuitisme pour tout dire ? Cela aussi est féminin, paraît-il. La Ruse étant féminine es-

sentiellement. Pour moi, l'hypocrisie me torture au delà même de toute injustice. Gamin, je fus battu de tous mes camarades; mais ma fierté native m'interdisait de pleurer. Je ne versais de larmes que lorsque je m'apercevais de leurs calomnieux mensonges. Je croyais qu'au village cette hypocrisie devait être moins profonde, les paysans, selon moi, étant demeurés plus près de la nature.

Mais l'instinct de nuire est avant toutes choses dans la nature elle-même, et maintenant je pense qu'il est vain de chercher le bonheur parmi les hommes. On ne peut le trouver qu'en soi même, s'il existe »

— « Cependant, objectai-je, si l'instinct de nuire habite chez tout être vivant, nous ne saurions avoir la prétention d'être exceptionnels. Je ne me surprends pas trop, toute illusion mise à part, à me délecter du mal que je puis faire à autrui. Toi non plus, je suppose. Au contraire, les meilleures minutes que je me plais à vivre sont celles où je puis donner quelque chose de moi-même à quelqu'un de mes semblables qui souffre. »

— « De là tes maux et aussi les miens. Et si nous n'étions, par quelque côté, demeurés quand même égoïstes, il nous faudrait mourir tout simplement. Au fait, le calvaire du Christ n'est qu'une forme du suicide. »

— « N'exagérons rien. La vie est une matière unique et commune à toute l'humanité. Malgré nos rivalités, nous sommes solidaires dans l'universel. Est il rien de plus divin que l'échange de deux cœurs dans l'amour, par delà tous les obstacles et tous les préjugés ? Va, la Femme, dont l'amour est peut-être la religion unique et

la raison de vivre, est mieux initiée que nous, d'instinct, au mystère de l'existence. Elle ne cherche pas si loin ; et son plus haut idéal est aussi le plus haut idéal humain, puisqu'il aspire à supprimer tout ce qui fait souffrir. »

« Peut-être faut-il souffrir pour rester fort ? Hélas ! tu as bu comme moi le fatal poison. Nous voulons croire au bonheur, quand il n'existe peut-être qu'un vertige de puissance aux heures de victoire. Malheur à qui a pleuré. »

— « Tu souffres ? repris-je. Combats, si tu veux, ta douleur : mais ne deviens pas misanthrope. Il y aura peut-êre une rédemption. »

— « Y crois-tu ? »

— « Pourquoi pas ? »

La nuit était venue tout à fait, transparente, étoilée, baignée toute de l'arôme des foins mûrs. Issues de l'heure et du mystère des choses, des larmes nous gonflaient la poitrine et refoulaient nos vaines paroles. Invisiblement, au bras de chacun de nous, marchait un fantôme chéri : la compagne interdite, et toujours présente, l'élue de notre songe imprescriptible. Que ne suis-je assez fou ou assez courageux pour oser vivre héroïquement la passion qui me torture, et que pourtant j'ai su respecter assez pour garder pure et noble !

Au fait, nous ne sommes ni bons ni mauvais ; nous sommes un tissu de contradictions.

De Constance a Georges

La Croix-Rousse, 10 Août.

Mon Georges inoublié,

Me voici en vacances et ne sachant que faire de mes journées vides. Tu sais que ma pauvre petite aveugle est morte de consomption, le mois dernier. La pauvre enfant qui m'aimait si bien et que je m'étais habituée à soigner, comme une fleur de serre, avec tendresse et pitié, elle s'est doucement éteinte, comme une lampe sans huile et presque dans un sourire.

Ç'a été pour moi, de la perdre, un chagrin très profond et dont je ne prévoyais pas toute l'amertume. Elle me parlait souvent de toi, me questionnait sur ton retour et, le jour même de sa mort, comme je lui apportais un lys à respirer, elle me répondit qu'il fallait avoir soin de te garder quelques-unes de ces fleurs que tu adores. Maintenant, il ne me reste plus personne au monde, puisque tu n'es plus là. C'est dans le cimetière seulement que je puis penser aux miens ; aussi j'y vais souvent, faute de mieux, comme si je n'avais plus à regarder que derrière moi. De moins en moins je m'intéresse aux enfants qui me sont confiés, et c'est avec une sorte de maladive impatience que j'attendais, cette année, la fin des classes. Et maintenant que me voici libre pour plus d'un mois, je ne sais plus que faire de ma liberté.

Pardonne-moi de chercher un peu à sourire. N'as-tu besoin de personne dans ta colonie pour les travaux de moisson ? Comme ce serait séduisant de diriger une ferme à nous deux et de travailler côte à côte, de l'aube au soir !

Au fait, j'ai bien l'intention de demander mon changement pour octobre. Connais-tu quelque endroit où je puisse aller respirer plus largement et me rafraîchir le cœur ?

Ecris-moi ta vie et dis-moi ce que tu espères encore. Y a-t-il du soleil sur les champs du village que tu habites ?

Ta CONSTANCE.

Voici quelques croquis, que j'ai pris pour toi, des sites que nous aimions et où je fais pélerinage.

CONSTANCE.

DE GEORGES A CONSTANCE

20 Août.

MA CHÈRE CONSTANCE,

Tu me demandes ce que je fais. Hélas rien ou presque. Je ne suis toujours qu'à moitié l'habitant de ce pays, puisque mon

cœur et mon âme sont ailleurs. Je tâche d'intéresser ça et là mon esprit à de menus problèmes. Je t'ai parlé de Michel et de Noëline ; j'attends de voir ce que le sort va faire d'eux et ce qu'ils vont faire de leur destin. Mon rôle de vivant se borne à attendre, et je m'en attriste moins depuis que j'ai compris la vanité de certains efforts. Mais je voudrais comprendre et tout m'est obscur, de plus en plus obscur. Je croyais que l'amour était la lumière ; mais les ténèbres de ce monde ne sont pas faites pour une telle flamme. Et je suis à tâtons désespérément.

« Que lisez-vous là ? » me questionnait dernièrement un vieux potier, retiré après fortune faite et qui, dans sa jeunesse, avait été instituteur, « La lecture est bonne, mais l'expérience est meilleure. Croyez-moi ne lisez pas trop ! » Et comme je me déclarais acharné à résoudre certaines énigmes de philosophie, le vieux finaud eut un regard malicieux sous ses sourcils bas. Il tira lentement et majestueusement de sa poche une pièce de cent sous et l'élevant entre le pouce et l'index jusqu'à la hauteur de mes yeux : « La vraie, l'unique philosophie de ce monde, la voilà ! » me dit-il. Et il tourna les talons. Cet homme est le père de la jeune fiancée, que la tante de Michel destine au futur notaire. Ma pauvre chérie, croirais-tu que je médite depuis six jours l'axiôme brutal du plaisant bonhomme.

Comme à Michel, ma mère me destinait à moi aussi une épouse riche... qui n'était pas toi. Je ne sais ce que fera Michel.

Quant à moi, retiens une fois de plus,

pour ta consolation, que si ce n'est pas *Toi*, ce ne sera personne.

Tu es ma femme unique, à jamais
Je t'embrasse de toute ma tendresse.

GEORGES.

PENSÉES

Un fait est un fait, a-t-on coutume de répéter en manière d'axiôme *Un fait est un fait*. Oui ! dans l'ordre physique, et à la condition de ne faire intervenir dans l'évaluation aucun élément sentimental. Et encore ! Il reste quand même, dans cette évaluation si impartiale et si désintéressée soit-elle, si scientifiquement déduite qu'elle apparaisse, un minimum nécessaire d'erreur, puisque c'est nous qui sommes les instruments de la pesée, et que nulle sensibilité humaine ne se peut confondre exactement avec une autre sensibilité d'apparence équivalente.

Ainsi les objets, dont nous déterminons le poids, ne sauraient être rigoureusement pesés que dans le vide. Cependant nous nous contentons d'opérer dans l'atmosphère ambiante, — *avec un minimum d'erreur* que nous avons pris le parti de négliger. En nous, avant d'examiner un fait pour le juger, le classer, le mettre à sa place, il faut faire le vide. Et là comme ailleurs le vide absolu est impossible.

Mais dès que nous pénétrons dans le

domaine sentimental, où les forces en action sont essentiellement humaines, nous cessons d'avoir affaire à des quantités dont la liberté de nos sens peut approximativement fixer la valeur ; impressionnée d'avance, notre sensibilité se trouve faussée d'autant, et la qualité intrinsèque des énergies en action, dont l'évaluation nous incombe, se superpose en nous à un élément trop mobile pour que nous puissions déterminer par avance ce minimum d'erreur, qui reste le songe de tous les savants et de tous les philosophes,

En effet, la condition expresse est de ne pas avoir de préférences.

Par une certaine éducation agissant sous forme d'entraînement intellectuel et moral, les religions tentèrent de régler en nous la qualité des vibrations sentimentales que nous sommes appelés à mettre en œuvre en chacun de nos actes ; par là même se devait restreindre la puissance d'expression de l'individu même et son aptitude à se créer à lui-même sa vérité, son interprétation du monde. De là l'oppression du Dogme et sa déchéance nécessaire, à force de révolte sourde de la part de tous ceux qui veulent prendre possession intégrale de leur humanité.

Un fait est un fait : oui ! mais mon amour n'est pas ton amour et ma liberté n'est pas ta liberté

Les choses étant disposées ainsi par leur essence même, puisque deux identités absolues ne sauraient coexister dans la nature sans se confondre, il ne s'agit pas d'y rien changer en cherchant à détruire toutes les façons d'être qui s'opposent à la nôtre, c'est-à-dire en imposant aux autres de croire ce que nous croyons, mais d'har-

moniser notre devenir au devenir collectif, en favorisant la condensation des éléments les plus matériels, la sublimation des éléments les plus subtils. Il suffit pour cela de ne rien contrarier sans doute et de mettre en chacun de nos actes beaucoup de bonne volonté, beaucoup d'indulgence, avec le maximum d'effort personnel.

A cette générosité peut être parviendrais-je, mais les autres ? Il me manquera toujours la volonté de franchir la barrière qu'ils m'opposent et continueront de m'opposer par leur inconscience même. Allons ! je deviens orgueilleux ! Me voilà en train de me démontrer que je suis meilleur. N'est ce pas là aussi l'erreur des autres ?

PENSÉES

Sachons rester religieusement déférents devant le mystère de la vie, et s'il était vrai que les faibles ne soient nés que pour satisfaire le caprice des forts, il conviendrait d'abord de déterminer ce que la Force, pour atteindre à sa qualité suprême, doit emprunter à l'Amour et à la Justice. Le culte de la Vie se doit malaisément manifester autrement que par la bonté, qui ne jaillit que d'une sorte de contrainte particulière exercée contre soi-même ; car il ne faut pas confondre avec la bonté le laisser-aller puéril ou la nonchalance

Que représentent en pareille matière les

conventions sociales et toute morale codifiée, est-elle autre chose que que l'hypocrisie d'une caste dirigeante, dont les privilèges ne se peuvent maintenir que par une certaine parodie de mérites anciens et surannés. Chaque époque aspire à générer elle-même son aristocratie, dont les blasons ne peuvent symboliser que des valeurs individuelles et toujours passagères ou révocables.

Par l'élite descendent vers le peuple les fécondations supérieures : mais l'élite elle-même n'est que la floraison du peuple, et chaque saison apporte sa gerbe de fleurs ou de faits. Il importe que les corolles fanées, que les grappes noires soient coupées et jetées aussitôt que flétries.

Ainsi entre l'homme et la femme le droit à l'amour doit-il être tenu sans doute pour plus sacré que le respect hypocrite de certaines consécrations officielles. Où, cependant, la limite entre l'exaltation d'un haut idéal et le prétexte de cet idéal pour couvrir les pires abandons ?

Ah ! nous ne surprendrons jamais de quoi transporter dans nos codes les subtiles évaluations que la vie se charge tous les jours de faire devant nous de nos énergies et de nos mérites ! Malheur à qui n'est pas volontaire !

PAGE DE JOURNAL

Assez philosophé. Retournons dresser les dernieres gerbes, rentrer les derniers foins. Haussons nous sur le siège trépidant des machines dont les ciseaux

bruyants abattent les tiges, qu'un râteau rejette par larges brassées dans un flot poussièreux de duvets et de graines.

Allons surveiller le déclic qui presse la gerbe et l'enveloppe d'une ceinture de chanvre avant de la déposer, bruissante, à l'écart, sur les hautes éteules. Là s'oublieront les décevants problèmes. Et, le soir, hissé au sommet des grands chariots combles de récoltes, nous ravirons aux branches des chemins broussailleux les avelines fraîches.

Hélas ! tout cela pour moi n'est toujours que curiosité passagère. Ce n'est pas la nécessité. Je ne suis pas assez esclave de de la glèbe pour m'y attacher tout à fait.

La chasse. Je ne suis pas chasseur. Tant pis pour moi ! Cela m'eût ramené peut être vers de plus sûrs instincts primitifs. Mais ces coups de fusil me prennent le silence que j'aime; ils déchirent la sérénité de la plaine. Il me font songer aux terribles Nemrods des siècles de despotisme, dont le gibier était l'homme. Je fuis vers la mer. Je verrai bien.

LE
ROMAN DE NOÉLINE

I

Jamais la vie ne m'apparut plus poignante, plus terrible et plus mystérieuse qu'aux lueurs de ce soir adorable de Septembre où, penchés tous deux sur la même eau muette au fond des bois, Michel et Noë'ine semblaient de leurs regards angoissés et confondus interroger la destinée. C'était quelques jours seulement avant que leur commune faute n'eût été découverte, et toute l'ardeur douloureuse de l'implacable folie aiguisait d'appréhension leur joie vibrante d'être ensemble. Le soleil accrochait aux branches autour de nous, nouvel Absalon, ses longs cheveux de lumière, et sa belle tête mourante s'appesantissait sur l'horizon que barraient à peine

d'étroites nuées violâtres, pareilles aux guenilles d'un vieux manteau.

Je n'oublierai jamais le regard de détresse infinie que les amoureux échangèrent, quand ils se déprirent de se contempler dans la fontaine. Déjà, dans l'obscure vallée vêtue d'arbres et de broussailles, se glissaient sournoisement les premières ombres, et le silence était profond comme le mystère des cieux sur nos têtes.

Longuement Noëline et Michel mirèrent dans les yeux l'un de l'autre toute la tendresse de leurs âmes fiévreuses, toute la fatalité de leurs destins, et tout à coup, dans les larmes de l'irrémissible passion, une étreinte chaste les joignit.

Plus fort que tous les dogmes et que toutes les morales, le souffle éperdu de l'amour avait passé sur eux.

Je m'enfuis, arrosant moi-même de mes pleurs les herbes et les mousses du sentier.

***

Dirai-je que j'ai souffert de la douleur des autres ? Au fait, ce n'est pas vrai. C'est ma misère qui criait dans la leur, et cette fraternité humaine dans l'angoisse est peut-être, si amère soit-elle, une sorte de consolation. Aux peines du cœur quel remède, au reste, saurait apporter la pitié ? Ne sont elles pas par essence incommunicables ? Oh ! cet autre soir encore, où Michel criait son mal ! Le soleil ensanglante les collines où s'agenouillent les bois d'au-

tomne aux mains pleines d'or. On dirait des suppliants devant l'Exterminateur dont le glaive est rouge. Au fond du jardin, sous un maronnier touffu, écrasé d'années, Michel est assis, la tête dans les mains. Il pleure avec des hoquets dans la gorge et, parfois, au sursaut d'angoisse de son cœur oppressé, il jette au vent du soir le désespoir de ses pensées convulsives.

— « Oh ! la faute, gémit-il, la faute, l'irréparable faute ! Et ma bonne tante, ma bienfaitrice, qui se meurt ! Est-ce que je pouvais prévoir cela ? Est-ce que j'ai laissé déchoir ma gratitude envers elle, pour avoir jeté malgré moi les yeux sur une femme dont elle n'accepte point que je fasse une épouse ? Elle prétend que je me déshonore. Mais je l'aime, moi, cette déshéritée, à qui de sots calculs avaient infligé le voile des nonnes, et je crois, oh ! j'ai le malheur de croire que je suis aimé ! Sans cela, sans cela, oh ! je saurais être fort, bien plus fort.

Que faire ? que résoudre ? Toute la nuit du monde est entrée en moi ; toute l'épouvante du destin est tombée sur moi et je ne vois plus rien, je ne comprends plus rien, je n'ose plus rien, pas même penser !»

Peu à peu la nuit s'est faite, sans étoiles ni lune ; au loin, sur la route, les derniers chariots martèlent de leur cahotement sonore le plein silence envahissant, où achèvent de s'éteindre les angélus, et le ciel comme un drap funèbre, semble ensevelir la terre muette.

Il se dégage pour Michel de cette petite mort crépusculaire une sorte d'âpre volupté. Il lui semble sentir son âme s'éparpiller et s'accoupler aux ténèbres. Comme un oiseau blessé que son vol éclabousse

de boue et de sang, cette âme se débat et se traîne ; comme une criminelle, elle se met les deux mains sur la face pour ne plus voir sa honte.

Michel s'est laissé rouler sur l'herbe ; il étouffe ; il lui semble que des griffes sinistres écartèlent son cœur dans sa poitrine, et que ce cœur se partage et se déchire de s'être trop donné tout entier.

— « Vous, sanglote-t-il, ma bienfaitrice unique, qui redoutez pourtant de désespérer votre fils en proférant irrévocablement le refus fatal, parlez, parlez enfin si cela doit vous sauver ! Parlez ! Il n'est besoin que d'un mot car, en m'aimant, Noëline ne peut faire autrement que de vous aimer au travers de moi même, et elle s'en ira d'ici, si vous l'exigez, sans que même j'étende le bras pour la retenir, sans que même, s'il le faut, un dernier baiser vienne effleurer nos lèvres ! »

Il semble à Michel qu'un bras impitoyable l'a terrassé, jeté sur le sol et que jamais plus il ne se relèvera. Mais voici qu'un long hululement d'oiseau nocturne, du côté des bois, crève et fait ondoyer le silence. Une sorte de terreur involontaire fait courir un frisson glacé à travers la chair du jeune homme, qui, honteux tout à coup de s'abandonner, se dresse et marche :

— « Non jamais, murmure t il, je ne pourrai venir à bout de la chasser moi-même, jamais ! jamais ! »

Mais Noëline elle-même, furtive, inquiète, à pas légers comme un fantôme, est apparue devant lui. Quelques étoiles ont jailli dans la profondeur, et la lune, à l'Est, montre sur les collines sa face blême.

— « Que songes-tu seul ainsi ? interroge doucement la jeune fille. Et plaçant ses

mains fines, étendues, sur les épaules du jeune homme :

— « Donne moi tes yeux, insinue-t-elle, que j'y lise ton âme. Et ta bouche, oh ! donne moi ta bouche aussi, que j'y goûte encore une fois le miel de ton cœur ! » Une indéfinissable et muette extase illumine alors le visage en larmes de Michel, et les deux amoureux s'étreignent :

— « Tu es bonne ? n'est-ce pas que tu es bonne ? » articule Michel, comme en songe, avec on ne sait quelle pudeur craintive de rompre le premier le silence divin de telles minutes :

— « Embrasse-moi. Tes larmes sécheront », dit Noëline.

— « Je n'ose, je n'ose plus ! »

— « Ta tante, n'est-ce pas ? Ta tante qui a remplacé ta mère, et que tu as raison de vénérer ? »

« Oh ! je sais bien, va ! Elle aura surpris nos regards ou nos caresses, et nous avons dû lui faire bien du mal. Ah ! comme je suis coupable et comme tu me mépriseras plus tard ! Puisque je ne t'étais pas destinée, j'aurais dû fuir tout de suite. Hélas ! maintenant ce sera le regret cuisant de mes jours, car tout ton malheur, tout le malheur des tiens sera provenu de moi, malheureuse ! »

Des souvenirs alors s'évoquent au cœur de Michel, durant que les larmes affluent aux paupières gonflées de Noëline,

— « Le soleil était si doux au mois d'avril, et nous fûmes si aveugles, dit-il. Et pourtant nous vécûmes côte à côte quelque temps sans presque nous rien dire.

— « Nous ne nous disions rien, c'est

vrai, reprend la jeune fille, mais crois-tu que nos cœurs, dès la première minute, ne se soient pas compris et reconnus ? «

Et se poursuit le poignant et amoureux dialogue :

— « Je ne sais, balbutie Michel. Mais cela est monté tout à coup en moi comme une flamme étourdissante, qui veut jaillir au dehors en étincelles. Oh ! pourquoi, pourquoi t'ai-je engagée à me rendre le premier baiser que je t'ai donné ? Pourquoi t'ai-je attendue, le soir, parmi les foins en fleur, et pourquoi es-tu venue ? Pourquoi sommes nous allés deux à deux respirer l'odeur des feuilles vertes et des mousses ? Pourquoi m'écoutais-tu ? Pourquoi me croyais-tu ?

— « Tu me parlais et tu me regardais, comment aurais-je fait, pauvre fille que je suis, pour ne pas croire ? »

— « Et comment ne t'aurais je rien dit, quand tout mon être criait vers toi. J'avais vécu jusqu'alors si seul ? »

— « Tu as raison. Bien avant que ne s'envolassent nos paroles, nos cœurs chantaient le même hymne et nos yeux le savaient bien et aussi nos mains furtives »

— « Nos mains ! ah ! ce sont nos mains qui nous ont perdus ! Oh ! pourquoi m'as-tu suivi, abandonnant ton Dieu, auquel tu étais vouée ? »

A ces mots douloureux, la pauvre Noëline laisse déborder sur ses joues pâles le torrent amassé de ses larmes brûlantes, et dont les gouttes sont pareilles à la pluie de mai sur un lys.

— « Que je recueille, s'écrie-t-elle, tout le châtiment sur mes seules épaules, si je l'ai mérité ; mais au moins, que tu sois

épargné, toi, et que tu ne me maudisses pas ! »

Michel, confus, sent à son tour les petites mains de l'émotion et de l'angoisse lui serrer convulsivement la gorge :

— « Je t'ai fait pleurer, balbutie-t-il. Ah ! pardonne-moi. Va, c'est la faute des fleurs qui s'effeuillaient à nos pieds. Que sais-je ? C'est la faute de la brise qui éparpillait si follement tes cheveux soupçons pour me griser de leur arôme. C'est la faute de l'écho qui scandait si gaîment les notes de ta voix. C'est la faute, c'est la faute des choses et du Destin. Est-ce qu'on peut dire ? Mais je ne veux pas te faire de chagrin ; je ne veux pas que tu sois malheureuse. »

D'un revers de ses doigts menus Noëline ayant essuyé ses pleurs tout à coup taris :

— « Comment pourrais-je être heureuse, articulait-elle d'une voix étranglée, pénible, sans que tu le sois toi-même en même temps que moi ? Oh ! si tu m'avais crue naguère, nous serions morts ensemble en pleine joie d'aimer ? Mais tu n'as pas voulu désoler les tiens, je veux dire ta bienfaitrice. »

— « Est-ce un mot de reproche ? reprend alors le jeune homme avec élan, une flamme de folie au fond des yeux. Oh ! si tu veux maintenant, je suis prêt ! »

Une hésitation terrible a crispé un instant les traits blêmes de la jeune fille ; d'une voix nette, quoique voilée d'un trouble inexplicable, elle prononce enfin :

— « Il ne le faut pas, et c'est moi qui avais tort. Car on n'a jamais le droit de mourir, même pour sauver son amour. »

— « C'est vrai, la vie est un devoir. »

— « Et aussi le sacrifice. »

— « Tu me fais peur, Noëline, tu me

fais peur avec ta voix devenue calme. Il me semble que l'Univers se vide à mes côtés. Donne-moi ta main. Oh ! pourrons-nous jamais vivre séparés ? »

Les deux amoureux étaient retournés s'asseoir sous les branches où s'effilochait le clair de lune pâle. Par instants, au dessus de leurs têtes, la brise, de ses doigts menus, froissait légèrement les feuilles avec un bruit de petites ailes fiévreuses.

Noëline reprit :

— « Ne me demande pas où j'irai ; ne me demande pas ce que je ferai demain ; ne me demande pas quelle graine a germé dans mon cœur. Je ne sais rien de tout cela. Mais je sens bien clairement que je dois m'en aller, et je m'en irai. C'est irrévocable. »

Ces derniers mots furent prononcés sourdement comme dans un hoquet de mort. Michel, à leur écho, sentit un frisson froid passer dans ses vertèbres ;

— « Que va-t-il me rester, si tu t'en vas ? gémit-il avec l'accent du naufragé dont la barque enfonce. »

— « Le sentiment du devoir accompli ! » dit énergiquement Noëline, dont le cœur agonisait.

— « Et à toi ? » questionna timidement Michel sans lever les yeux.

— « La même chose et aussi tes caresses, sanglota fiévreusement la jeune femme, tes caresses qui vivront à jamais dans le frisson de ma chair. Il me restera ton baiser que mon cœur, à toute minute, viendra goûter sur mes lèvres en priant pour toi ! »

— « Les prières sont vaines, murmura Michel à part soi en se détournant ; et la passion aussi peut-être. C'est à la volonté

qu'il faut s'adresser pour faire des miracles.

Un instant ils parurent songer, attentifs au seul bruit des feuilles, et devenus parfaitement insoucieux de l'heure. Le vent soufflait imperceptiblement par intermittences, à la façon d'une respiration, et le silence étreignait obscurément le cœur angoissé des deux jeunes gens.

— « Et dire, soupira Michel comme à soi-même, que nous aurions pu être unis à jamais ! Ton rêve était d'avoir un fils qui m'eût ressemblé ! »

Il acceptait l'irréparable, et déjà son énergie lasse, par devant la menace du Destin, se mettait les mains sur les yeux.

— « Oh ! si ce pouvait être ! murmura Noëline. Quel souvenir vivant d'amour j'emporterais dans mon exil ! » Et, tout à coup, une décision dans la voix :

— « N'est ce pas que j'ai raison de m'en aller ? »

Elle sentait obscurément qu'il ne la retiendrait pas, et tâchait d'accepter sa propre destinée.

— « Tu es belle, dit Michel en relevant les yeux, pour l'envelopper du regard de la passion ; tu es belle et mille fois plus belle à force d'être bonne. Mais ne me demande pas de te répondre ; car je n'en ai pas la force. Sois libre et ne me maudis pas ; car je pressens que tu vas être bien malheureuse à cause de moi, qui n'ai pas su t'aimer, t'aimer tout à fait. »

Un désir véhément lui venait de la prendre une dernière fois, dans cette ombre où leurs regards seuls s'étreignaient ; il eut honte et le refoula. C'eût été blasphémer sans doute la solennité de cette heure.

— « Peut-être est-il plus doux de donner

que de recevoir, songea tout haut Noëline. Mais qu'importe maintenant ; puisque nous sommes destinés à pleurer tous les deux. Je ne maudis personne, ni les miens dont les torts furent sans doute moins graves qu'on ne le raconte, ni la religion qui m'a secourue en me cachant la vérité, ni ceux qui voulaient me protéger en me rendant esclave ; ni ta mère adoptive, qui ne m'a pas crue digne d'être la compagne de tes jours.

« Une seule chose me tourmente encore. »

— « Tout me tourmente, moi ! s'écria Michel offensé, indécis, honteux de soi-même ; mais parle ! »

— « Comment m'y prendrai je, reprit la jeune femme, pour faire mes adieux, et que dirai-je à ta tante ?

— « Rien.... ou plutôt ce que ton cœur te dictera. »

Noëline était fière. Un scrupule d'amour-propre lui était venu.

— « Je ne voudrais pas, dit-elle doucement, lui laisser croire que je viens pour l'attendrir ; je voudrais lui faire comprendre que le soin de ton bonheur m'est aussi cher qu'à elle-même.

— « Tais-toi, tais-toi ! s'écria Michel effrayé des lâchetés qu'il découvrait en lui-même. Ta bonté est plus belle encore que ton amour et je ne saurai jamais plus te rejoindre aux cieux où tu voles.

« Ma tante peut-être ne te comprendrait pas. Tu lui diras simplement adieu. »

La résolution définitive était prise de part et d'autre. Ils en furent tous deux comme soulagés.

— « Merci ! dit Noëline en se rapprochant comme pour un baiser suprême et

triste. Tu m'aimeras toujours n'est-ce pas ? »

Et leurs mains se rencontrèrent.

— « Tu me garderas toujours une petite place dans ton cœur, n'est-ce pas ? Même si tu te maries, et surtout si tu te maries. Oh ! je ne veux pas t'incliner à mal. Conserve-moi seulement un souvenir très doux, celui que l'on garde à la petite fille qui venait vous apporter des fleurs, et qui tout-à-coup s'en est allée.

Je veux que les tiens soient heureux et que tu sois heureux toi-même, et il ne faut pas que tu passes ta vie en solitude à cause de moi.»

A ces paroles, le jeune homme sentit les sanglots lui serrer la gorge ; une crispation fiévreuse étreignit ses doigts entre ceux de son amante.

— « J'accomplirai, gémit-il, tout mon destin ; mais je ne t'oublierais jamais ! Séparons-nous puisque la nécessité l'ordonne. »

Il ne se rendait plus compte qu'il lui eût suffi de vouloir pour qu'il en arrivât autrement.

— « Quand on a pleuré ensemble le même sacrifice, poursuivit-il, on ne peut plus oublier jamais. Tu dois bien le sentir au fond de toi-même.

Oh ! pleurons ! Pleurons encore, pleurons ensemble une dernière fois l'amertume sublime de nos suprêmes instants d'amour ! »

— « Oui ! pleurons, sanglota Noëline en se jetant dans les bras de son amant ; car, lorsque nos yeux n'auront plus de larmes, nos cœurs seront bien plus tristes encore, la destinée sera bien plus effrayante ! »

Et ils s'enlacèrent éperdûment.

II

Dans la chambre tendue de vieux papier mauve à fleurs, où tressaille, pâlote, la clarté blême d'une lampe de cuivre posée parmi des flacons sur la cheminée de marbre, palpite, comme le pouls d'une vieille, horloge, la respiration inégale de la malade étendue, sommolente sur le grand lit de chêne.

En face de l'alcôve, abritée de longs rideaux de pourpre sombre à ramages, l'âtre étroit aux chenets, de fer fait rougeoyer la braise de ses tisons. Un jour pâle et rare, ensanglanté des suprêmes rayons du couchant, pénètre à travers les persiennes closes de l'unique fenêtre.

A pas furtifs et discrets, Michel est venu se pencher vers le lit.

— « Vous dormiez ? interroge-t-il avec un léger tremblement dans la voix. Peut-être ai-je rompu votre repos ? »

La malade a ouvert les yeux ; elle a fait effort pour se tourner vers le nouvel arrivant, et l'on dirait qu'un sourire teinté d'amertume est venu fleurir ses pauvres lèvres décolorées par la fièvre.

— « Je songeais, dit elle. Je regardais passer devant les yeux de mon âme l'ima-

ge de mes pressentiments. Assieds-toi ! ».

Sur la chaise placée au chevet du lit, Michel s'installe en silence et le regard de la vieille femme semble l'envelopper longuement, tristement, maternellement. Sur un signe, en fils pieux, Michel a tendu le front pour un baiser de pardon.

— « Mon pauvre enfant, voici la fièvre qui revient. »

— « Il me semble pourtant, ma tante, que vous avez ce soir meilleur visage. Votre voix surtout est moins chétive, et tout à l'heure, quand vous m'avez embrassé, j'ai trouvé vos lèvres moins brûlantes. »

Et le silence est retombé ; la malade immobile a refermé les yeux.

— « Oui, je songeais... répond-elle au bout d'un long moment avec l'accent de ceux qui parlent en rêve, je songeais de Noëline. »

Michel ne put se défendre d'une certaine hâte à répondre :

— « Et que songiez vous de Noëline ? » questionna-t-il, sans pouvoir adoucir ce que l'émotion communiquait à sa voix de rauque et de forcé.

La tête aux cheveux blancs sous le bonnet de dentelles s'est de nouveau tournée vers le jeune homme, et la voix chevrotante laisse tomber un à un les mots, comme de lourdes pierres dans une eau profonde :

— « Je me disais que de l'avoir laissée partir ainsi, la pauvre fille, je m'étais peut-être montrée bien égoïste dans mon souci de toi seul. Car elle était déjà un peu mon enfant, elle aussi. »

Un soupir angoissé, mal réprimé, souleva la poitrine de Michel :

— « Noëline est partie, articula-t-il,

comme s'il se fût parlé à lui-même. Il est donc vrai ! »

« Vous a-t-elle dit, où elle se rendait ? » interrogea-t-il avec une anxiété non dissimulée dans l'accent.

— « A peine, si nous avons causé. Et je ne sais plus même si je l'ai embrassée. Elle m'a parlé, je crois, d'une parente lointaine qui voulait jadis la prendre avec elle. Mais vraiment, est-ce qu'elle ne t'a pas confié tout cela mieux qu'à moi-même ? »

Il y eût pour Michel, en ces derniers mots, quelque chose d'involontairement agressif, qui alla droit au cœur du jeune homme.

— « Elle ne m'a rien dit, je vous jure ! » s'empressa-t-il.

— « Oh ! combien, reprit aussitôt la tante que dominait la fièvre, j'eusse préféré la voir demeurer auprès de nous. Elle l'aurait pu, si elle avait su faire plus tôt de de sa raison l'usage qu'elle devait en faire, si elle avait bien su se convaincre tout d'abord que tu ne lui étais pas destiné ! Je t'avais prévenu toi même, il y a longtemps ; je t'avais averti du piège que vous tendait la jeunesse et tu aurais pu le lui répéter. Ah ! pourquoi ai-je eu tant de confiance en votre loyauté ! »

Ce reproche fit affluer le sang aux tempes de Michel, dont les paupières battirent :

— « Oh ! ma Tante, ma Mère ! » bégaya-t-il.

— « Pourquoi fallut-il, poursuivit la malade, dont les yeux par instants luisaient d'une flamme inquiétante, pourquoi fallut-il qu'elle devint ta maîtresse ! Ne me dis pas non ! (oh ! je ne te demande pas de confidence, puisque tu ne voudrais pas être

sincère sur ce chapitre !) mais je savais qu'elle était devenue ta maîtresse. »

Et de lourdes larmes roulèrent lentement sur les joues ridées, couleur de cire, que secouait par instants une sorte de tic.

— « Ne l'accusez pas, ne l'accusez pas, s'écria Michel avec désolation. Je vous en supplie. Elle est innocente. »

— « Une femme, répliqua sentencieusement et sévèrement la Tante, une vierge qui a conscience de ce qu'elle doit être ne cède jamais hors de l'union légitime. Par dessus tout cela, Noëline avait fait des vœux de religion. Le sacrilège, ici, s'ajoute à la faiblesse criminelle. Et toi, tu voulais donc la déshonorer ? ».

— « Si je suis coupable, pardonnez-moi en faveur de mon humiliation, pria Michel avec une certaine inconscience. Je ne croyais pas faire tant de mal. »

— « Hélas ! reprit la malade en avançant vers le jeune homme une main frémissante et débile, tu m'as fait pourtant bien du mal. Malheureusement, tu l'aimes encore et pour avoir voulu assurer ton avenir, selon le vœu d'une raison éclairée, voici que j'ai accumulé les désespoirs autour de moi.

« Qui sait ce qu'elle va devenir, celle qui s'exile ? Une faute en appelle une autre. »

Cette parole fit au jeune homme un mal incroyable. Il aurait voulu fuir de cette chambre, dans les ténèbres de laquelle se promenait et se lamentait son propre destin, et il sentait confusément qu'il ne saurait bientôt plus convenablement se défendre.

— « Mère, articula-t-il, je réponds d'elle. Et maintenant je vous supplie de me croire. Si elle est partie, c'est que je n'avais plus

la force de l'aimer comme elle l'eût mérité. Nous autres hommes, je le vois bien, ne savons jamais nous donner complètement. »

— « Ainsi ce n'est pas seulement pour m'obéir que cette séparation fut résolue ? »

— « Non ! ma mère » prononça Michel avec un effort presque convulsif.

— « Alors, reprit avec soulagement la malade, je ne suis plus qu'à moitié coupable et je puis espérer, — oh ! je ne dis pas tout de suite, mais un peu plus tard, quand il aura plu un peu de cendre sur ton cœur — je puis espérer que tu n'aurais pas d'un seul trait épuisé la coupe de l'amour. »

Malgré la blessure que ravivait en lui cette allusion, le jeune homme, qui désirait à tout prix éviter une réponse décisive sur un tel sujet et que l'attendrissement inclinait à faiblir, se haussa simplement vers le visage de souffrance, où l'excitation d'un tel entretien faisait affluer des rougeurs inaccoutumées :

— « Voulez-vous m'embrasser ma mère ? proposa-t il doucement et presque à voix basse.

Désarmée, la malade pressa étroitement contre elle la tête penchée de l'unique héritier.

— « Oh ! tu es bien mon seul souci et mon seul espoir, murmurait-elle, mon seul tourment et ma seule joie.

Si je pouvais au moins te faire heureux !

« Écoute. Je sais une jeune fille qui t'aime et qui pleure chaque jour à cause de toi. Tu la connais bien. Elle est d'ici. Je t'en ai parlé maintes fois et elle ferait, j'en suis sûre, une excellente épouse. Son père et ton oncle furent deux amis inséparables. Ils s'étaient promis, au temps où nous espérions encore que notre foyer

ne resterait pas vide, d'unir leur postérité réciproque et, puisque tu es devenu notre fils adoptif, tu devines bien que mon vœu est aussi le désir de ton oncle.

Naguère encore, croyant sa fin toute proche, il me recommandait de diriger ton cœur vers cette union. Il se fût ainsi endormi plus tranquille dans la mort. Depuis sa maladie, tu sais bien que ses facultés sont devenues trop faibles pour qu'il puisse aborder vis-à-vis de toi un tel sujet. Tu ne dois pas t'étonner qu'il ne t'en entretienne point. »

A cette mise en demeure, Michel ne trouvait à répondre que des larmes impossibles à refouler.

— « J'ai eu tort, oh ! sans doute, j'ai eu tort balbutiait-il. Mais il arrive tant de choses que rien n'explique et que rien ne peut empêcher, pas même la fervente intention de bien agir. »

Et il sanglotait comme un enfant.

La tante en fut émue et, satisfaite de son effort véhément, elle se trouva désintéressée d'aboutir tout de suite.

— « Ne pleure pas, mon enfant, insinuait-elle. Tu me fais mal à te voir sangloter ainsi. Tu sais que ton pauvre père, après les heures d'égarement dont il fut victime, t'avait recommandé à ma tendresse et à mon dévoûment. Veux-tu me promettre d'être fidèle à son souvenir ? »

— « Je vous le promets ! »

— « Puissè je guérir bientôt et voir renaître ta joie !

« Quant à Noëline, je tâcherai de savoir où elle a fui, et je ne la laisserai pas sans secours. »

Une effusion bénie inonda le cœur de Michel, qui en sentit tout à coup ses lèvres rafraîchies. »

— « Merci, oh ! merci, ma mère, ma vraie mère, s'écria-t-il, et puissions-nous nous trouver relevés les uns et les autres dans notre bonne volonté !

— « Tes larmes, reprit la malade, dont la voix empruntait à la souffrance un timbre étrange qui lui donnait quelque chose d'inspiré, serviront à laver l'or plus pur de ton bonheur de demain, Ah ! comme j'aurais voulu pourtant préserver tes yeux de la sauvage brûlure des pleurs !

— « C'est vous s'humilia Michel à voix basse, c'est vous, que je n'aurais jamais dû faire pleurer ; car ils sont promis à la malédiction les fils aveugles qui font pleurer leurs mères. »

Les tisons noyés de cendres à peine tièdes achevaient de se consumer au fond de la cheminée ; la lampe épuisée baissait, et les ténèbres jaunes s'accrochaient aux plis des rideaux, aux recoins des murailles. Une angoisse planait. Le silence se fit. La pauvre femme était retombée inerte sur ses oreillers défaits. Michel, la tête sur la poitrine, paraissait dormir.

— « C'est étrange, articula tout à coup faiblement la Tante, après tant de paroles, je ne me sens plus de fièvre, et l'on dirait que le sommeil va venir pour s'étendre sur moi comme une fraîche vapeur. Le printemps sur les fleurs à naître ?

« Ah ! que je t'embrasse, mon pauvre enfant, que je t'embrasse encore ! »

III

Par derriére les jardins étagés en pente, serpente, entre des haies tondues, le vieux chemin qui fait le tour du village. Il voltige un peu de neige fine, cinglante. Michel pensif, et dont le front brûle est allé baigner d'air sauvage les irrésolutions angoissées de son âme. Il prend goût à la solitude et se réfugie parmi les choses.

Il paraît de moins en moins possible que l'on fasse de lui un bon notaire ; car le souci de trouver un sens à la vie le préoccupe infiniment plus que la nécessité d'interpréter le code ou de tenir soigneusement à jour les pages précises du grand-livre.

Il médite aujourd'hui une fois de plus la grande crise de son existence ; il s'effraye de la consommation imprévue du sacrifice, et il n'aperçoit le lever d'aucun astre propice dans le désert des jours. A peine maintenant déjà, sait-il s'il a aimé ou s'il a dormi. Il se compare à la mer qui retombe inerte, après la tempête, sur sa couche de sable, et il est comme vide de toute la vie. Oh ! sa jeunesse, sa jeunesse d'hier éparse aux lointains avrils évanouis, avec les fleurs flétries, les soleils éteints,

les chansons et les parfums envolés. Pauvre, pauvre Noëline! Où est-elle à cette heure? Quelle atmosphère respire-t-elle et sur quelle terre est-elle en larmes?

Par moments Michel éprouve une sorte de soulagement de cette fin de passion, et l'indignité d'un tel sentiment égoïste lui fait honte en même temps. Alors il concentre sur soi-même le regard de sa conscience.

Comme le naufragé qui erre, à travers une mer sans limite, au fond d'une barque chétive, il se demande en quel point de la Destinée il peut se trouver maintenant, et le voici qui frissonne de soudaine épouvante. Il ne sait pas; il ne veut point savoir.

Il vondrait ne plus penser. Quand il parvient à faire le vide dans sa tête et dans son cœur, il flotte autour de lui comme une hébétude, celle du criminel qui s'endort un instant et qui aspire à ne vivre plus qu'une existence absolument animale.

Mais l'essaim momentanément éparpillé des réflexions vagabondes, dont le dard irrite le songeur, accourt bientôt pour reprendre sa besogne interrompue de harcèlement.

« Quand Noëline était là, se dit le jeune homme, j'étais jaloux; j'épiais le vol de chacune de ses pensées, j'étais inquiet de ses moindres pas et le sommeil même, qui venait lui baiser les paupières, ne me laissait pas sans envie. Maintenant qu'elle est loin, cela s'est fait moins aigu sans doute, mais ne s'est pas totalement effacé. Il semble toutefois que je l'aime plus haut, que je l'aime au delà de l'Espace et pardessus la Durée. »

Et il s'empressait de conclure imprudemment :

— « Tout peut m'arriver désormais ; elle est tellement mienne que je me sens libre, même sous le poids délicieux et cruel de son souvenir. »

Il se figurait volontiers, le sacrifice accompli, ne vouloir plus rien, ne désirer plus rien. Il ne songeait même plus que Noëline pût être malheureuse là-bas, tant elle devait lui ressembler dans cette absence de tout vœu d'avenir. « Il va falloir, se disait-il, que j'accomplisse la promesse que j'ai faite à ma mère. »

« Et je n'en aurais pas la force en présence de Noëline ; car je suis devenu si lâche que je n'ai plus le courage d'avoir du remords. »

Michel s'habituait ainsi à l'oubli, et l'instinct de conservation, toujours habile à prendre en chaque homme la figure des circonstances, lui fournissait déjà mille excuses aux gestes nouveaux qu'il allait faire.

— « Puisque je n'ai pas su mourir, argumentait-il, et parce que j'ai cru au devoir de vivre, il faut que je refasse ma vie ou plutôt que je n'entrave pas le dessein que les destinées peuvent avoir gardé sur moi. Ainsi des ruines d'un palais se rebâtit souvent une chaumière. »

Voici la neige maintenant, une neige fine comme de la bruine en fleurs glacées, et toute cette neige pleure autour du jeune homme comme des pensées éteintes de bonheur. Le jour, le ciel, la terre, l'espace, tout devient sans âge comme le cœur désert de Michel. Au loin, par derrière toute cette cendre éparse, il lui semble ouïr le halètement des heures fiévreuses qui

l'emportent. Au loin, sous d'autres poitrines, battent les cœurs qui sont demeurés fervents.

Ah ! pourquoi donc avait-il rêvé la vie si belle ?

Et tout à coup il lui semble entendre monter les échos d'une chanson féminine. Comme partie de quelque fenêtre là-bas, la voix passe au-dessus des jardins flétris : Michel en a soudain reconnu le timbre.

Celui que j'adore
M'aimerait peut-être,
Sans le mauvais sort ;
(Oh ! les jours à naître ?)
Celui que j'adore
M'aimera sans doute,
Si le ciel m'écoute !
(Oh ! le cœur qui dort !)

Michel se surprend à écouter longuement la chanson.

— « Cette voix est vraiment innocente et suave comme le parfum des jeunes lys. Cette voix mériterait d'être aimée. Mais aimée par moi ? Oh ! Je ne sais pas si je puis le vouloir et, le voulant, je ne sais pas si je le saurais.

Et pourtant cette voix ne mérite pas d'être malheureuse.

Ah ! pourquoi ai-je promis, et suis-je maintenant capable de faire le bonheur de quelqu'un du monde ? Ai-je seulement pu jeter jusqu'ici sur tous ceux qui m'ont approché autre chose que la malédiction ? »

La voix s'est tue ; on entend dans le crépuscule une sonnerie de cloches, un glas.

— « C'est cela ! Sonnez, cloches de mort ! C'est la seule harmonie qui puisse désormais me chanter la vie, oh ! tout en n'ou-

bliant pas que ces cloches sont aussi les cloches de la résurrection. »

Une idée mystique, imprévue, fiévreuse fait battre le cœur du jeune homme.

Le cimetière n'est pas loin. Parmi les tombes, il semble à Michel que des voix de courage pourront lui parler tout bas. Peut-être lui montera-t-il aux lèvres quelque prière ardente, incapable de naître sur la bouche hypocrite des dévots, et faite seulement de l'exaltation d'un vœu contrarié de justice et de bonté, qui trouve tout à coup à se renouer au songe éteint des aïeux.

Comme une clochette menue dans le soir épais, la voix s'affaiblit :

« Celui que j'adore
M'aimera peut-être »

— « Oh ! oui peut-être, si l'on peut aimer deux fois sans oublier ! » soupire Michel.

IV

A son départ, Noëline avait un instant songé à confier sa misère à l'ancienne prieure de son couvent, dispersé en Espagne depuis les décrets. Des remords la hantaient d'avoir rompu la chaîne sacrée de ses vœux, et la honte de l'état de grossesse où elle se trouvait l'accablait deux fois. Elle eût facilement renoncé à se plaindre auprès de ceux qui avaient tous droits de la maudire et de la couvrir de mépris. Trop fière pour s'humilier véritablement, elle eût accepté peut-être les reproches compatissants, les sévérités attendries d'une mère inclinée d'avance au pardon ; elle connaissait trop bien l'inflexibilité hypocrite des disciplines ecclésiastiques pour s'arrêter longtemps au projet fallacieux d'en fléchir les rigueurs.

Elle ne s'en abandonnait pas moins à une sorte de repentir mystique, et elle s'était remise à prier les vieilles divinités de son ciel de foi un instant obscurci.

Réfugiée à Rouen, où elle avait gardé quelque parenté lointaine et vague, elle avait d'abord vécu quelques semaines auprès d'une ancienne servante de prêtre, dont elle savait, à travers d'incessantes

récriminations, le facile dévoûment. De vieilles cousines riches, sur qui elle avait fondé quelque espoir de secours, l'avaient éconduite avec des paroles mielleuses et des regards investigateurs, dont elle gardait la gêne, Elle avait fini par louer dans une cité de la rue Victor Hugo, parmi des ménages d'ouvriers, une petite chambre étroite et froide, où elle exerçait le métier de couturière. La recommandation de quelques bonnes âmes de l'entourage de la vieille servante et les mensonges apitoyés de celle-ci avaient réussi à susciter quelque intérêt momentané autour de Noëline, dont la grossesse ne se remarquait pas encore, et elle avait obtenu quelque travail, grâce auquel elle espérait mettre de côté un peu d'argent pour l'événement suprême.

Inclinée sous l'abat-jour de papier plissé d'une lampe à pétrole à bon marché, la déshéritée travaillait tard et tâchait péniblement à se consoler de souvenirs ou de projets. C'était une trame inconsciente qui chaque soir se faisait et se défaisait en elle, et le fil noir du présent s'y entrelaçait au fil d'or du passé, au fil d'argent de l'avenir.

Elle était donc enfin parvenue à faire son devoir ! Elle avait beau, cependant, se le répéter à soi-même à toute minute, cela ne suffisait pas à la consoler ; cela ne l'empêchait pas de rester triste comme les ténèbres et les déserts. Cela n'empêchait pas le vœu instinctif du cœur de combattre en elle-même, irrésistiblement, les résolutions de l'âme consciente.

— « Et pourtant, songeait-elle, si mon cœur n'avait pas laissé jaillir tout son sang par sa blessure, de quelles plaintes

cette âme n'emplirait-elle pas à cette heure toute ma vie. Et c'est là le seul prix de ma résolution, de mon sacrifice ! »

Reprise tout à coup de ferveurs dévotes, ses lèvres balbutiaient d'instinctives prières, que le damnable souvenir des effusions sacrilèges traversait obstinément. Elle gardait, malgré l'épreuve, la superstition bien féminine des interventions surnaturelles, et sa faiblesse l'emplissait de foi.

Avec quelque remords, elle se tournait vers la Vierge, dont elle avait un instant trahi le culte, et dont le fils avait expiré sous les injures et les épines. Elle la suppliait de lui pardonner, invoquant de secrètes prédestinations irrésistibles. Noëline ne s'expliquait rien. Elle s'était laissée prendre comme en un tourbillon de vent et de flamme,

« Est-ce que toute la faute, se disait-elle, n'était pas d'avance en nous, qui devait nous étreindre, Michel et moi, et dois-je croire que tant d'évènements soient nés de notre seule attitude à tous deux, à l'heure où le Destin ménagea notre première rencontre ? »

Et voici se dévider le prestigieux écheveau des souvenirs :

« Comme le cœur me battait, songeait-elle, quand je mis le pied, triste et chétive nonnette, sur le seuil de l'hospitalière demeure ! Et comme je me sentais rouge d'appréhension, avant même que personne ne m'eût adressé la parole ! C'est que je pressentais inconsciemment que toute ma vie devait se répandre là, comme la liqueur d'un vase porté par une main maladroite. »

L'œuvre du Destin était maintenant ac-

complie ; du moins, plus heureuse que celui dont elle n'avait pu être l'épouse, Noëline emportait dans sa chair, oh ! sans l'avoir dit, sans l'avoir laissé soupçonner même, le souvenir vivant d'amour qu'elle avait rêvé. Et que lui importait le déshonneur et la misère ! Elle n'avait plus désormais qu'à s'en remettre à la vie du soin de l'engloutir définitivement ou de la sauver par le sacrifice. Si elle acceptait, en effet, de songer encore à l'avenir, au lieu de céder tout de suite aux appels d'une mort volontaire et qui délivre, c'est qu'elle concevait le devoir supérieur de vivre pour quelqu'un qui la prolongeât, et non pas seulement pour la désespérante image des caresses passées. Elle se plaisait à imaginer que la divine métempsycose de l'amour maternel allait, au travers de l'enfant chéri à naître, réincarner toutes les étreintes de la passion, toutes les extases des baisers enfuis, des tendresses mortes. Méprisable aux yeux du monde, elle se grandirait par le dévoûment, par la lutte énergiquement acceptée pour la vie d'un autre. Elle travaillerait et, sachant pour quel noble objet, le courage ne lui manquerait point. Certains soirs déjà, devant la tâche achevée, il lui semblait presque que le bonheur pourrait refleurir pour elle, quoique seule, oh ! quoique épouvantablement seule.

Et elle se félicitait d'être partie sans avoir parlé, sans s'être confiée complétement à personne. Satisfaction bien féminine ; car la possession d'un petit coin caché, réservé, dérobé jalousement à toute investigation, suffit à garder la plupart du temps à nos compagnes cette confiance en soi-même qui, chez les mâles, ne dérive

que d'une parfaite conscience du but à atteindre.

Pour la première fois de sa vie, malgré les abîmes infranchissables que pouvait cacher l'insidieux avenir, Noëline eut peur que la mort ne vint tout à coup, trop tôt, étendre sur elle ses ailes d'ombre.

De pensée en pensée elle allait enfin s'assoupir, malgré l'inachèvement d'un travail qu'elle désirait reporter le lendemain, quand elle entendit frapper discrètement à la porte. Inquiète de quelque mauvaise farce toujours possible, Noëline voulut se renseigner avant d'ouvrir ?

— « Qui est là ? » dit-elle avec un ennui non dissimulé.

— « La voisine. Ne craignez rien ! » fut-il répondu d'une voix hoqueteuse.

Le verrou tiré, une femme au corsage en loques, à la robe trouée, tous deux sans couleur précise, apparut dans l'embrasure de la porte basse :

Sur les joues maigres de l'intruse ruisselaient des larmes fraîches. Noëline les vit avec pitié, et son inquiétude s'accrut, avec le pressentiment qui l'envahissait de quelque vulgaire tragédie de ménage.

— « Pardonnez-moi, dit la triste créature, si je m'adresse chez vous à c'te heure-ci, ma bonne demoiselle. C'est mon homme, qui était saoûl, qui m'a battue, et je viens vous demander de me prendre avec vous pour la nuit. »

Mal rassurée, quoique saisie de miséricorde, Noëline hésitait.

— « Je n'ai pas même ici deux chaises, et mon lit est si pauvre ! » allégua-t-elle.

— « Je m'assiérai près de vous sur ce petit banc, ou par terre, et je vous dirai tous mes malheurs. » insistait l'autre.

Noëline finit par se laisser faire.

— « Comme vous voudrez, dit-elle, pauvre femme, s'il est vrai que l'échange des chagrins entre malheureux semblables puisse adoucir l'amertume dont le cœur s'empoisonne. »

— « Oh ! vous êtes bonne, je voudrais être aussi bonne que vous ! »

Mais le récit était à peine commencé que l'on entendit dans le couloir un chant d'ivrogne.

Les deux femmes se turent, effrayées. Bientôt après, la lampe épuisée vacilla, s'éteignit, et l'obscurité apporta le sommeil dans la petite chambre dont le lit étroit, cette nuit-là, ne fut pas défait.

V

L'avril, cependant, avait arboré son pavillon nuancé de couleurs tendres aux portiques aériens du ciel. Un magnétisme épars frémissait dans l'herbe renaissante et sous l'écorce gonflée des branches ; des papillottements de lumière irisée se jouaient sur les eaux vives, où les saules inclinés laissaient tomber la poudre dorée de leurs châtons. Dans les labours déchirés par la herse des rustres la promesse des récoltes futures éclosait.

Le périodique miracle des printemps illuminait la terre une fois de plus, et la conspiration des forces secrètes qui alimentent la vie s'évertuait à réaliser l'impossible. Une énorme poussée d'ardeurs et d'énergies latentes se haussait vers le sourire des cieux.

Acceptant enfin de consommer la destinée, appelée en lui par les tendances d'une âme, à qui le renoncement devait paraître d'autant plus facile qu'il devait constituer aux yeux de tous une réhabilitation, Michel venait d'épouser Lucie. La vieille étude était désormais à lui et tous les actes en étaient passés au nom de Me Michel Frévent. Le passé orageux disparaissait

dans une floraison d'aurore où il flottait presque du bonheur. Le cœur humain est fait de ces contradictions, et c'est pourquoi tout est précaire qui prétend ne s'appuyer que sur lui.

En laissant partir seule la pauvre Noëline, Michel s'était fait illusion sur la noblesse de ses propres sentiments. Il avait songé à se cloîtrer dans son propre amour, à ne plus s'éclairer que de la seule veilleuse morne du souvenir. Mais, chez nos races malades, appauvries, les résolutions de cet ordre ne tiennent plus guère. Michel, cependant, ne pouvait être accusé d'aucune trahison ni d'aucune hypocrisie volontaires. Il y avait en lui un mélange de remords, d'ivresse et d'appréhension, qui jetait par pressentiment le malaise au cœur de sa jeune et curieuse compagne. Michel n'était pas tout à elle, et sans doute était-ce un peu les yeux, les cheveux, la bouche et la voix de Noëline qu'il continuait d'aimer a travers la grâce un peu pensive de la nouvelle épouse. Celle-ci vivait pour la première fois les heures fiévreuses de la passion.

Les deux jeunes gens erraient, ce matin là, à travers le jardin dont les allées, bordées de blancs perce-neige et de narcisses parfumés, gardaient encore jalousement l'empreinte légère des pas de Noëline.

— « Comme la vie est étrange, dit tout à coup Lucie dont la taille flexible ployait, câline, au bras de Michel. Il y a un mois à peine que nous sommes unis l'un à l'autre, et déjà je n'aperçois plus rien qu'en toi seul, je ne comprends plus rien que par toi seul, je ne désire plus rien que pour toi seul ! »

Le susurrement des caressantes paroles semblait agiter doucement, aux pieds des

promeneurs, les fleurettes précoces. Une furtive inquiétude ondoyait à travers l'ivresse amoureuse de la jeune femme.

— « Et toi, ajouta-t-elle, en cherchant à fixer sur le sien le regard errant de Michel, me trouves-tu bien telle que tu m'avais rêvée ? »

Gêné, le jeune homme exagéra le compliment qui naissait à ses lèvres :

— « Je te trouve cent fois plus belle que je ne t'avais rêvée et cent fois meilleure que je n'aurais cru mériter. »

Cette dernière assertion était sincère. Il appréhendait d'être bientôt forcé d'abriter son bonheur renaissant par derrière la haie empoisonnée du mensonge.

— « Comme tes yeux sont doux, reprit insidieusement la jeune femme. C'est par ces yeux-là que j'ai connu la vraie lumière. Et ta voix, oh ! j'aime ta voix grave, un peu triste, avare par instant de paroles. »

— « Tu m'étonnes. »

— « Oh ! le plus étonnant dans notre aventure, c'est qu'à pareille heure, l'autre année, tu ne m'eusses peut-être point adressé la parole en me rencontrant. Tu es bien un peu sauvage à certains jours. Mais ce n'est pas un reproche que je te veux faire. Je ne vois rien de beau ni de bon en dehors de toi. Ah ! dis-moi ! As tu bien remarqué l'heure où ma pensée est entrée pour la première fois dans ton âme ? »

Ce goût d'analyser l'amour inquiétait Michel.

— « Ta pensée, répondit il, moitié par nonchalance, moitié par tendresse, ta pensée était dans mon âme depuis l'enfance. Le commun souhait de nos deux familles l'y avait mise.

— « Mais qu'est-ce qui la fit prospérer et fleurir, cette plante ancienne, si lente à croître ? »

— « Que sais-je, moi ? C'est la Destinée. Un jour, je me suis trouvé trop seul, et je t'ai cherchée. Dans ta voix j'avais senti, un soir de neige, voltiger ton âme parfumée ; de là peut-être est provenu tout le miracle. »

En évoquant ce souvenir, Michel s'était flatté de donner à ses propres paroles cet accent profond qui ne laisse pas de place au doute. Lucie n'en poursuivit pas moins le siège entrepris. Elle soupçonnait, au cœur de Michel, un grand secret enfoui et voulait, au prix même de sa propre joie, déterrer l'angoissant mystère.

— « Quelles peines avais-tu donc, interrogea-t elle avec une certaine vivacité malicieuse, pour te sentir si seul et pour comprendre le besoin de quelqu'un près de toi ?

— « Des peines profondes, imaginaires et incompréhensibles, articula lentement Michel avec une nuance de rêverie douloureuse. »

Il ajouta, tout affectueusement, en pressant d'une plus douce étreinte la taille inclinée de l'épouse :

— « Rassure-toi. Elles ont disparu, si bien disparu que je ne saurais même plus te les dire. »

Les deux époux étaient entrés sous le berceau où naguère Michel et Noëline avaient résolu leur séparation mutuelle. Ils s'assirent sur le vieux banc, les pieds enfouis dans les feuilles mortes que le vent avait accumulées dans ce coin étroit.

— « Oh ! moi, dit la jeune femme, il me semble que je t'ai aimé depuis toujours et

que j'étais vouée à toi avant de naître. Il y a si longtemps que ta pensée me hante. Je crois me souvenir que je rêvais de toi presque avant de te voir et de te connaître. »

Effusions bénies ! Floraisons d'amour que l'on voudrait croire à l'abri des coups de vent, et que le soleil lui-même se chargera de flétrir si tôt, lui qui fait cependant éclore et grandir toutes choses ! Une bouffée de bonheur, charriée par les paroles de la jeune femme, entra au cœur de Michel, comme la brise de Juin secoue une rose mouillée.

— Comme j'étais fou de tant chercher de chimères. », murmura-t-il, docile au baiser que lui offrait l'épouse, « Hélas ! on n'est même pas le maître de ses chimères ! »

— « Toi seul es ma chimère à moi, reprit Lucie, et il est des instants où j'ai peur de moi-même, tant je me sens devenir jalouse de ta vie. »

— « Oh ! songer que j'ai attendu si longtemps et que je te possède et que tu es bien à moi pour toujours ! »

Michel sentit des aiguilles lui percer le cœur.

— « Pour toujours, n'est-ce pas ? « interrogea Lucie.

Cette question jalouse fit rougir le jeune homme d'une impatience mal dissimulée ; Lucie qui l'observait, remarqua son trouble.

— « A quoi bon me le faire jurer une fois de plus, puisque c'est juré ? fit Michel, en adoucissant mal le timbre devenu sombre de sa voix.

— « Que je te dise ! » reprit Lucie en pressant doucement la main nonchalante de l'époux entre ses doigts fiévreux.

— « Voici comme j'imagine l'amour. Un seul cœur en deux cœurs, une seule chair en deux corps, une seule âme en deux âmes. Oh ! toute mon âme dans ton âme ! Comprends-tu ? Ce serait tout le ciel sur la terre. Ah ! je ne sais vraiment quels mots inventer pour t'exprimer ce que je conçois ! »

Elle dit en un transport, les yeux allumés d'une ardeur presque mystique.

— « Tu m'effrayes, Lucie, fit à mi-voix le jeune homme. J'ai lu quelque part qu'il ne fallait pas trop creuser l'amour, de peur de trouver les larmes au fond. »

— « Oh ! je pleure parfois. Je suis folle... d'être heureuse. »

Peu croyant, Michel savait cependant sa femme pieuse ou faisant semblant de l'être, comme toutes les jeunes filles qui veulent acquérir la réputation d'être bien élevées. Il était de ceux dont la tolérance va jusqu'à penser erronément que les pratiques de religion sont une sauvegarde de bonne conduite.

Aussi, avait-il pris le parti de ne pas détourner Lucie de ce qu'il considérait comme d'excellentes habitudes. Restriction faite du côté de la confession, il avait résolu d'autoriser tout : messe, prières et pèlerinages. Il n'ignorait pas non plus que pour certaines natures de passion, la religion fournit un précieux dérivatif et, voyant l'exaltation de Lucie, l'idée lui vint de paraître volontiers docile vis à vis d'elle, à certaines suggestions mystiques. Des pleurs mal contenus roulaient entre les cils palpitants de sa compagne ; Michel parla d'un ton grave, inhabituel :

— « Les larmes, dit-il, ouvrent la porte du ciel ; mais elles détachent de la terre,

et c'est sur la terre que nous devons vivre. »

— « Oui, répondit Lucie un peu confuse, mais nous aurons des enfants et c'est un but terrestre que leur avenir à préparer. En attendant, il faut bien que nous ayons le souci d'embellir notre amour. Sans cela, à quoi bon le nœud qui nous unit ? »

L'amour, en effet, est si bien toute la femme, qu'il est pour elle la Règle unique, le suprême recours, l'explication de tous les secrets, le lien de toutes les doctrines.

— « Tu as peut-être raison, balbutia Michel, même si nous n'avons pas d'enfants. »

Il y eut un silence, durant lequel ils entendirent, dans le vent, chuchoter des voix mystérieuses.

— « Oh ! Michel, Michel, il m'est si doux à moi de tout te confier ; il m'a été si doux de me livrer à toi toute entière sans crainte et sans arrière-pensée ! »

Ils se levèrent et marchèrent quelque temps sans mot dire, isolément.

Le soleil luisait comme une escarboucle sur la plaine.

Des oiseaux gazouillaient dans les arbres pleins de nids. Des voitures se dépassaient bruyamment sur la route ; car c'était jour de marché.

Michel et Lucie se retrouvèrent à l'autre bout du jardin sous un grand marronnier touffu prêt à fleurir, où il y avait aussi un banc de bois.

Lucie s'y installa la première.

— « Asseyons-nous encore un instant, si tu veux, proposa-t-elle. Il te va falloir bientôt rentrer à l'étude, et je suis si seule quand tu n'es plus à mes côtés. La fraîcheur ici est délicieuse ; on croirait respi-

rer de la lumière tamisée là-haut par les feuilles naissantes.

Ah ! j'exprime bien mal n'est-ce pas ? ce que je puis ressentir, et je voudrais me verser toute en toi ; car je me croirais indigne de te cacher quelque chose. »

— « Une ignorante, toi ? répondit Michel avec un sourire interrogateur. En vérité, tu es une ignorante qui plonge singulièrement dans une certaine science. Et ma foi ! tu me dis souvent de fort belles choses. Où les prends-tu, petite musicienne de songe et d'amour, dis moi ? »

— « Que sais-je ? Je ne puise rien ailleurs que dans notre amour et dans ton cœur. Ah ! laisse-moi t'interroger encore ; laisse-moi lire dans tes yeux que tu me dérobes. M'as-tu bien tout dit, toi ? »

Ainsi le poison de cette implacable curiosité jalouse allait se glisser à travers toutes leurs effusions. « Le châtiment ! » songea Michel.

— « Pourquoi voudrais-tu que j'aie quelque chose à te cacher ? » articula-t-il sans conviction. Il n'osait cependant ni se lever, ni fuir, de peur d'affermir le soupçon qu'il sentait germer au cœur de l'épouse.

— « C'est que, vois-tu ! je ne sais pas, balbutia Lucie surprise de l'accent de froideur dont les paroles du jeune homme étaient empreintes. Les hommes, ce n'est pas tout à fait, dit on, en matière de sentiment, la même chose que les femmes.

N'as-tu jamais aimé que moi ? »

Un grand coup retentit à travers la poitrine de Michel.

— « Lucie ! » gémit-il, comme s'il eût demandé grâce d'avance.

— « Oh ! je suis folle, folle en vérité ! Et

tu vas me haïr ; tu vas me prendre pour une vilaine jalouse. »

Tristement, avec une grande amertume dans la voix, Lucie ajouta plus bas.

— « On m'a raconté tant de choses ! »

- « Quelles choses ? »

— « Oh ! qu'importent maintenant ces vilenies ! Elles ne valent pas la peine d'être redites. »

Michel souffrait atrocement. Il avait honte de lui-même et pitié de cette jeune femme ignorante, à qui il venait de promettre faussement un cœur vierge. Et quoique le préjugé l'excusât largement de tout ce qu'il avait pu faire de lui-même avant le mariage, il n'en ressentait pas moins vivement l'illogisme de sa conduite parfaitement dénuée de franchise. Il venait de se fourvoyer dans les moyens termes, d'où l'on ne se tire jamais qu'en s'amoindrissant.

Irrité quand même de l'espèce de guerre sourde que lui déclarait sa femme et des réticences derrière lesquelles elle prétendait dissimuler la source des renseignements obtenus, il crut devoir hausser le ton.

Ses paroles se nuancèrent de sévérité douloureuse.

— « Pourquoi ne parles-tu pas clair ? Ne t'es-tu pas promise toute ? N'ai-je pas le droit de tout savoir ? »

— « Laissons cela pour aujourd'hui ! M'aimes-tu bien ? » fit Lucie câline et triste, avec la résolution de ne rien dire de décisif.

— « N'as-tu pas confiance entière dans mon cœur ? « suggéra Michel heureux au fond d'en finir avec cette escarmouche. Oh ! je t'en prie dis-moi ? Dis-moi ? »

Un accès de sanglots convulsifs secoua tout à coup la jeune femme qui, les mains sur les yeux, la poitrine gonflée, semblait étouffer sous le poids de quelque secret funeste.

— « Non ! Non ! » hoquetait elle.

— « Lucie, ma petite Lucie, insistait Michel réellement touché, si cette chose te cause de la peine, c'est une raison de plus pour me la dire. »

Cette fois la détente nerveuse, où s'amollissait la volonté de la jeune épouse, parut la décider à parler enfin.

— « Tu ne te fâcheras pas au moins ? Tu ne m'en voudras pas ? » s'écria-t-elle.

— « Comment pourrais-je t'en vouloir. »

— « Ainsi tu l'exiges ? » Lucie s'interrompit un instant d'un profond soupir angoissé. Elle reprit presque aussitôt, très vite :

— « Oh ! c'était à cause de Noëline ! On m'avait dit..... on m'avait dit que tu l'aimais.... »

— « Mais si je l'avais aimée, s'empressa Michel, je ne l'aurais pas laissée partir. »

Déjà Lucie s'excusait, songeait à se faire pardonner le coup porté.

— « Oh ! balbutiait-elle, tu vas penser que je suis méchante ; mais c'est le monde qui est méchant d'avoir voulu troubler la paix de notre amour ! »

— « Chère, chère petite Lucie ! » fit Michel avec attendrissement.

— » Dis-moi bien la vérité. Ne l'embrassais-tu jamais, Noëline ? » interrogea de nouveau la jeune femme.

Michel n'osa pas répondre par une négation absolue et directe.

— « Il m'est arrivé parfois, balbutia-t-il, de l'embrasser en jouant, comme une pe-

tite fille à qui on n'attache pas d'importance dans la maison. »

— « Et c'est tout ? » fit Lucie soupçonneuse, avec la pensée soudaine des vœux que Noëline avait rompus.

— « Et c'est tout. J'ai gardé simplement, poursuivit Michel, beaucoup d'amitié pour elle, parce qu'elle est bonne et douce ; mais de la simple amitié à l'amour qui me joint à toi, Lucie, je te laisse à juger toi-même de la distance. ».

— « Alors, alors, bégaya Lucie d'une voix étranglée, je puis avoir pleine confiance en toi ? »

Michel, comme blessé, se détourna en silence. D'un élan, la jeune femme lui passa les mains autour du cou, et des sanglots ardents la secouèrent toute, comme ces brusques rafales qui se ruent à travers la soudaine accalmie d'un orage d'été.

— « Mais qu'est-ce que tu as ? Quel nouveau chagrin t'envahit ? » murmurait Michel oppressé.

« Est-ce que tu deviendrais réellement malheureuse ? »

Les mains de Lucie se déprirent lentement et retombèrent.

— « Oh ! dit-elle, je ne sais pas si tu comprends l'amour à ma façon ; je ne sais pas si tu peux aimer comme je t'aime. Parfois tu me semble distrait, et alors je songe que peut-être tu ne penses pas à moi, puisque tu ne me regardes plus. »

— « Ce que je craignais est-il arrivé ? Serais-je incapable de verser le bonheur dans la coupe d'amour où je suis l'échanson de ta jeunesse ? »

— « Oh ! répondit la jeune femme avec une exaltation soudaine, c'est que c'est

tout toi que j'aime et c'est que tu es pour moi tout, tout, tout ! »

— « Lucie ! Lucie ! »

— « Et je voudrais que nous fussions du bonheur pour tout le monde ici ; je voudrais que tout le monde se sentit devenir bon à notre approche. Je voudrais que nous fussions comme la source de santé où toutes les peines s'apaisent !. ., Mais tu ne me répondais pas tout à l'heure ? »

— « Petite fille, va ! Pourrais-je te répondre une banalité. J'attendais comme toi de laisser parler mon cœur. »

— « Et que dit-il, ton cœur ? » insinua malicieusement la jeune femme.

— « Il dit qu'il est à toi. »

— « Bien sûr ? » Oh ! merci. Veux-tu m'embrasser ? »

Cette effusion parut rassurer les deux époux. Chacun d'eux avait le pressentiment d'une tourmente implacable où le Destin les poussait ensemble, et une sorte d'instinct de conservation leur suggérait d'éviter l'irrémédiable.

Ainsi, quand l'orage approche, les moissonneurs, que la chaleur oppresse et que les brûlures d'un soleil anormal épuisent de fatigue, accueillent ils aisément l'abri précaire de quelque arbre isolé ou de quelque buisson dans la plaine, en attendant de pouvoir regagner plus tranquille ment leurs lointaines chaumières.

Au dedans de soi-même le jeune homme se sentait un peu humilié que le cœur d'une petite fille ignorante ait pu tout à coup se révéler si perspicace, au point de pouvoir déraciner sans effort la ténacité mystérieuse des choses cachées au tréfonds du cœur humain. Et l'épouvante instincti-

ve de l'avenir, à cause de tout ce qui venait d'être dit, l'envahissait.

— « Tu sais que ma Tante n'est pas heureuse quand elle est longtemps sans nous voir. Veux-tu que nous montions chez elle, proposa-t-il ? »

— « Allons, puisque tu veux », acquiesça tout simplement la jeune femme, dont les lèvres toutefois ne purent achever le sourire dont elles prétendaient souligner cette réponse.

Un nuage de fine mousseline rose vint éponger tout à coup la face bouffie du soleil ; du vent souffla qui fit voltiger quelques feuilles mortes. Et il y eut parmi tout le ciel comme un grand remous d'ombres fluides. Les bois mauves, au loin, vibraient de frissons nuancés ; des plantes nouvelles à chaque pas éclosaient ; l'espace était plein d'ailes....

Venus d'où, et pour quelle œuvre obscure, les souffles magnétiques de cette résurrection ? Et de quoi sont faites les heures ?

VI

Michel ne professait guère, à l'égard de la richesse, ce culte exclusif et presque idolâtre qui constitue le vrai fonds de morale de tout homme d'affaires né. Les menues hypocrisies dont s'organisent les spéculations de lucre lui répugnaient, et les savantes combinaisons, qui surprennnet la sentimentalité ou la droiture naïve des badauds, ne sollicitaient guère la loyauté naturelle de son intelligence.

Bien mieux il souffrait d'être obligé parfois à la ruse, au mensonge et, s'il finissait par prendre à cœur de réussir à son tour, c'est parce que, frustré plusieurs fois de profits honnêtement gagnés, il avait vu, au récit de ses déconvenues, poindre le sourire méprisant de ses confrères.

Paternellement l'oncle lui suggérait de temps en temps que l'âge des fantaisies généreuses doit se passer quand on est à son compte, et qu'il vaut mieux, quand on a besoin de gagner son pain, méditer le code que les rêveries de poètes ou de philosophes ayant toujours mal vécu. Michel s'irritait au début, de ces petites semonces qui l'humiliaient. Peu à peu, cependant, depuis qu'il était marié et qu'il avait

pris la suite de l'étude, la nécessité de traiter chaque jour avec les paysans, d'endormir leur méfiance, de prévoir leurs calculs d'intérêt et le souci de ne pas trop passer pour un maladroit l'inclinaient à s'assimiler le machiavélisme classique des réussites sociales. Et il était bien décidé à se scandaliser de moins en moins de la chûte fructueuse des beaux billets bleus dans son coffre-fort. Il se rattrapait en songeries sentimentales au sortir de son bureau, auquel toutefois il s'attachait de plus en plus, car les choses du métier introduisaient dans sa vie une discipline ignorée.

Ame sensible et douloureuse, blessée de bonne heure par toutes les épines de l'existence, il adorait les bois.

Ce matin là, par le chemin ombragé de châtaigniers qui va de Montbénard à La Fresnoye et d'où, par endroits, à la faveur des ravines abruptes, s'aperçoivent de longues perspectives nuancées de soleil selon l'heure, le jeune et mélancolique notaire promenait sa nostalgie. Il était parti seul à pied sous le prétexte d'un client à visiter et le soleil sous chacun des pas de Michel faisait des flaques de lumière. Les feuilles humides étincelaient, et les rossignols, aux creux des buissons, d'un côteau à l'autre, de la *Montagne des Corbeaux* jusqu'au *Bois des Abrets*, se répondaient voluptueusement.

— « Avoir deux femmes dans le cœur ! songeait Michel. Quel étrange destin ! Ce n'est pas que mon cœur soit trop étroit pour elles deux ; mais c'est qu'il me faut faire les ténèbres sur leur chemin et sur le mien. C'est que je ne puis plus dire la vérité ; c'est que je n'ai plus personne à qui

me confier tout entier. Voilà ma souffrance la plus âpre.

Par métier, je m'habitue ici chaque jour à mentir, un peu ; mais il ne m'est que plus cuisant de ne pouvoir jamais plus pénétrer dans une atmosphère de franchise et de vérité. Seule Noëline m'a possédé tout entier ; seule elle doit me posséder à jamais ; car je n'aurai jamais le courage de tout dire à une autre. Comment ferais-je?

Et se remémorant tout à coup les insolites questions de sa jeune femme.

— « Ah ! de quoi donc, murmurait-il à part soi, est issue la jalousie humaine, et quel démon l'a placée en nous pour faire germer à toute heure la graine amère du désespoir ? Comment la détruire, sinon par la sincérité ? Hélas ! ma pauvre Lucie, t'avouer ce que je fus, ce serait briser les jeunes ailes de ton âme, ce serait te torturer d'un martyre pire que la mort même et qui pourrait te conduire à la mort. Plaise au Destin que jamais tu ne saches, avant que tu aies pu comprendre à quel point je suis innocent. Comme il est nécessaire que la conscience de l'homme apprenne à planer d'un vol large au-dessus de la subtilité des lois, de même celle de la femme doit progressivement s'élever par delà les apparences vulgaires de l'amour et du désir.

Il avait dépassé la forêt et pénétré lentement à travers les pâtures du vallon. Il s'assit dans un chemin creux, au bord d'une source isolée, qui sanglotait doucement à l'ombre de sa prison de pierres, parmi les lichens et les mousses. Par la fissure du roc, le soleil insidieux la baisait à peine. Michel, en songe, revit dans le passé la rencontre des couples heureux au

bord de l'eau tentatrice, et le mirage éternel de l'amour lui apparut, au long des siècles, abreuvé des mêmes illusions. Puis il retourna vers soi-même.

— « Au fait, réfléchit-il, est-ce bien le même amour qui m'attache à l'une comme à l'autre ? Oh ! non, oh ! non, je le sens trop bien là !

Et il se mit à écouter les battements un peu oppressés de son propre cœur.

Le premier amour, se disait-il, fut une floraison de roses : mais le second ressemble à un épanouissement de chrysanthèmes sans parfum sous la bise âpre d'octobre. Le premier fut fait de tout mon cœur, de toute mon âme et de toute ma jeunesse ; mais dans le second il n'y a guère que ma souffrance, ma fatigue et ma bonne volonté. Cette fois, la part de jeunesse nécessaire à tout amour n'a pas été fournie par moi ; car comment aurais-je fait pour ressusciter ma jeunesse ?

La jeunesse est faite de désir, et je ne sais que vouloir. C'est cela aussi la souffrance ! »

Depuis quelques instants le ciel s'est couvert. Un vent fougueux courbe la cime des bois, dont la poitrine se gonfle en un large soupir. Les lanières d'une pluie cinglante s'abattent en rafale brusque, quelques minutes seulement. Et voici venir un bûcheron qui chante :

« Toute la vie est comme l'eau :
Elle coule de feuille en feuille,
Jusqu'au tombeau
Qui la receuille ;
Toute la vie est comme l'eau,
Dès le berceau
Jusqu'au cercueil. »

Qui dira le mystère de chaque voix ? Plus que le sens des paroles qu'il proférait, l'accent de cet homme, un robuste paysan barbu de roux, chaussé de guêtres, apparut troublant à Michel. Oh ! la profondeur naïve de toute inconscience. L'air était lent et grave, ancien ; l'émotion des siècles semblait y revivre.

Ayant reconnu l'homme, Michel se leva et fit un pas vers lui.

— « Croyez-vous qu'il pleuve beaucoup aujourd'hui, père Jacques ? » interrogea-t-il sans dessein arrêté.

Le bûcheron s'arrêta et, de ses yeux fauves, aux sourcils épais dévisageant le notaire :

— « On ne sait pas, on ne sait pas ; on ne peut pas dire. » grommela-t-il avec cette espèce de déférence hostile que gardent vis-à-vis des plus riches les rustres de cette contrée.

« L'hiver a été rude ; le printemps sera pluvieux. Et tout cela nous retarde nous autres ; tout cela ne nous gagne pas de pain. Car il n'y a pas que nous, voyez-vous ! Il y a les enfants là-bas, à la maison. »

— « Chacun a ses peines, père Jacques, et son souci, fit le jeune homme avec bienveillance. »

— « Oh ! les soucis, ça ne manque jamais aux malheureux. Et les vieux ont leur part plus grande que les jeunes. Vous verrez ça, vous verrez, quoique ça ne soit pas dans votre monde comme chez nous autres. ».

Et jetant autour de lui un regard circulaire.

« Il va faire beau, conclut-il. Je vous laisse. S'il m'arrive un héritage, n'oubliez pas de me le faire savoir tout de suite,

monsieur le notaire. » Et il s'enfonça rapidement entre les broussailles.

Michel se mit à longer lentement la fine eau courante, qui babillait entre les gazons sur un lit de pierres ocreuses diluées en rouille aux berges tortueuses du rû. Les pensées du promeneur reprirent automatiquement leur soliloque :

— « Quel poète, méditait Michel, ira jamais jusqu'au fond de la misère humaine ? Et pourquoi donc, aux peines nécessaires, avons-nous ajouté, nous autres, la souffrance sans but, les soucis qui ne sont utiles à personne et que nous nous exténuons à creuser ? Et pourtant, si je savais l'écrire, comme il serait déchirant, le poème de ma douleur ! »

Au bas d'une cascade menue, où l'eau s'échevelait au soleil entre des radicelles de frêne, Michel s'inclina pour boire. Il froissa, en se penchant, des menthes sauvages, dont la fraîcheur aromatique lui parut parfumer son breuvage. Il se sentait une âme lyrique, et la désespérance harmonieuse des poètes lui suggérait de pathétiques exaltations, dont il n'eût pas eu de peine à devenir la dupe inspirée, s'il y avait eu réellement autre chose en lui que de la sentimentalité mal consciente. Michel était bon ; il souffrait de faire souffrir et s'accommodait généralement assez mal, à cause de cela, des fatalités de l'existence humaine. Volontiers se fût-il écrié par devant le spectacle des choses à la fois éternellement sympathiques et éternellement indifférentes : « O Nature, nature vivante, souffrante et changeante, soumise aux caprices de l'Heure et à l'enfantement des saisons, dis-moi le mot de la Destinée, et, puisque mon cœur est mort,

accorde-moi en récompense la faveur de comprendre la vie, c'est-à-dire de rendre heureux tous ceux que les ailes en deuil de mon âme auront frôlés au passage ! »

Au retour de cette promenade Michel ne mangea guère et parut soucieux ; les inquiétudes de Lucie s'en accrurent.

VII

C'est jour de Pâques. De claires sonneries jouent allègrement, comme des oiseaux fous, à travers le ciel. La foule endimanchée des paysans graves se presse sous le porche de l'église. Des groupes se forment; on s'interroge ; on s'entretient un moment, entre laboureurs, des travaux de saison. Rapidement, passe le curé qui regagne son presbytère, l'office fini. Peu à peu s'égrène à son tour, à travers les rues du village, le chapelet bigarré des fidèles. Les plus curieux s'attardent pour voir à leur aise défiler les autres. Voici Michel et sa tante, Michel dont les résistances ont été vaincues pour une fois et auquel on a fait entendre que les intérêts de l'étude exigeaient, au moins de temps en temps, sa présence à la messe.

D'aucuns, sur leur passage, commentent l'absence de la jeune femme. Michel et la tante font semblant de ne rien entendre, saluent çà et là d'un signe de tête quelques figures plus connues et, sans aborder personne, dévalent, en causant très bas, la Rouge Rue de Savignies.

— « Tu as le front un peu moins brumeux que d'ordinaire, insinue la vieille

femme, et ton sourire a quelque chose de moins contraint. N'est ce pas que cette sortie t'a fait du bien ? »

— « Peut-être.

— « Il y a bien longtemps, n'est-ce pas ? que tu n'avais mis les pieds à l'Eglise. Ne prétendais-tu pas que l'impression des offices te glaçait le cœur d'une exprimamable gêne ? » Michel voulait faire plaisir à sa tante ; au lieu de récriminer sur la corvée qu'on le forçait d'accomplir, il répondit :

— « Cette influence que j'attribuais tantôt à la règle austère du lieu, tantôt à l'assistance en rumeur à mes côtés, ne s'est pas fait sentir aujourd'hui. J'ai plutôt trouvé dans ce recueillement d'une heure un sentiment de bien-être profond. Dois-je croire que l'orgueil me rendait naguère l'agenouillement pénible, et que tous les soucis humains proviennent de l'orgueil, avant de naître de l'amour ? ».

La catastrophe de ses illusions inclinait Michel aux pensées chrétiennes, ce poison d'où s'engendrent chez les meilleurs tant de faiblesses, tant de générosités aussi, tant de vains renoncements.

Comme toutes les femmes de poids, la tante savait le prix d'une façade de bon ton et, dressée dès le plus jeune âge à emprunter, selon le monde où elle devait vivre, les attitudes bien pensantes, elle avait fini par se trouver dupe de ses propres gestes. Ces cas de suggestion par maintien social sont fort répandus chez le sexe faible et chez combien d'hommes ! C'est d'imitation pure et d'instinct de conservation qu'est faite la foi de la plupart des fidèles.

Sentant sur quelle pente moutonnière

allait glisser son fils adoptif, la notairesse fut heureuse de l'encourager. Il ne lui plaisait pas toutefois qu'il s'humiliât trop.

— « J'étais orgueilleuse et je le suis restée, articula-t-elle ; mais je m'agenouillais volontiers, quand j'avais besoin de prier ; car les songes de l'âme sont la plus belle forme d'orgueil que nous puissions connaître ici-bas. »

Insistante, elle ajouta :

— « N'as-tu pas voulu prier tout à l'heure ? »

— « J'ai prié, ma mère », fit Michel dans un élan de sincérité. Il n'avoua point que sa prière n'avait guère été qu'une méditation impie où les remords de l'amour profane tenaient plus de place que l'élan mystique.

— « Ecoute maintenant chanter les cloches, continua la Tante. Ce sont les cloches de la résurrection. La voix des cloches parle à l'âme. C'est de la peine humaine transmuée en joie divine. Leurs hymnes d'allégresse ne te font-elles pas songer que tu es entré toi-même dans le chemin de la résurrection et que tu es né d'hier à une vie nouvelle ? »

— « Les cloches ont raison, fit le nouveau notaire, et pourtant.. »

Ils étaient descendus jusqu'au cimetière et s'engageaient maintenant a droite pour regagner l'étude en un chemin creux couvert, où s'éveillait le visage allègre des pâquerettes. Ils s'assirent un instant sur une grosse pierre de grès roux, à l'entrée d'une pâture où gambadait un poulain mièvre.

— « Pouvais-tu rêver une épouse meilleure et plus douce que la tienne ? » suggéra la notairesse, après qu'ils eurent un instant, devant les verdures fraîches,

commenté la précocité savoureuse de l'année.

— « Elle est meilleure et plus belle que mon rêve et pourtant. »

— « Et pourtant tu t'imagines peut-être encore que tu n'es pas heureux ? »

— « Oh ! non, répondit vivement le jeune homme, je n'imagine rien, Cela est. Je ne suis plus assez jeune, assez printanier pour elle. »

— « Aime-la bien seulement, fit la notairesse finement, et tu reviendras jeune. »

— « La bonne volonté de l'homme est bien peu de chose en un tel problème, et surtout en face du Destin. »

La vieille femme répliqua, sentencieuse :

— « Je la connais, cette pensée, et il se peut bienque je te l'aie léguée. Malgré tout, je suis beaucoup moins inquiète à cause de toi que je ne l'étais naguère. Permets-moi d'interpréter ma tranquilité à la façon d'un pressentiment. Est-ce que j'aurais tort ? »

Michel hésita :

— « Peut-être que non ! finit-il par répondre. »

— « J'ai d'autres pressentiments aussi, poursuivit la Tante, relativement à quelqu'un dont tu as quand même le droit de te souvenir. J'attends des nouvelles de Noëline. »

Michel sentit son cœur sauter dans sa poitrine.

— « En effet, dit-il d'une voix légèrement changée, il est étrange qu'elle n'ait pas encore songé à nous écrire depuis son départ. il y aura tantôt six mois. »

Il ajouta, essayant de prendre un ton dégagé :

— « Mais les jeunes filles ! »

— « Je n'aime pas, dit-elle avec sévérité, t'entendre parler ainsi comme à la légère. Ce n'est pas dans ta nature et, si tu l'as aimée vraiment, la pauvre... »

Elle n'acheva point pour juger de l'effet produit.

— « Je crois l'avoir aimée, fit Michel à la fois surpris et gêné, et je lui garde une inaliénable amitié, mais pourquoi voudriez-vous maintenant voir s'exalter mon cœur ? »

— « Non pas ton cœur précisément, Michel, répartit gravement la Tante, mais ta compassion ; car je pressens que Noëline doit être malheureuse là-bas à cause de nous. J'attendais une lettre à Noël ; rien n'est venu. J'ai bien pensé souvent à quelque maladie possible, à quelque accident, à quelque folie. Peut-être nous garde-t-elle rancune. »

Inconsciente des ravages causés par les grandes passions, la Tante avait toujours considéré le départ de Noëline comme une chose à la fois nécessaire et toute naturelle. Aussi, dans le sentiment où elle se trouvait d'avoir simplement concouru à l'accomplissement indispensable d'un devoir, ajouta-t-elle :

— « J'espère mieux pour Pâques, une visite peut-être dans quelques jours, à moins qu'elle n'ose. »

La bonne femme ignorait qu'on ne vit pas sans ressources, et que l'existence est dure, quand une femme est livrée à elle-même à travers l'implacable tourbillon social.

— « Au moins, doit-elle ignorer mon mariage, remarqua incontinent Michel, que la perspective de revoir furtivement

le visage adoré, même flétri de larmes, emplissait d'une émotion confuse.

— « Tu as raison. Elle viendra. J'ai prié pour elle. Et je ne sais pas pourquoi j'ai comme un remords à son sujet Je voudrais la revoir. »

— « Et moi je ne sais plus si je voudrais la revoir », fit Michel avec une nuance d'angoisse.

Une heure sonna à l'horloge du clocher. Ils se souvinrent que la table devait être dressée depuis longtemps pour le déjeuner et que Lucie, souffrante le matin, allait s'impatienter.

— « A quoi bon jouer l'ingratitude ? fit la Tante en se levant. Ne suis-je pas ta mère, en vérité, et ne peux-tu te confier à moi plus complètement qu'à tout autre ? »

Et le dévisageant tout à coup d'un regard passionnément maternel :

— « Tu as l'air moins heureux que tout à l'heure ? ajouta-t-elle.

— « Je suis heureux quand tout le monde l'est autour de moi, articula Michel comme en songe, et mon âme est comme les cloches : elle vibre selon qu'on la frappe. »

Ils pénétraient dans le jardin anglais qui précède l'étude.

— « Noëline ne viendra pas ! » dit-il tout à coup d'un accent glacé, morne, et comme si quelque sanglot mal refréné fût venu lui serrer la gorge à travers un pressentiment douloureux.

Un grand vent s'était élevé, qui secouait sans pitié la parure virginale des vergers fleuris.

Et comme des lambeaux noirs agités par des mains de géants, pour le deuil de quelque misère obscure de la terre, de grands

nuages s'effilochaient sur les cîmes du Bois des Fosses.

Durant tout le déjeuner, Michel qui sentait les yeux de sa femme l'envelopper à la dérobée s'efforça de paraître enjoué. Il avait des ruines plein le cœur.

VIII

Des jours passèrent, nuancés tour à tour d'indifférence, d'espoir ou de mélancolie. Les occupations du métier vinrent fournir à Michel d'abondantes diversions aux soucis sentimentaux, et il sentit s'ouvrir pour lui, à travers les travaux utiles, l'aube d'une rédemption. Chaque jour il se répétait que l'heure d'agir était venue et que les sentiers du rêve devaient être à tout jamais désertés. Cependant ses résolutions demeuraient lentes et tardives et, redevenu seul, il était bien forcé de s'avouer qu'il n'était pas guéri, Et souvent, pour un rien, à cause de quelque vague souvenir réveillé au détour d'une allée, lors de ses promenades au jardin, à cause du regard soupçonneux dont Lucie à certains jours l'environnait, des larmes affluaient à ses yeux.

Ce soir-là, Michel et sa tante assis chacun en un coin de la cheminée campagnarde où flambait un feu de bouleau, regardaient distraitement se mouvoir sur les murs autour d'eux les ombres légères, suscitées au hasard par le reflet des braises.

Peu à peu l'ascension de la lune, à l'est,

vint mêler dans l'appartement la placidité laiteuse de son rayonnement aux lueurs tremblantes du foyer.

La journée avait été pluvieuse et triste. Maintenant le ciel, débarrassé de vapeurs, propageait au dehors, dans ses profondeurs, les moindres échos. Et le vent qui soufflait, en refermant les fleurs de fin d'août, avait un avant goût d'automne précoce.

Inquiète du silence où s'attardait Michel, la Tante voulut préluder par quelques réflexions à la causerie qu'elle préméditait d'engager.

— « Je ne sais pourquoi, dit-elle, le froid me prend ainsi, ce soir. Je frissonne comme aux jours de novembre, et pourtant nous sommes en pleine moisson. Il a fallu que je fasse allumer ces tisons pour me réchauffer. »

Le jeune notaire tarda quelque peu à répondre. Il prit un ton singulier :

— « A certaines heures, articula-t-il, il peut arriver que le cœur ait froid dans la poitrine, ma tante. Je me souviens d'avoir éprouvé cela. Mais vous, quelle apparence ? »

La vielle femme ne désirait pas le suivre sur le terrain glissant des récriminations ; dans les inquiétudes présentes du jeune homme elle n'ignorait rien des torts qu'elle assumait, et elle ne tenait guère non plus à ce que Lucie pût surprendre entre elle et son neveu d'imprudentes paroles.

— « Aucune raison certes ! de malaise, mon fils. Je suis au contraire très heureuse, très heureuse de toi. Tu as toujours été si bon ! »

— « Je me suis efforcé d'être bon, vous

voulez dire, fit modestement le jeune homme dont le cœur fut rafraîchi pourtant, comme d'une eau de source, aux paroles flatteuses de la Tante.

Celle-ci, après un assez long recueillement durant lequel elle parut écouter les moindres bruits de la maison, se pencha doucement vers le fils adoptif, auquel elle confia lentement:

— « Ecoute Michel, je puis bien te dire cela, tandis que nous sommes seuls. Tu ne te fâcheras point, n'est-ce pas ? »

— « Ne craignez rien, ma mère. »

— « C'est que je voudrais, (pardonne à ce vœu de vieille femme), je voudrais t'entendre souhaiter un enfant. »

Le jeune homme fut assez surpris, et ne chercha point à dissimuler.

— « Je croyais, au contraire, allégua-t-il avec un sourire qui voulait paraître léger, que vous n'étiez pas pressée de devenir grand'mère. Cela vieillit. »

— « Cela rajeunit plutôt », s'empressa la notairesse.

Elle acheva, s'excusant:

— « Mais peut-être n'ai-je pas le droit de savoir tous tes projets? ».

Précisément Lucie, furtive comme une ombre, venait d'entrer. Debout entre les deux interlocuteurs, face à la flamme, elle faisait mine de n'avoir rien surpris de la conversation. C'est à elle justement que la vieille femme s'adressa tout de suite.

— « Et vous, insinua-t-elle, ma chère Lucie, n'avez-vous jamais rêvé d'un fils qui eût les traits de son père et qui vous donnerait le doux nom plus cher à toutes les femmes que les plus tendres caresses d'amour.

— « Oh ! si, mère, bien souvent, » se

hâta Lucie avec une sincérité non feinte et qui plut profondément à la notairesse.

— « Il faut attendre le destin », ajouta-t-elle.

Michel retournait déjà à philosopher.

— « Oh ! femmes, femmes songeait-il à mi-voix, épouses ou mères, quels que soient vos rêves, vous savez toujours les créer plus beaux que les nôtres, ou sinon plus beaux, du moins plus vivants ! »

— « Qui n'a jamais bercé que des chimères, fit la Tante qui n'était sourde que par intermittences, se condamne à souffrir bien vainement. ».

— « Rien ne me paraît plus étrange, poursuivit Michel que la souffrance humaine, peut-être parce que rien n'est en réalité plus profond ni plus insondable que nos pensées. Maintes fois je me suis plu en moi-même à comparer les âmes à des liquides précieux aux colorations variées et que traverseraient tour à tour ou simultanément des rayons différents de lumière.

« Et le multiple jeu de ces clartés ? Où le Destin dans tout cela ? »

— « Peut être, observa la Tante, faudrait-il croire qu'il est tout simplement situé au fond de nous-mêmes et que sa raison d'être réside en cette coloration native des âmes, dont tu viens de parler, »

— « Cette coloration ne dépend-elle pas elle-même, fit Lucie qui tenait à dire son mot, de la plus ou moins grande énergie d'amour qui nous anime ? »

— « On pourrait le penser, acquiesça Michel, qui déjà se désintéressait de son idée. »

Lucie se pencha un instant pour rapprocher les tisons prêts à s'éteindre et fut prendre au fond de l'appartement un siège

bas, où elle se plaça, très près de son mari.

Des flammes jaillirent à nouveau de l'âtre.

— « Je songe, à mon tour, reprit la Tante que l'humeur singulière où je me trouve, ce soir, pourrait provenir de quelque pensée malade au fond de mon cœur. »

— « Si nous la savions, cette pensée ; nous la guéririons peut-être. » fit Lucie.

— « Oh ! savoir savoir ! tout est là » interrompit Michel·

— « Au fait, elles ont toutes l'air bien portantes mes pensées, reprit la Tante. Cependant elles peuvent nuire à leur insu et, quand elles s'envolent à travers l'espace, savons-nous jamais où elles vont, ces hirondelles de l'âme, ces abeilles de la ruche obscure où s'élabore tout le mystère de nous-mêmes ? »

— « Il y a une chose dont on est toujours sûr dès qu'elle arrive, c'est d'aimer », observa Lucie dont l'intuition ne s'éveillait que de l'acuité du sentiment dont elle était pleine et qui lui semblait bien la chose la plus merveilleuse du monde.

— « Cependant l'on ne sait jamais comment on aime, ni pourquoi l'on aime », allégua Michel.

— » Alors c'est notre rêve d'aimer qui s'impose à notre conscience. Mais cela ne suffit-il pas à illuminer la vie ? répartit la jeune femme avec une certaine exaltation.

— « Vous avez raison, ma fille, cela doit suffire, essaya de conclure la Tante qui négligea toutefois d'insister sur la nécessité de donner un but d'avenir aux tendresses les plus profondes. »

— « A défaut de communion possible et parfaite entre deux êtres, attendre est

peut-être la seule réponse à l'énigme de la vie », proféra enfin Michel avec la certitude de rester incompréhensible.

Et il y a une chose précieuse entre toutes, c'est la promesse perpétuelle des apparences. »

Ces paroles se perdirent dans le silence. Chacun des trois interlocuteurs suivait le vol, à travers l'ombre, de pensées différentes et l'atmosphère était si parfaitement calme que l'on aurait cru pouvoir suivre, dans l'appartement d'où peu à peu se retirait le clair de lune, l'essor augural des pressentiments familiers.

— « Mais pourquoi donc ai-je de plus en plus froid? » articula tout à coup la vieille femme, en se levant pour rapprocher son fauteuil de la cheminée où continuaient de rougeoyer quelques braises mourantes.

— » Ces clartés nocturnes sont glaciales, fit Lucie, Je vais allumer la lampe. »

Sur un guéridon voisin la jeune femme alla prendre incontinent une grosse lampe de bronze et d'onyx, artistement garnie d'un abat-jour de mousseline rose. Ayant fait fermer les volets après l'avoir allumée, elle prit place en pleine clarté à sa table de couture. Elle avait à peine déplié le travail de broderie, qu'elle préméditait de reprendre, que la sonnette s'agita aux environs de la porte cochère.

Peu après une femme pauvrement vêtue de noir pénétrait dans le jardin, et s'arrêtait sur le pas de la porte, l'air craintif et fatigué. C'était Noëline.

IX

— « Avancez que je voie qui vous êtes : car mes pauvres yeux sont devenus faibles à faire pitié, » dit la Tante qui s'était levée la première, pour marcher au devant de l'imprévue visiteuse. « Le battement de mon cœur à votre approche, dès les premiers coups de sonnette, ne vous annonçait point comme une inconnue. »

— « Mère, (permettez-moi de vous donner ce nom), fit craintivement Noëline, mère votre cœur ne vous a pas trompée. »

— « Noëline, ah ! venez que mes yeux se réchauffent de vous voir. J'avais comme un remords d'être seule de vous. »

Une effusion joignit aussitôt les deux femmes qui avaient tant souffert l'une par l'autre, et Michel, à les voir s'embrasser ainsi, ne put que se tourner vers Lucie, dont les yeux brillaient d'un effrayant éclat.

— « Je suis sûre que vous pensiez à moi, » murmurait Noëline.

— « Nous y pensions tous les jours, reprit la Tante. N'est-ce pas, Michel ? »

Et frappé tout à coup du trouble et de l'immobilité du jeune homme.

— « Pourquoi restes-tu donc ainsi sans

embrasser celle que tu appelais ta sœur ?» questionna-t-elle sans prudence.

Gêné, Michel ne put que répondre évasivement :

— « Noëline a dû deviner déjà que le silence parle pour nous aux heures graves. Qu'elle prenne donc mon silence pour une excuse. »

— « La communion des âmes se passe de paroles. » fit Noëline à mi-voix avec cette mysticité d'expression, qu'une longue pratique des choses religieuses confère généralement aux femmes dont l'amour, en d'autres milieux, eût été la seule affaire.

— « Elles n'ont besoin que d'ailes, répartit Michel dont la tournure d'esprit était faite pour comprendre à merveille les subtilités de cet ordre. Comme les abeilles, elles chérissent les fleurs, et les baisers du cœur leur fournissent le miel dont elles vivent. »

Le jeune homme avait oublié totalement la présence de l'épouse, et son cœur bondissait dans sa poitrine comme le poisson quand le soleil du matin pénètre au creux de la source. Michel s'avança vers la femme qu'il avait tant adorée et l'embrassa doucement sans aucune sensualité, mais avec une tendresse grave, sur la joue. Il y rencontra des larmes.

— « Il fait froid ici, il fait de plus en plus froid, ne trouvez-vous pas ? » observait la Tante.

« Oh ! Lucie, Lucie, pourquoi ne fermez-vous pas la porte ? »

— « Je n'y pensais plus », fit la jeune femme bouleversée.

Déjà Noëline avit réussi à dompter la déchirante émotion qui l'étreignait. Elle

s'avança vers Lucie, que ni la tante ni le neveu ne songeaient à lui présenter.

— « Madame, dit-elle, je vous avais oubliée. Pardonnez-moi. Je crois vous avoir connue autrefois, et puis.... je suppose. » Elle s'interrompit à bout de souffle.

— « Lucie est la compagne que Michel s'est choisie, s'empressa la vieille femme. Que vous restiez peu ou longtemps parmi nous, je vous prie de l'aimer comme une sœur : elle en est digne. » Ces derniers mots furent prononcés avec beaucoup de simplicité voulue, détail qui n'échappa point à la nouvelle arrivée.

— « Je veux vous embrasser aussi, Madame », offrit-elle.

Lucie s'approcha pour ne pas faire injure.

— « Appelez-moi Lucie ; je vous appellerai Noëline,» fit gentiment la jeune femme.

— « Asseyons-nous tous ici en cercle, Noëline à mes côtés ! » proposa la Tante, qui prit à tâche aussitôt de combler la revenante inopinée de mille gentillesses.

— « Oh ! petite fille, disait-elle, vous étiez toute rose tout à l'heure. Vous aviez chaud et maintenant, je vous trouve pâle, extraordinairement pâle, »

— « Le repos de la nuit vous fera du bien, Noëline. On dort bien à la campagne », allégua Lucie, qui désirait surtout ne rien laisser voir de la curiosité jalouse dont elle était atrocement tenaillée.

— « J'étais devenue quelque peu souffrante, ces derniers temps, expliqua Noëline, Une langueur m'envahissait. Alors, j'ai résolu ce voyage ou plutôt ce retour... pour une semaine. »

Lucie parut soulagée d'un grand poids,

Elle appréhendait que cette femme ne prétendît s'installer à long terme dans la maison, avec la connivence de la tante et du neveu.

— « La ville ne vous est guère favorable, Noëline, reprit la Tante. Vous devriez prolonger votre séjour ; car, en vérité, vous êtes changée, bien changée. »

— « Les lèvres et les yeux sont bien restés les mêmes, un peu plus de maigreur voilà tout, » fit sèchement Michel qui ne trouvait pas toutes ces remarques fort courtoises.

— « Mettez cela sur le compte de l'ennui ! » dit tristement Noëline.

— » Ah ! c'est vrai, reprit la notairesse, comment pouviez-vous rester ainsi sans nouvelles. J'ai là un grave reproche à vous adresser, Noëline. Pourquoi n'avez-vous jamais écrit? Je ne savais quelles chimères me forger à votre sujet. »

— « Pardonnez-moi, mère, répartit vivement la nouvelle arrivée. Je savais comment vous alliez, Je ne suis, par conséquent, qu'une demi coupable. »

— « Ainsi vous pensiez à nous, quand même et vous nous aimiez toujours? » fit la Tante avec une nuance imperceptible d'incrédulité.

— « Vous savez bien, répliqua Noëline qui ne se méprit pas sur le sens des paroles de la notairesse, qu'on ne demande pas ces choses-là. On les lit dans les yeux des gens et dans le pli de leurs lèvres. »

— « Oh ! vous savez dire de belles choses, Noëline ? » remarqua Lucie, émue malgré elle de l'accent à la fois profond et douloureux avec lequel la pauvre nonnette égarée venait de prononcer ces dernières paroles.

— « J'ai tant eu peur que vous ne fussiez malheureuse, Noëline ! » dit la Tante avec un intérêt quelque peu affecté.

— « J'étais heureuse au contraire de votre souvenir. Et puis je me suis mise à travailler, » répondit la jeune femme.

— « Je craignais qu'il ne vous vint des idées. On ne sait pas.... à votre âge, ainsi seule et loin de nous, » reprit la tante.

— « Oh ! le travail. Cela fait aimer la vie et cela aide aussi à la respecter. »

— J'avais tort J'avais mal jugé jadis. »

— « Les choses ne sont belles que vêtues de confiance, observa Lucie qui n'interprétait que trop bien les dernières paroles de la notairesse. Mais quand les choses nous trompent, oh ! comme ce doit être douloureux ! »

Un silence intervint, que rompit Noëline.

— « Je ne sais pas si je pourrai rester avec vous toute une semaine. » dit-elle.

— « Oh ! pourquoi, pourquoi Noëline ? s'empressa la Tante qui, au fond, se sentait bien quelque devoir de ménagement envers la déshéritée dont elle n'avait pas voulu pour son fils adoptif.

Au reste, à part l'aventure de Michel avec la pauvre fille, elle n'avait jamais nourri contre celle-ci de sentiments hostiles, au contraire. Aussi bien avait-il fallu l'intérêt supérieur du neveu, pour que la tante se décidât à insister auprès de ce dernier en vue d'une rupture favorisant le mariage.

Envahie d'effroi instinctif en face de Lucie, Noëline alléguait un pèlerinage, un vœu.

— « Oh ! j'aurais tant aimé vous connaître tout à fait ! » s'écriait Lucie conquise malgré elle.

Et de nouveau la vieille femme récriminait contre le feu qui s'éteignait. Le froid l'envahissait de plus en plus, disait-elle.

— « Vous êtes peut-être fatiguée, Noëline ? » interrogea la jeune épouse.

— « Un peu. »

— « Noëline, petite fille, voulez-vous que je vous embrasse encore ? » dit la Tante.

— « Embrassons-nous tous ! » proposa Lucie,

— « Et moi je vais prendre la lampe, puisqu'il est question de s'en aller, fit Michel. Il est temps de faire servir quelque chose à notre visiteuse. »

Cette nuit-là, les songes voyagèrent en rangs pressés à travers la maison du vieux notaire, et il y eut quelques insomnies douloureuses.

X

Lucie est debout devant une cage d'osier, garnie de rubans, où sont deux tourterelles. Ce sont les oiseaux qu'elle aime et volontiers, par les chaudes journées d'été, vient-elle s'asseoir pour travailler en leur compagnie, à l'ombre du frêne pleureur où la cage est suspendue et où il y a un banc de bois.

C'est là que gît l'ouvrage délaissé par la jeune femme, toute distraite pour l'instant à interpréter les attitudes de ses compagnes favorites. Peu à peu des pensées diverses l'envahissent et elle songe à tout ce qui va peut-être surgir de nouveau dans sa vie, à cause du retour de Noëline.

— « Pauvres oiseaux ! se dit-elle. Est-ce que j'ai vraiment l'air de vous aimer, à vous tenir ainsi enfermés entre d'étroits barreaux, et ne devrais-je pas plutôt m'empresser de vous donner la liberté ? Quelque chose de votre chant se ressent de cette captivité, je m'en aperçois bien à l'heure où je suis triste ; car la tristesse est plus compréhensive que la joie. Mais pourquoi n'ai-je pas le courage de me séparer de vous ? Est-ce parce que je ne vous aime pas assez pour vous donner ce qui

vous manque en vous abandonnant pour toujours, ou bien est-ce que l'amour doit nécessairement devenir une prison pour ceux auxquels il s'attache ? »

Lucie a pris place enfin sur le banc rustique balayé d'un rais de soleil qui filtre à travers les branches ployées ; elle a ramassé son ouvrage inachevé de couture, mais tout cela machinalement ; car ses yeux sont inattentifs et baissés ; ses bras allongés gardent leurs mains inactives.

— « Oh ! oui murmure-t-elle tout à coup presque à voix haute, c'est cela, c'est bien plutôt cela ; l'amour ne va pas bien sans les chaines. La crainte suprême c'est que les chaines se rompent ou que la prison s'ouvre. Et sans doute c'est pourquoi des appréhensions sans objet me viennent secouer si souvent. C'est pourquoi si souvent il semble que mon cœur se mette à grelotter dans ma poitrine.

« Depuis hier, il y a des pensées qui se combattent en moi et je suis toute frémissante à leur sursaut. On dirait qu'un esprit me parle à l'oreille et je ne sais si je dois l'écouter. A coup sûr, il y a des ailes qui font de l'ombre sur mon front ; mais je ne sais pas quelles sont ces ailes. Est-ce le baiser de la nouvelle arrivée qui les a a fait accourir ? Que sais-je ? Il y a tant de chimères au fond de nos plus sûrs pressentiments : »

Sous les yeux de la jeune femme défilent de récentes images, encadrées d'angoisse et de trouble.

— « Pourquoi, songe-t-elle, étais-je demeurée comme clouée d'immobilité près de la porte par où venait hier soir d'entrer Noëline ? Pourquoi mes pauvres jambes ployaient-elles sous moi comme le tronc

d'un jeune arbre sous le vent du sud et comme si elles eussent été invisiblement fauchées ? Il semblait qu'un mauvais sort entrât dans la maison, en même temps que cette femme étrangère ! »

Lucie, cependant, ne pouvait s'empêcher de penser que Noëline avait le visage empreint d'une telle bonté que l'on se sentait heureux d'arrêter les yeux sur elle ; et la voix paraissait si douce qu'on se sentait l'âme toute parfumée de l'entendre.

La jeune femme alors découvrait en elle-même, à l'égard de la nouvelle arrivée, une tendresse naissante ; et l'instinctive méfiance du premier contact se dissipait comme un brouillard de fièvres au soleil des jours sans pluie.

— « Pourquoi, se disait-elle, ne serions-nous pas deux amies ? Par instants, il me semble que la même épave a dû nous porter après un naufrage en des mers lointaines. Ah ! qui me donnera le mot de l'énigme de mon cœur, afin que je devienne enfin aussi heureuse et aussi bonne que le rêve de mon âme est beau ! »

Des pas ont sonné dans la cour ; Lucie tressaille. Il semble qu'elle sorte brusquement d'un long somme. En hâte elle saisit l'aiguille, cependant qu'un grand épagneul se vient amoureusement coucher à ses pieds.

XI

Sous le berceau de chévrefeuille et d'aristoloches, où s'ébattent les moineaux au fond du jardin, Michel et Noëline ont trouvé le moyen de se rejoindre seuls. Une légère pluie de soleil tamisée par le feuillage attiédit l'ombre fraîche autour d'eux. Leurs cœurs battent. Pourquoi cette nouvelle embûche du Destin ? Ils s'étonnent de n'être déjà plus tout à fait les mêmes, et ils sont confus en même temps d'être moins changés que ne prétendaient leurs résolutions. Pauvres feuilles au vent que nous sommes ! Pauvres insectes à la vie courte, aux ronflantes élytres ! Et contre un grain de sable roulé par l'Amour, que peuvent même les rois, les puissants de la terre ?

Assis l'un près de l'autre, sur le vieux banc où s'attache un lierre complaisant, les deux amants d'autrefois ne se touchent point ; ils causent.

— « J'aurais peut-être mieux fait, dit Noëline d'une voix sans timbre, de ne pas revenir. J'ai peur d'être arrivée dans ta paix nouvelle et reconquise, comme une pierre dans l'eau claire d'une fontaine. »

Michel se sent ému malgré lui ; sa poitrine oppressée halète.

— « Ne me fais pas de reproches, articule-t-il, en hâchant ses mots, et surtout tâche de me pardonner tes souffrances ; car ce que je redoute le plus au monde, c'est le remords. »

Un instant, Noëline a caressé des yeux, furtivement, la tête aimée et, comme sous l'afflux de larmes vite refoulées, sa gorge rauque assourdit l'accent des lentes paroles :

— « Mon cœur saigne toujours, balbutie-t-elle, et sa plaie n'a pas eu besoin de se rouvrir ; car elle était restée béante ; mais il est innocent de haine, tu peux me croire. »

L'émotion fiévreuse de cette entrevue faisait sentir brusquement à Michel toute la distance qui séparait en lui l'ancienne passion du tranquille attachement d'aujourd'hui, celui dont il prétendait attiédir le juvénile enthousiasme de l'épouse. Cette comparaison suscita l'amertume résignée de quelques paroles sourdes sur ses lèvres.

— « Tous mes désirs sont morts en te quittant, proféra-t-il les yeux baissés, et maintenant c'est du désir des autres que je vis. »

— « Je ne voudrais guère, s'empressa Noëline, ressusciter ici ton désir, ne fût-ce que pour un instant ; car ce serait criminel aujourd'hui. » Et levant tout à coup les yeux sur celui qu'elle adorait toujours et qu'elle s'était pourtant naguère juré à elle-même de ne plus revoir :

— « Et voici, murmura-t-elle, que nous sommes venus seuls nous réfugier en ces lieux discrets comme autrefois. »

Le jeune homme crut, dans cette allusion, discerner un reproche caché, comme

s'il eût voulu la préparer à quelque tentation coupable.

— « J'avais pensé, allégua-t-il, que tu pouvais avoir quelque chose à me confier. »

Ces paroles d'excuse étaient en même temps une insinuation.

Elles soulagèrent grandement la jeune femme, qui sentit son cœur s'épanouir comme une fleur au soleil après l'orage.

— « Oh ! bien des choses, Michel, bien des choses que je ne devrais peut-être pas dire, s'empressa-t-elle, que je ne devrais peut être pas dire, parce qu'elles m'ont rendue heureuse. »

Mais, reprise de honte et de scrupule tout à coup :

— « Je ne sais toutefois, murmura-t-elle, si nous devons rester ici, à cause de toi, Michel, et à cause de cette bonne Lucie que j'aime déjà tant, malgré, oh ! malgré la destinée. »

Un peu d'admiration attendrie germait au cœur de Michel.

— « Parle, Noëline, dit-il, et ne crains pas pour Lucie ; car elle a l'âme assez pure pour que je puisse garder l'espoir de lui faire comprendre un jour ce que je fus. »

— « Les choses que je veux te dire, continua la jeune femme, me brûlent les lèvres, et pourtant je n'ose te les dire. Il semble que j'aie peur de défflorer le secret qui me permet de vivre encore. »

Michel craignit que tant de réticences n'aboutissent au refus de parler et, curieux malgré lui-même :

— « Hélas ! articula-t-il tristement en saisissant pour la première fois la main de la jeune femme qu'il n'osa toutefois presser entre ses doigts fiévreux, tes secrets ne m'appartiennent plus, Noëline. »

— « Oh ! ne me dis pas cela ! »

— « Je fus bien ingrat, reprit humblement Michel. Je n'ai même pas tenu à te laisser un souvenir de moi, à ton départ. »

Une involontaire crispation fit palpiter, comme un oiseau pris au piège, la main fine et nerveuse de la jeune femme entre les doigts du notaire.

— « Ton souvenir, articula-t-elle, d'une voix étranglée, ton souvenir ! Il était en moi trois fois ; dans mon âme pour l'éternité, dans mon cœur avec le frisson de nos caresses et aussi.... dans ma chair ! »

— Mais encore n'était-ce qu'un souvenir sans trace ! » fit Michel sans comprendre.

D'un élan d'irrésistible tendresse, Noëline des pleurs pleins les yeux, enlaça de ses deux bras noués, comme autrefois, la pauvre tête adorée.

— « Oh ! Michel, Michel ! gémit-elle, crois-tu que je ne me serais mise à travailler que pour me distraire de ta pensée. Crois-tu même que je me serais enfuie ainsi tout à coup, uniquement pour te laisser libre ?

Va, tu m'as jugée trop bonne et trop parfaite, et je ne vaux pas tant que tu me prises. Si j'ai fait tout cela, si j'ai consenti à souffrir et à peiner longuement loin de toi, c'est que notre amour ici serait mort ou se serait anéanti lui-même avec l'un de nous. Tandis qu'il a revécu là-bas. »

Le jeune notaire comprenait de moins en moins ; inquiet d'une surprise possible, il attendait que l'étreinte de la jeune femme se fût desserrée, sans oser la rompre de lui-même ; car il était ému et il avait pitié.

— « Quand je disais, proféra-t-il évasi-

vement, de nos paroles, de nos pensées et de nos actions que nous ne savons ni d'où elles viennent ni où elles s'en vont, je me trompais sans doute, puisque je te trouve maintenant plus avancée que moi-même. »

— « Je ne suis pas plus avancée que toi, poursuivit aussitôt la nonne apostate ; mais je suis peut-être plus favorisée que toi ; parce que j'ai trouvé le moyen de donner un but à ce qui fut nos pensées communes et nos actions communes. »

— « Je ne te comprends plus et pourtant j'ai peur de trop comprendre. »

— « Moi, je n'ai pas eu peur de comprendre ; mais j'ai échangé la peur de la vie contre l'épouvante de la mort, fit Noëline d'une voix augurale. Veux-tu que je parle, Michel ? »

— « Oh ! parle ! s'écria anxieusement ce dernier. Chacune des paroles humaines peut contenir le salut de quelqu'un. Et le mien sans doute est sur tes lèvres ; car où serait-il resté ailleurs à m'attendre ? »

Un silence plana, durant lequel les moindres frissons de la terre se firent perceptibles. Il semblait que le Destin se recueillit avant de s'exprimer par la bouche de la jeune femme.

— « Tu as un enfant, Michel, articula-t-elle enfin, et notre amour a fait croître un fruit que j'ai nourri de mon sang, de mes larmes aussi et de mes rêves. »

Toute l'angoisse éperdue de la vie reflua au cœur du jeune homme :

— « Oh ! pourquoi, Noëline, pourquoi ne m'avais-tu rien dit ? s'écria-t-il. Pourquoi as-tu voulu garder pour toi seule toute la détresse et tout le bonheur ? Cet enfant dont je suis le père, je ne pourrai jamais l'avouer ; je ne pourrai jamais dire

à personne que je l'aime et pas même à lui peut-être.

Qui sait seulement si je le connaîtrai jamais ? » ajouta le notaire avec accablement.

— « Dois-je maintenant me faire un remords d'être la plus heureuse ? » interrogea doucement la jeune mère.

— « Oh ! non ! oh ! non ! Tu n'auras jamais la récompense de ce que tu mérites. Mais il est cruel au père de penser qu'il n'aura jamais droit aux caresses de son enfant. Dois-je croire que la nature n'avait pas prévu de nous faire un cœur, à nous autres ? »

Il dit tristement, sous l'empire du sentiment nouveau, qu'il sentait fluer en lui à la façon d'une liqueur subtile qui aurait envahi son sang. Une grande joie soudaine en advint à Noëline.

— « Je vais te désespérer plus encore, fit-elle. Si tu savais comme il est beau notre fils, comme il te ressemble surtout, et quelle jolie petite moue il me fait quand je l'éveille ! Quand il sourit, c'est tout à fait le pli de ta bouche, et son regard, oh ! son regard a déjà quelque chose de vague et de suave comme le tien. »

Michel se sentait attendri jusqu'aux moelles. Il eût voulu trouver le moyen de manifester la réalité de son émotion en cet instant, par quelque générosité précise.

— « Je ne veux pas être égoïste jusqu'au bout, articula-t-il avec un certain embarras. Que ce qui me fut acquis par d'autres avant de naître serve à secourir ceux qui me sont plus chers que la vie. Accepte cette provision pour commencer. »

Et il tira rapidement de son portefeuille quelques billets bleus.

A l'inverse de ce qui survient chez la plupart des femmes, la richesse n'exerçait sur Noëline qu'un assez faible attrait, et la fierté chez elle dominait de haut la cupidité.

— « Oh ! Michel, Michel ! allégua-t-elle en rougissant, ne me force pas à me croire une mendiante. Je ne suis pas venue chercher ici une aumône. Tant que je serai vivante, l'enfant ne manquera de rien. »

Un brusque accès de toux l'interrompit un instant.

— « Et puis, acheva-t-elle quand il se fut calmé, j'ai déjà rencontré de bonnes âmes qui, à défaut de leur argent, m'ont aidé de leur cœur. »

Un peu de désespoir angoissa les traits nerveux du jeune homme.

— « Alors, je ne puis rien faire pour lui ? Tu refuses, toi, sa mère ? »

— « Oui, je refuse et mon droit est sacré ; car il ne convient pas de mêler aux noblesses de l'amour l'ignominie de l'or. Veux-tu, oh ! veux-tu seulement me promettre, si je mourais, car je puis mourir...?

La jeune femme tourna doucement vers Michel ses beaux yeux tristes et cernés, dont le regard implorant suspendit magnétiquement celui du jeune homme.

— « Me comprends-tu, Michel ? » interrogea-t-elle.

— « Noëline ?

— « Voudrais-tu qu'il devînt ton fils tout à fait ? »

Un revirement d'effroi, devant la destinée brusquement apparue, crispa le cœur du notaire.

— « Oh ! je veux te promettre ; tout mon cœur veut te promettre, fit-il ; mais....

— « Mais tu as promis à une autre de la

rendre heureuse, et tu crains.... n'est-il pas vrai ? »

Ces paroles firent au jeune homme un mal cruel. Il fut comme sous le coup d'un affront porté à son courage.

— « Non ! non ! s'écria-t-il, je ne crains rien. Je ne crains plus rien. Elle comprendra. »

« Elles comprendront toutes deux. »

Et dans une soudaine effusion de tout son être angoissé, irrésolu :

— « Noëline, ah ! Noëline ! Qu'avons-nous fait ensemble du Destin ? » acheva-t-il.

Il devenait impuissant à refouler les pleurs qui l'étranglaient, et les yeux de la jeune femme s'emplissaient d'une sorte d'extase mélancolique.

— « Tu me fais du bien, murmura-t-elle. Tu me réchauffes. Oh ! je me sentais si pâle ces derniers temps, loin de toi. Et je songeais que je ne vivrais plus sans doute bien longtemps, autant que les feuilles peut-être. »

Un hoquet convulsif hachait les paroles de Noëline et Michel était oppressé cruellement. Il craignait de trop bien deviner l'horreur des réalités prochaines.

— « Alors, conclut elle, j'ai voulu te revoir et te dire, oh ! te dire tout. »

— « Merci, Noëline merci ! » balbutiait le notaire étourdi.

— « Oh ! Michel, mon adoré Michel, reprit la jeune femme, ne me remercie pas ; car je suis peut-être une criminelle de venir t'enseigner qu'un tison est vivant sous nos cendres. »

— « Combien je suis plus criminel encore de n'avoir pas deviné que tu acceptais pour moi deux fois le déshonneur aux

yeux du monde ! Combien j'étais plus criminel de chercher la paix et l'oubli, quand tu allais au devant de la souffrance ! »

Noëline l'interrompit doucement :

— « Ne parlons plus de tout cela, dit-elle. Mêlons plutôt nos larmes comme jadis.

C'est peut-être pour la dernière fois. »

Michel ne parut pas comprendre tout le désespoir enfermé sous de telles paroles ; une bouffée d'amour éperdu venait d'exalter son cœur malade et qu'il avait cru éteint.

— « Oh ! Noëline, murmurait-il avec extase, que tu es belle ! On dirait que je vois ton âme de lumière à travers la transparence de ton visage. »

— « Mon pauvre Michel ! »

— Donne-moi ta bouche, Noëline, donne-moi ta bouche comme autrefois. »

Ce disant, le jeune homme, qui avait oublié toute prudence, attirait vers lui la fine tête émaciée.

— « Comme autrefois aussi, poursuivait-il, voici que tes cheveux se dénouent. Je les sens vivre sur mes mains, sur mon épaule. On dirait qu'ils pleurent sur moi. »

Et ce fut le silence.

Mais voici qu'un long sanglot se fait entendre par derrière le feuillage. Affolés de leur oubli passager, les deux jeunes gens se déprennent.

— « Ah ! Michel ! On pleure aussi tout près de nous. Quelqu'un sanglote là contre ! »

Mais déjà Michel s'est échappé vers le jardin.

Confuse, épouvantée, Noëline pleure en silence, et tout à coup un filet de sang vermeil lui jaillit aux lèvres.

XII

Appuyée contre le tronc rugueux d'un vieil accacia, dont les grappes blanches versent chaque printemps sur le jardin une bénédiction de parfums, Lucie, la tête dans les mains, gît par terre, prostrée, les genoux reployés sous elle.

Elle a mal, grand mal et gémit doucement, sourdement, comme on fait quand les blessures sont profondes et graves.

— « Lucie ! Lucie ! Qu'est-il arrivé ? »

Craintivement, ces mots aux lèvres, Michel en chancelant s'est approché.

Lucie, d'une voix d'enfant, plaintive et presque vagissante parle par saccades, comme à elle-même :

— « Quel démon m'a poussé ici, mon Dieu ! lamente-t-elle. Et pourquoi me suis-je approchée du feuillage ? J'étais si heureuse ! Cependant, je ne voulais pas entendre, je ne voulais pas voir ! »

« Oh ! Michel, Michel, ce n'est pas bien ! »

Et la griffe convulsive des sanglots revient sans pitié lui serrer la gorge.

Michel est épouvanté.

— « Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ? » bégaie-t-il.

Et pour la première fois lui apparaît toute l'horreur de l'irréparable. Cependant il s'est penché vers l'épouse, qu'il invite à se relever. Mais Lucie détourne les yeux et se remet à pleurer.

— « Je t'aime tant ! Je t'aime tant, continue-t-elle de gémir. Et j'en mourrai. Oh ! il vaut mieux que je meure ; car je vais te rendre malheureux. »

Et tout à coup ses beaux yeux noyés ont rencontré ceux de l'époux.

— « Mais pourquoi, s'écrie-t-elle, me mentais-tu ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit la vérité ? Pourquoi, pourquoi m'as-tu trompée ? »

— « Lucie, ah ! ne m'accuse pas ainsi ! supplie alors Michel. Si tu savais, si tu savais ? Je te dirai, je t'expliquerai. »

Michel est à genoux ; Michel a des larmes plein la poitrine ; Michel a le goût de la mort sur la langue.

Et voici que Lucie se met debout, appuyée au tronc de l'accacia, dont le feuillage baigné de soleil dessine par terre des arabesques de lumière.

— « Vous étiez seuls tous deux, dit-elle. Et moi qui vous cherchais pour vous faire une surprise. Oh ! c'est épouvantable ! »

Elle dit dans un hoquet, les traits convulsés par l'acuité de sa souffrance.

— « Mais qu'est-ce que tu as vu ? Qu'est-ce que tu as entendu, interrogeait Michel, qui cherchait, dans le désarroi de cette crise, à préciser les situations en sa faveur.

Il éprouva bientôt un soulagement inespérée à ces paroles ingénues de Lucie :

— « Je vous ai entendus pleurer ensemble ! »

— « Et c'est tout ? »

— « Et c'est tout ! Mais cela m'a fait un mal, oh ! comme si toutes les flammes d'un orage d'été me fussent venues soudainement labourer le cœur. Ainsi font-elles parfois de ces grands arbres isolés dans la plaine et qu'elles dépouillent de leur écorce. Toutes sortes de pensées m'ont traversée comme des griffes, et je suis tombée ici, contre ces racines. »

« Est ce que l'on pleure avec ceux que l'on n'aime pas. »

Cette fois l'accusation était directe. Michel, qui s'était ressaisi, essaya de la tourner.

— « Parfois, oui. Car on pleure souvent d'orgueil et aussi de pitié, fit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre incolore. Je crois maintenant que Noëline a dû m'aimer autrefois ou se faire des illusions sur une union possible. Rêves éteints douloureusement. Je te raconterai cela. »

Lucie était naturellement et profondément bonne et la miséricorde en son cœur, avait vite fait de surmonter toute rancune.

— « Oh ! alors, s'écria-t-elle, je l'ai peut-être rendue malheureuse en t'épousant, si elle t'aimait.

Mon Dieu ! je n'ai jamais versé de larmes si amères. Penser que j'ai pu faire du mal à quelqu'un, sans rien pouvoir deviner, sans rien pouvoir éviter. Mais qu'est-ce que me veut donc le destin ? »

— « Me pardonneras-tu ? » fit Michel avec humilité.

— « C'est donc moi qui la faisais pleurer, et je ne savais pas, je ne comprenais pas. Oh ! Michel, c'est à moi maintenant de demander pardon. Allons trouver Noëline.»

Comme deux écoliers, après une bouderie, se prennent par la main pour retour-

ner au jeu interrompu, Michel et Lucie se dirigèrent vers le berceau, d'où Noëline, accablée de honte et de larmes, n'osait sortir.

Lucie y pénétra la première et, se penchant vers sa pareille, qui se tamponnait d'un mouchoir les lèvres exsangues :

— « Noëline ? Noëline ? articula miséricordieusement la jeune épouse, vous pleurez ? Vous pleurez aussi ! Mon Dieu quelles fautes expions-nous ici, pour verser tant de larmes ? »

— « Les miennes sans doute, les miennes seules, ma pauvre Lucie, répondit la douce nonnette avec résignation.

— « Oh ! je m'étais crue bonne et vous êtes meilleure que moi. Ne m'interrogez pas. Je vais m'en aller.

— « Il ne faut pas pleurer, Noëline. Il ne faut plus pleurer, reprit Lucie. C'est tout ce que je réclame de vous ; car, lorsque je vois pleurer les autres, je me figure toujours que je suis coupable de leurs larmes. »

Michel, demeuré en arrière, sentait affluer en lui comme un tourbillon ténébreux d'énervantes pensées. Pareil à celui que la brusquerie des rafales de mars aveugle au tournant du chemin, il ne voyait plus sa route et tout bas il balbutiait :

— « Ah ! pourquoi donc le Destin a-t-il voulu que deux femmes telles que vous entrassent dans ma vie ! Vous m'effrayez, en vérité, de vous voir jouer avec des pensées, dont vous ne connaissez sans doute pas la source et qui sont peut-être les plus secrètes et les plus divines de l'âme humaine. »

Lucie ingénûment prenait dans les sien-

nes les deux mains maigres de Noëline.

— « Voulez-vous que je vous embrasse? » offrit-elle.

— « Je ne sais pas ; je ne sais plus ! » bégaya la déshéritée qui céda doucement à la fraternelle étreinte de la jeune femme.

Mais le pauvre front triste ne s'illuminait pas.

— « Je m'en irai ce soir », dit Noëline.

— « Oh ! répartit Lucie avec élan, vous n'allez pas nous quitter ainsi. Je croirais que vous me gardez rancune. Vous resterez la semaine entière au moins, n'est-ce pas ? »

— « Je n'ai jamais gardé rancune à personne, ma bonne Lucie. »

D'un bras passé sous celui de Noëline, la notairesse aida celle-ci à se lever.

— « Sortons de ce berceau, suggéra-t-elle. Nous nous promènerons ensemble, et mon âme vous dira peut-être sans paroles que vous ne devez pas partir si tôt.

Michel s'effaça pour laisser passer les deux femmes, qu'il enveloppa à la dérobée d'un long regard angoissé.

— « Ah ! la chose incompréhensible qu'est l'amour ! murmurait-il. Cela mène le monde, et cela tient parfois dans quelque chose de moins grand et de plus fragile que la corolle d'une fleur ! »

XIII

Durant les deux ou trois jours qui suivirent et durant lesquels Lucie parvint à retenir auprès d'elle la triste déshéritée, Michel ne tenta rien pour renouer la conversation avec Noëline.

Un matin, celle-ci annonça son départ. Lucie offrit de la faire conduire à la station du chemin de fer ; mais Noë'ine ne voulut jamais y consentir, et les adieux furent faits, loin de Michel, qu'une affaire avait appelé de bonne heure au dehors. Ce fut auprès de la petite porte cintrée, garnie de chèvrefeuilles, par laquelle on sort du jardin pour gagner la grand'route. Les deux femmes s'attardèrent là quelques instants, pour d'ultimes confidences. Il n'y avait plus entre elles l'ombre d'un nuage, et cependant Lucie avait le sentiment très net que Noëline emportait son secret le plus profond et le plus cher.

— « Il faut maintenant que je vous dise adieu, ma bonne Lucie. Peut-être ne reviendrai-je jamais en ce pays. Soyez sûre, du moins, que mon âme, en souvenir, retournera souvent vers la vôtre. »

— « Oh ! pourqoui, reprenait Lucie, n'êtes vous pas demeurée quelques jours en-

core auprès de nous? Il me semble que vous avez dû souffrir étrangement. Et quand je voyais par instants frissonner le pli de vos lèvres, c'était comme si votre cœur fût venu voltiger dans votre souffle pour s'échapper vers le mien. »

Confuse d'une telle tendresse de la part de celle qui aurait eu le droit de la mépriser et de la haïr, Noëline retrouva la parole onctueuse dont les dévots sont prodigues mais qui, dans sa bouche, se nuançait de sincérité singulière.

— « Je prierai souvent pour vous, ma chère Lucie ; car vous ne méritez pas d'être jamais malheureuse. »

— « Il ne me semble pas, reprit la notairesse, que vous ayez jamais dû mériter de souffrir, et pourtant (oh ! jugez-moi digne de recevoir votre aveu !) vous devez avoir gardé au cœur la trace ineffaçable de certaines griffes sanglantes. »

Noëline hésitait encore à se confier toute entière ; cependant elle se sentit, aux paroles de Lucie, toute caressée d'un vent de sympathie non équivoque, et le rayonnement de sa joie vint fleurir sur ses lèvres pâles en un sourire timide.

— « Je ne sais, bégaya-t-elle, si l'on devrait jamais faire l'aveu de sa peine, et j'ai oublié tout à fait d'avoir été malheureuse. Au fait, je n'ai jamais souffert que de faire souffrir les autres, et ce n'est pas de cette souffrance-là que les hommes prétendent parler, quand ils se disent malheureux. »

Des nuées blanches s'effilochaient doucement au-dessus des arbres où s'accrochait le soleil ; et, à travers la mer unie du ciel, on eut dit les restes déchirés de quelque voilure, après un naufrage.

— « Dites-moi bien, Noëline, reprit Lu-

cie, en pressant affectueusement les doigts fins de la deshéritée, dites-moi bien que nul chagrin ne vous est venu de moi. »

— « Dites-moi d'abord, ma bonne Lucie, que je ne vous ai jamais causé de peine. »

A pareilles questions les deux femmes s'aperçurent tout-à-coup qu'elles ne pouvaient franchement répondre ni l'une ni l'autre, et une amertume leur vint au cœur en même temps d'être incapables de se consoler mutuellement tout à fait dans le pardon et dans l'oubli du passé.

— « Oh ! pourquoi, fit Lucie, nous interroger ainsi l'une l'autre? Je crois que nous jouons un peu avec la Destinée. »

« Je crois, compléta aussitôt Noëline, que si les yeux n'eussent pas été faits pour pleurer, ils nous seraient bien inutiles. »

Une sorte de communion profonde venait de s'établir entre leurs deux âmes où frémissait la même détresse humaines. Lucie comprit qu'elle pouvait laisser partir désormais l'ancienne maîtresse de son mari.

— « Je crois, reprit-elle, que si la bouche n'eût pas été faite pour se dire dans un baiser tout ce que ne peuvent exprimer ni le regard ni les paroles, nos lèvres seraient une création bien vaine. »

— « Adieu ! Adieu ! ma chère Lucie, s'écria Noëline dont la poitrine se gonflait de sanglots mal contenus. Adieu ! Vous allez me faire pleurer encore ! »

La jeune notairesse se pencha affectueusement vers la sacrifiée et, lui posant doucement les mains sur les deux épaules :

— « Embrassons-nous, dit elle, Noëline. Et surtout tâchez d'être heureuse ! »

L'étreinte fut rapide. Sans se retourner, Noëline s'élança sur le chemin du départ,

et Lucie, sans oser la suivre des yeux, demeura pensive un long moment, appuyée contre la vieille porte de bois peint où retombaient des glycines.

De lourds nuages ourlés de cuivre escaladaient l'horizon et s'amoncelaient sur la cîme des bois. Vieillards agenouillés parmi les cendres rouges, les arbres haussaient leurs bras en guenilles vers l'obscure menace de ces porteurs d'ouragan prochain, et le vent charriait au ras du sol des senteurs étouffantes, qu'on eût dit vénéneuses.

Avant de rentrer, Lucie alla s'asseoir au fond du jardin et pleura longuement, sans motif.

XIV

Avec le pressentiment confus que la voix des choses éteindrait tout ce qui persistait à gémir au fond d'eux-mêmes, Michel et Lucie avaient résolu de faire côte à côte, à travers bois, une longue promenade. Aux brumes légères de septembre, qui s'ourlent d'or comme une gaze à l'horizon quand le soleil se lève, se mêlaient dans les vergers des arômes de fruits mûrissants, et l'herbe jaunie des pâturages où se nichent les pommes tombées sentait bon l'automne, au bord des futaies, dont le vent faisait ondoyer, comme une chevelure d'amour, les feuillages roussis à peine.

Michel et Lucie prirent le vieux chemin raviné qui mène à Courcelles, et dont les sables bigarrés, mis à nu par les eaux d'orage laissent pendre çà et là des touffes d'ajonc amer ou de genêt, parmi les éboulis de pierres rousses. Au sommet, ils trouvèrent la friche déserte, où, à travers des broussailles d'aspect breton, se meurent des pommiers rabougris, témoignage d'anciennes cultures. Longuement, ils s'attardèrent à contempler l'horizon du Nord, où s'étage le damier des champs

picards, à peine interrompus de place en place de massifs obscurs qui sont des villages. Ils s'engagèrent ensuite sous les sapins où s'épaissit la mousse moelleuse et blonde, faite, dirait-on, du soleil léger que tamisent les aiguilles pointues des conifères. Ils s'y assirent un instant, face au spectacle de l'après midi déclinant sur les hameaux du Sud, éparpillés dans la vallée. Et leurs paroles étaient rares ; mais le calme renaissait peu à peu dans leurs âmes. Ils dépassèrent Courcelles et, sans autre but que de choisir chaque fois des sentiers nouveaux, redescendirent vers les prairies coupées de bosquets, arrosées d'eaux furtives. Un peu fatigués et sentant déjà s'affaisser autour d'eux la somptuosité du jour, ils cherchèrent, pour boire, une source qui fût demeurée claire sous les ramures. Michel se rappelait d'une vasque de pierre cachée sous des bouleaux et des saules, au revers d'une colline boisée, dans les environs. Courcelles, village détruit, avait dû s'y abreuver jadis. En cherchant bien, ils devaient retrouver facilement le sentier. Ce fut prétexte à mille détours, et tout à coup leurs deux visages purent se mirer dans la petite eau pure, toute mélancolique de son abandon à l'ombre, et pareille au regret qui se cache pour pleurer. Lucie, nouvelle Ève, dut boire au creux de ses paumes, et Michel rêveusement la considérait penchée, pareille à quelque fleur vivante ployée par le vent vers l'eau profonde.

Puis ils s'assirent côte à côte sur un arbre arraché par la tempête, recueillis et graves.

— « Les bois sont comme la vie, disait Michel en écoutant distraitement frémir

les ramures au dessus de sa tête, comme une palpitation d'ailes prêtes à prendre vol. On les entend frissonner ou se plaindre, et l'on ne voit jamais la main qui les agite ou qui les frappe. »

Lucie tourna vers son mari l'éclair presque inspiré de ses beaux yeux mélancoliques, et elle s'appariait si bien en cet instant à toute la nature qu'un flot de passion vigoureuse afflua au cœur de Michel.

— « On ne peut pas savoir, articula lentement la jeune femme, d'où viennent les souffles qui passent ; mais l'on distingue bien s'ils sont tièdes ou glacés, parfumés ou nauséabonds. Sens-tu comme la brise est aimable, ce soir ? On dirait des ailes sur mon front, des ailes de songe, de mystère et d'infini. »

— « Des ailes, tu dis bien, reprit le jeune notaire. La plainte des arbres est provoquée par la violence du vol qui s'y brise, et non par le simple battement de ces ailes mystérieuses dont tu parles ? »

Ainsi divaguaient-ils pour endormir leurs cœurs anxieux.

— « Les orages de printemps qui cassent les rameaux, répondit Lucie avec intention, ne sont pas ceux qui jaunissent et qui font tomber les feuilles. »

— « Alors, fit douloureusement Michel, il faut avoir pitié des maux qui ne se plaignent plus ; car il est sans doute moins cruel de mourir avec toutes ses illusions que de vivre pour n'en plus garder, ou pour en considérer la chûte une à une ».

La jeune femme fit semblant de ne pas comprendre. Le visage auréolé de couchant, elle répondit :

— « Le bonheur peut toujours ressusciter ; car il n'appartient qu'à notre rêve de

le créer. Les feuilles ne renaissent-elles pas chaque année aux mêmes branches, et chaque fois plus vertes, mieux vivantes ? »

Il semblait que, dégagés par la solitude des multiples conventions de l'existence et du monde, ces deux êtres inquiets se parlassent selon le rythme instinctif de leurs âmes, uniquement, et quoique à leur insu. La solennité de l'heure et du lieu, la beauté de sa compagne et la mélancolie du passé faisaient monter au cœur de Michel des flots de poésie vraie, dont se haussait inconsciemment le ton des paroles échangées.

— « Ton âme, dit-il en se rapprochant de la jeune femme, est transparente comme cette fontaine à l'abri des arbres. Elle surgit de ton cœur comme cette eau qui sort de terre pour venir au jour. »

— « Ecoute, fit Lucie, comme la source gémit en arrivant à la lumière. Dois-je croire que la vérité des âmes et de l'amour comporte pareillement la souffrance ? »

— « Ne me demande pas, reprit sententieusement le jeune homme, de rien affirmer. Ma croyance ancienne est morte et je ne sais plus rien ; car le mur, où j'étais monté pour mieux voir, s'est écroulé sous mes pieds. Ce que je crois pouvoir dire seulement, c'est que nous venons ici pour faire éclore des germes dont nous ne sommes pas les créateurs, et que nous travaillons tous a une œuvre ignorée, dont la profondeur nous donne le vertige, parce que nous n'avons été désignés ni pour la commencer ni pour la finir. »

Il se tut, surpris du ton étrange de ses propres paroles ; mais Lucie, qui le suivait

mieux qu'il n'eût imaginé, fut prompte à répondre.

— « L'amour, dit-elle très bas comme on doit parler dans les sanctuaires, n'est-il pas la raison d'être de toute la vie ? S'il est le but et le moyen tout ensemble, pourquoi n'en serait-il pas aussi l'origine et la source ? »

— « L'amour ! Qui définira jamais ce qu'est l'amour ? »

Ce disant, Michel eut un soupir déchirant comme un sanglot. Il reprit en se levant, comme pour chasser l'obsession de pensées dévorantes :

— « Ecoute, Lucie, voici ce que je suis venu à penser. Pour que l'amour soit le bonheur entier, il faudrait qu'il fût devenu la liberté pure, la vérité pure, la générosité pure.

Un tel amour ne saurait plus être fait seulement de chair ; un tel amour ne saurait plus être seulement le sang du cœur ; un tel amour serait fait de sagesse, de vertu et de force loyale ; un tel amour serait une pure musique d'âmes exaltées. Il serait beau comme les bois au printemps ; il serait profond comme la mer, où tous les flots chantent leur hymne à l'unisson ; il serait vaste comme le ciel, où chaque étoile a sa place et sa clarté. »

Les aspirations de Michel et de Lucie se trouvaient, par extraordinaire sur un tel sujet, parfaitement semblables. Influence peut-être de lectures analogues ou de songes identiquement contrariés en des milieux différents.

Toujours est-il que leur conformation intellectuelle et morale possédait réciproquement des parentés singulières, d'où provenait tout leur malaise d'époux in-

quiets, insatisfaits de ne se point mutuellement compléter, mais doubler.

— « Et pourquoi, s'écria Lucie, en réponse aux prestigieuses paroles de son mari, pourquoi l'amour dont tu parles ne serait-il pas le mien, le nôtre ? Pour m'en rendre capable, il suffirait peut-être que tu voulusses m'aider. »

— « Lucie, Lucie, sais-tu ce que tu me demandes ? »

Un désir d'affronter l'impossible et de hausser l'amour à son degré suprême envahissait la jeune femme.

— « Je n'ai plus peur de souffrir, affirma-t-elle ».

— « Alors, fit Michel en lui prenant les deux mains comme pour la soulever vers lui, veux-tu me promettre que je serai pardonné d'avance pour toute la douleur qui pourra t'arriver par moi ? »

— « Je te le promets ! Je te le promets, quoi qu'il advienne ! » répondit la jeune épouse avec élan.

Une extase passa dans les yeux de Michel.

— « Lucie, ma douce Lucie, murmura-t-il, nul miroir ne me dira jamais combien tu es belle. »

Aux pieds des deux époux, la face lisse de la petite fontaine se fripait doucement, et l'on eût dit qu'un sourire triste s'épandait sur l'eau, quand l'adieu du soleil vint y mourir à travers les branches frémissantes.

Une fraîcheur subite était tombée sur la terre, dont le sommeil prochain s'embuait déjà de vapeurs molles.

Jamais le monde aux deux promeneurs n'était apparu plus beau, plus prestigieux, plus incompréhensible.

XV

Accoudé, le lendemain, à la fenêtre haute où s'accrochent les pampres roux et les raisins noirs de l'automne, Michel s'efforçait de regarder en soi. Dans un ciel à demi couvert déclinait le soleil pâle, pareil à une rose qui s'effeuille dans l'eau.

Michel regardait en soi et y retrouvait le spleen des mauvais jours. A peine une heure était il descendu à l'étude : il n'avait pu y tenir ; les articles du code s'embrouillaient dans son cerveau, et les chiffres sous sa plume dansaient la sarabande. Le scrupule angoissé de ceux qui hésitent à chaque pas dans la vie le ressaisissait, le paralysait. Il se fabriquait des remords ; il inventait des craintes ; il se découvrait des malédictions. Il songeait à Noëline, à l'enfant de Noëline, à tout ce qui pouvait survenir d'irréparable d'une heure à l'autre.

— « Bientôt, se disait il, de peur que l'on ne m'accuse, je n'oserai plus regarder personne en face. Et je voudrais faire promettre à tous ceux qui m'approcheront de s'en aller sans haine, tant je redoute d'être pour quelque chose dans la doulenr de chacun. »

Le vent sur l'allée chassait un essaim de

feuilles mortes, où se mêlaient des pétales flétris de roses effeuillées, souillées de boue.

— « Oh ! murmurait Michel à part soi, quand j'éploye ainsi mon regard sur tout ce qui souffre à mes pieds pour mourir, je ne puis m'empêcher dêtre ému d'un sentiment étrange et qui a quelque chose de plus poignant que la simple pitié. J'en viens parfois à me demander, à la façon d'un moine repenti, si quelques unes de mes pensées ou de mes actions ne doivent pas expier leur pêché originel à travers l'épreuve de quelque existence animale ou végétale autour de moi. Car il doit exister une rédemption, un devenir idéal, dont la somme s'appelle imparfaitement évolution ou progrès, et dont le pressentiment habite partout. Hélas ! cette rédemption devait peut-être, en ce qui me regarde, éclore d'un très ancien désir qui a pourri au fond de moi. Depuis que le désir est mort, l'espoir a disparu. O mon cœur, de quels vœux n'appelais-tu pas jadis la joie d'être père ?

Il faudrait maintenant que je pusse ressusciter l'espoir, pour que renaisse le désir. Mais l'enfant qui est né de mon sang ne s'appellera jamais de mon nom, et il n'aura jamais le droit de me nommer son père. Il ne sera jamais que l'enfant perdu de mes fautes, une épave impossible à réclamer, à récupérer.

Tout est réalisé, et je suis resté les mains vides, le cœur vide, l'âme vide. Ah ! comme je voudrais savoir ce qu'il y a par derrière la vie ! »

Malgré l'abandon de la foi, Michel n'avait jamais pu se résoudre à devenir athée. Indécis d'affirmer quoi que ce fût, il flot-

tait, il tâtonnait et se laissait le plus souvent guider par une certaine intuition du chemin droit. La plupart du temps il se désintéressait de philosopher ; mais, aux heures de crise, il sentait sur lui le poids de l'écrasante et noire solitude qui enveloppe tout homme recueilli, et il aurait voulu savoir ; il aurait voulu deviner à quoi sert de vivre, de souffrir, d'aimer, et qu'est-ce que l'Homme.

Après que le soleil se fût couché sous les nuées orageuses, couleur de cuivre, le jeune notaire resta longtemps accoudé, le visage parmi les pampres auxquels d'instant en instant ses doigts distraits dérobaient un grain de raisin. Des éclairs diffus se mouvaient sous les vapeurs obscures de l'horizon, comme un reflet de braises au milieu des bois, quand le vent éparpille la cendre des « fauldes. » Et tout à coup des larmes affluèrent à ses yeux, suaves, infiniment suaves, et si voluptueusement désolées que son cœur en défaillit presque. Lucie le surprit à ce jeu, en pleines ténèbres et, le voulant embrasser par câlinerie, fut effrayée de lui sentir les joues humides. Elle l'interrogea ; mais il ne sut répondre, puisque ses pleurs avaient coulé presque à son insu. Et durant toute la nuit sauvagement crispée de l'horreur des tempêtes, leurs cœurs à tous deux furent gros, haletants de tout le destin et de tout l'inexprimable.

XVI

Lucie aimait les fleurs. Jeune fille, elle entretenait sur sa fenêtre tout un peuple bigarré de fuchsias et de géraniums. L'été, elle alignait, au long de la demeure paternelle, de chatoyants parterres. La tante de Michel l'encouragea dans ce goût délicat. Volontiers travaillaient-elles ensemble à préparer l'éclosion des corolles brillantes, vivant orchestre, au long des allées, de parfums choisis et de colorations opulentes. Elles arrosaient, ce soir-là, des chrysanthèmes, de tardives giroflées et des phlox.

— « Voulez-vous suivre mon conseil, ma petite Lucie ? disait la Tante. Il ne faut pas trop arroser les fleurs, quand la nuit promet d'être froide. »

— « Elles ont l'air si languissantes, les pauvrettes, fit la jeune femme, et si mal à l'aise à cause du soleil brûlant de la journée. »

— « Les fleurs sont comme nous, reprit la Tante que la mélancolie du soir emplissait de réminiscences. Elles ne se nourrissent pas que de pleurs. »

A la dérobée, la notairesse crut surprendre sur les traits de sa belle-fille l'expres-

sion mal dissimulée d'un long chagrin.

— « Il y a des larmes qu'il faut pleurer, insinua-t-elle, et d'autres qu'il faut retenir. Il me semble que vous devenez triste, ma chère Lucie ?

— « Mère, si vous saviez combien ma tristesse est douce, » fit l'épouse de Michel, sans chercher à rien feindre et comme toute prête aux confidences.

— « Cela ne l'empêche pas d'être dangereuse, reprit la Tante ; car toutes les tristesses le sont un peu. »

— « Je suis si triste et si heureuse à la fois que je n'oserais pas cueillir une fleur, de peur qu'un remords furtif ne vint troubler la transparence de mes pensées. »

— « Si vous aviez un enfant, ma petite Lucie, ce vous serait une fleur plus précieuse à soigner que toutes celles-ci ; mais il ne faudrait pas non plus verser trop de larmes sur sa délicatesse ; car les enfants qui voient pleurer leurs mères ont la peur du mauvais sort. Et la peur du Destin, c'est la défaite de l'Homme. »

Une lueur de songe ineffable illuminait le visage de Lucie.

— « Il n'y a que l'Amour, dit-elle, qui puisse vaincre le Destin. Et l'amour n'a-t-il pas le droit par instant d'avoir pitié, et la pitié ne pleure-t-elle pas, sans que l'âme trahisse une faiblesse ? »

L'image de Noëline s'évoqua aux yeux de la Tante.

— « Lucie, mon enfant, dit elle, sans réussir à comprendre tout à fait la mélancolie radieuse de la jeune femme, il vous faudrait un Messie à bercer sur vos genoux. »

— « Mère, il naîtra peut-être de mes larmes heureuses ? »

Puis, tout à coup, avec l'accent désolé de celui qui vient de commettre involontairement une mauvaise action :

— « Ah ! je viens d'écraser une fleur ! Mon Dieu ! qu'arrivera-t-il demain ? »

Et deux larmes furtives roulèrent sur les joues de Lucie.

XVII

Ah ! que les vergers sont beaux en Octobre ! Sous le fardeau de leurs fruits rouges et dorés, les branches ploient et s'affaissent, comme pour inviter les passants à se régaler des trésors qu'elles offrent. Parfois un bruit sourd de chûte dans l'herbe, et les enfants courent. Une pomme est tombée. Un ver en a rongé le cœur ou bien un coup de vent a heurté les tiges, et il faut bien que l'heure vienne où les fruits se détachent, puisque l'arbre une autre année doit refleurir.

Michel s'en est allé, ce matin-là, à travers les courtils et les pâtures, où les gaules effilées, longs fléaux agités verticalelement par la main des tâcherons, battent la récolte mûre des pommiers. Mais le jeune notaire ne tient guère à causer. Il se détourne par un chemin creux, bordé de coudriers dont les branches se rejoignent en ogive au dessus de la tête des passants. Pareil à l'odeur des blés en grange et du pain tiède, un arôme savoureux et sucré, qui fait venir l'eau à la bouche, voltige au ras des herbes mûres. L'automne drape les bois d'une mousseline dorée, dont les fines mailles semblent fondre au soleil pour

laisser choir tous les trésors qu'elles emprisonnent. Mais Michel aujourd'hui ne s'amuse guère aux nuances variables du jour entre les clairières du vallon.

Nerveusement, il froisse entre ses doigts crispés une lettre, où. tout à l'heure, ses larmes chaudes sont tombées, en la lisant. Il voudrait fuir, cacher sa douleur à tous les yeux, au fond de quelque désert inviolé et ne reparaître que lorsqu'il serait sûr d'avoir tout enfermé au fond de lui-même comme sous un sceau de plomb.

Aujourd'hui, sous le coup de la cuisante nouvelle, il n'est plus le maître de sa fièvre, et il bégaie, tout en marchant, des bouts de phrase incohérents et désolés.

— « Le voilà, le fruit du Destin, articule-t-il amèrement en dépliant pour la dixième fois la lettre d'angoisse, le voilà, le frut du Destin, fécondé par les effusions de mon cœur, mûri au souffle brûlant de mes songes de passion ! Il ne me reste plus qu'à le cueillir. »

« Pauvre Noëline, elle n'a pas voulu garder pour elle seule le secret douloureux, où gît la vérité de la vie.

Elle vient de s'exiler dans la mort, afin de me livrer la clef du seuil, par où elle est entrée la première et par derrière lequel elle a laissé son bonheur à m'attendre. Elle me rend maintenant ma jeunesse. Je la lui ai donnée toute en fleur au printemps toute fragile et toute parfumée ; elle m'en restitue aujourd'hui le rameau d'automne. Mais comment se greffera-t il à nouveau sur mon cœur vieilli et vidé ? Il faudrait, pour me rajeunir, toute la vérité à vivre, et à qui imposerai-je de m'aider à porter le fardeau qui m'échoit ? Je n'aurais jamais voulu faire souffrir les autres. Hélas ! l'ordre du

Destin me tombe, ce matin, entre les doigts, brûlant comme le feu. Le pacte fatal fut signé de mon sang et j'ai donné ma parole à la morte. Un enfant, un enfant, je dois accepter la charge d'un enfant ! Et si je la repoussais, je me sentirais vil. D'autres, chaque jour, livrent ainsi au ruisseau le fruit de leurs orgies d'amour, et ils n'en sont pas moins honorés et considérés. Mais, pour moi, cela n'est pas possible, tant j'aurais horreur de moi-même. »

« Oh ! si la Vérité doit être l'autre nom de l'Amour, qu'elle embrase maintenant, ô ma Lucie, tes prunelles, que j'aurais tant voulu tenir à jamais fermées !

Pourvu seulement que la clarté ne soit pas trop aveuglante ! »

En rentrant chez lui, le jeune notaire trouva deux notables du village, qui le priaient de passer chez le curé.

L'affaire était d'ordre électoral. Le maire venait de donner sa démission, et il s'agissait d'organiser la résistance contre les empiètements éventuels du parti rouge enhardi par la protection ministérielle. Malgré les instances de la Tante, qui aurait bien voulu voir son neveu prendre rang au conseil municipal, Michel, que tracassaient, en vérité, bien d'autres soucis, se récusa. Pour le surlendemain qui était dimanche, le pasteur eut ainsi un sujet de sermon tout indiqué sur l'attiédissement de la foi et la désertion des derniers fidèles.

Au reste, Michel ne s'assit, ce jour-là, que pour la forme à la table du déjeûner familial. Délaissant même les affaires les plus urgentes, il ne fit que passer à son bureau pour donner le change aux siens

et, pris d'un besoin éperdu de solitude, il s'enfuit à nouveau vers la campagne.

Mais Lucie, cette fois, l'avait épié et suivi.

Il était monté vers les bois vallonneux de la Marquayenne, à travers les touffes noires d'ajoncs épineux qui lui faisaient saigner les jambes au passage. De clairière en clairière et au détour des sentiers, des perspectives apparaissaient. Michel s'arrêtait alors, s'efforçant de s'intéresser comme autrefois au paysage, d'en dégager les lignes entrecoupées, d'en noter les nuances flottantes. Mais il y réussissait mal et une oppression tenace lui demeurait au cœur, comme si des griffes invisibles lui eussent implacablement comprimé la poitrine. Le spectable paisible et doux des ramures d'automne, où se jouait le soleil espiègle, lui faisait cependant du bien, et il songeait ingénûment.

— « Ah ! que j'étais fou de tant chercher naguère le sens de la vie et de toutes choses, quand elles n'ont peut-être d'autre signification essentielle et profonde que leur seule beauté ! »

Mais tout à coup le ressaisissait la pensée de l'enfant et de Noëline.

Il s'enfonça sous un hallier de châtaigniers épais. A son approche, un écureuil léger, poilu de roux, grimpa lestement au tronc d'un hêtre. Un paquet de faines tomba aux pieds de Michel.

Et tout à coup une voix douce, un peu plaintive, par derrière lui :

— « Michel, où es tu ? »

Puis une forme blanche entre apparue à travers les branches humides, Lucie !

— « Je te cherchais, je ne te trouvais pas

et je sentais une peur étrange m'envahir comme le pressentiment d'un malheur. »

Et tout à coup, oublieuse de ses promesses de réserve et de silence :

— « Que peuvent donc te chanter de si intéressant, les arbres de ce désert ? »

— « Des choses. Je ne peux pas dire. Ne les aimes-tu donc pas toi-même ? »

— « Pas seule. D'ailleurs je ne suis pas sûre que tu sois venu ici pour interroger précisément les châtaigniers. Tu froissais, à mon arrivée, une vague paperasse, une enveloppe, que sais-je ! »

— « C'était une lettre », fit Michel très bas, avec la décision de n'user, en l'occurrence, d'aucune autre arme que de la franchise pure.

— « Tu ne m'en avais point parlé en la recevant. Est-ce donc une lettre d'affaires ? »

— « Je me réservais de t'en parler plus tard. »

— « Et cette lettre contient des choses qui te faisaient songer ? » poursuivit Lucie avec une amère nervosité.

— « Qui me faisaient songer à toi », répondit Michel d'une voix profonde et douce.

— « A propos de mon bonheur ou de ma peine ? »

— « A propos de ton amour et de ta bonté. »

— « On dirait que tu as pleuré », observa moins âprement la jeune femme.

— « Non j'ai eu peur. »

— « Peur de quoi ? » fit Lucie.

— « Peur de t'avoir trop fait promettre naguère, quand je t'ai demandé de me pardonner d'avance toute la douleur qui pourrait t'arriver par moi. »

Et des larmes roulèrent sous les paupières brûlantes de Michel. Lucie remarqua

le timbre profondément douloureux de sa voix :

— « Ne crains pas, dit-elle, Michel. J'ai besoin maintenant de souffrir pour quelqu'un. »

Ces paroles firent au cœur du notaire l'effet d'une rosée sur la graine desséchée qui veut éclore.

— « Merci, articula-t-il. Tu dois avoir raison. Il est bien cruel et bien vain de ne souffrir que pour soi tout seul.

A nous deux nous parviendrons sans doute à comprendre, un peu mieux que je n'ai fait jusqu'ici, le mystère de cette existence d'embûches ; car si mon âme paraît faite d'eau et de larmes, la tienne en revanche l'est de flamme et de courage. »

« N'est-ce pas le soleil brûlant qui boit la mer, pour en faire monter les vapeurs au ciel ? » ajouta Michel en manière de parabole avec ce sérieux un peu pédantesque qui caractérise la plupart des provinciaux cultivés.

— « Mais enfin qu'est-il arrivé ? » réitéra Lucie, qui en fait de littérature goûtait surtout les romans populaires et qui par conséquent s'attardait peu aux phrases compliquées.

— « Noëline est morte », répondit le notaire.

Un mélange de peine, de soulagement et d'épouvante indéfinissable envahit brusquement Lucie, qui frissonna des pieds à la tête, comme un jeune lys dont un coup de vent fait tomber par terre le pollen doré.

— « Mon Dieu ! fit-elle. Quelle triste nouvelle ! C'est l'ombre de la morte que j'aurai senti passer tout à l'heure à mes côtés et qui m'aura frôlée de ses ailes. Je comprends maintenant pourquoi tu me

paraissais avoir pleuré. Mais pourquoi ne me m'as-tu pas avoué ton chagrin ? N'est-elle pas digne, la pauvre morte, de toutes les larmes ?

Michel, écrasé, indécis toujours, balbutiait :

— « Pardonne, pardonne-moi, ma pauvre Lucie ! Nous ne pleurerons jamais tout ce qu'elle mérite. »

XVIII

Malade, et devenue presque impotente, la Tante est assise en un vieux fauteuil garni de cuir déteint. Un feu maigre braisille devant elle au creux de l'âtre étroit. Aux murs de la chambre s'accrochent, pour uniques ornements, quelques images de piété, dont l'une, celle de la Vierge, est environnée d'un chapelet de vieux buis usé par les récitations du rosaire. En face, saigne un lamentable Christ allemand aux joues déchirées, aux yeux de désolation et de détresse.

Placée de côté, la Tante tourne alternativement son regard las et veule vers les deux figures sacrées, dont la coutume a fait pour elle des fétiches. Et de vieilles paroles apprises par cœur, en guise de prières, lui montent aux lèvres. Les marmotter, en fermant les yeux, lui fait du bien. Mais le réconfort attendu ne vient guère aujourd'hui. Une image, celle de Noëline, se dresse implacablement au travers de son rêve. Cependant, Michel vient d'entrer. En silence, il prend un siège et se place aux côtés de sa bienfaitrice.

— « Mon fils, mon pauvre fils, débarrasse-moi de ce remords qui m'étouffe.

Toi seul, dois en avoir conservé la puissance et le droit. Chasse-le ; chasse-le ; je t'en supplie, ou j'en mourrai. »

— « Si je parviens à le chasser, je vous ferai peut-être souffrir davantage encore. »

L'effroi de parler, de s'expliquer. de tout dire assourdissait la voix du jeune homme.

— « A cause de qui ? » fit la Tante, intéressée.

— « A cause de moi, reprit Michel. Il y a une foule de pensées qui n'arrivent pas jusqu'à la conscience et c'est par celles-là, sans nous en douter, que notre vie, le plus souvent, se dirige.

L'appréhension, ma tante, vous rend malade plus encore sans doute que le remords.

— « C'est possible. Mais voici quelle fut de tout temps l'origine de mes soucis les plus profonds. Quand je sentais sourdre à mes côtés la sympathie et la confiance, je me sentais en même temps vivre de toute la vie ; mais dès que tarissait autour de moi cette respiration mystérieuse, je n'avais plus même la force de penser et tout se faisait noir à mes yeux. »

La notairesse se tut, haletante. Un instant, dans l'appartement, voltigèrent les mystérieuses chauves-souris d'un silence obscurci de pressentiments mélancoliques.

— « Qui est-ce qui me rendra maintenant la confiance de la morte ? » articula enfin douloureusement la malade, avec ce souci d'au-delà qui tourmente toutes les âmes craintives.

— « Ceux qui ne meurent pas tout entiers, fit Michel de sa voix grave des jours sombres, laissent toujours des remords à ceux qui demeurent ; mais il est des remords qui peuvent devenir de l'espérance. »

— « La pauvre ! Elle a bien racheté sa faute, » murmurait à part soi la tante, qui semblait ne plus entendre d'autre voix que celle des souvenirs.

— « Il nous appartient peut-être, reprit Michel, de contribuer à effacer de sa mémoire tout ce que réprouve encore le monde, si toutefois il est criminel d'avoir voulu vivre selon la vérité. »

La Tante haussa lentement son regard éteint vers les images de religion.

— « Me suffira-t-il aujourd'hui devant Dieu, dit-elle avec une componction qui n'allait pas sans quelque ridicule affectation, me suffira-t-il de la vérité du regret ? »

— « Est lâche qui refuse d'encourir les conséquences de la vie. Je vois maintenant que la vérité doit être faite d'action et de courage, comme elle est faite d'amour », poursuivit Michel, chez qui toutes les crises de l'âme aboutissaient à philosopher.

— « Je ne te comprends plus », fit la notairesse.

— « Ma mère, écoutez-moi bien. Vous souffrez de pressentiments que vous apporte le mystère de cette heure angoissante ; mais vous n'en raisonnez sans doute pas toute la gravité solennelle.

Voulez-vous maintenant toute la vérité ? »

— « La vérité ! la vérité ! Est-ce que Noëline ne serait pas réellement morte ? »

— « Elle est morte et elle n'est pas morte. Elle est morte et elle survit. »

La Tante tournait maintenant des yeux agrandis vers Michel.

— « Michel, je t'en supplie, expliqne toi, dis-moi tout ! »

— « Noëline laisse un fils », articula le jeune homme à voix éteinte.

— « Pauvre mère ; pauvre enfant ! Il était donc écrit que le déshonneur ne devait pas la quitter, s'écria la vieille femme, en joignant les mains.

— « Et maintenant, ma mère, vos remords sont-ils détruits ? » questionna Michel qui pleurait.

La réponse fut glaciale et inattendue.

— « Ils devraient l'être, si mon faible cœur pouvait obéir à ma raison. Mais la sagesse humaine est si faible. »

— « C'est que votre pressentiment, ma mère, prononça lentement le jeune homme, est plus sage que votre raison ; c'est que votre cœur voit mieux clair que votre jugement. »

Il dit. Un halètement de fièvre exhalé des profondeurs de l'invisible semblait rythmer les vagues du silence devenu sépulcral. Et tout à coup la notairesse se leva de son fauteuil, alla vers son prie-Dieu de noyer, s'y agenouilla, marmotta de vagues paroles et dit, en se tournant vers son protégé :

— « Veux-tu que nous adoptions l'enfant ? »

Elle restait courbée comme sous l'attente d'une grâce surnaturelle.

— « Ma bonne mère, balbutiait humblement Michel, dites-moi d'abord que vous me pardonnez. »

La bonne femme se releva péniblement et revint, en geignant un peu, se rasseoir devant les tisons éteints.

— « Je te pardonne tout, dit-elle. »

— « L'enfant de Noëline est aussi le mien. » avoua enfin le jeune homme.

— « Mon fils, mon pauvre fils, pourquoi as-tu mésallié notre sang ? »

Michel courba la tête avec honte.

— « J'ai subi, bégaya-t-il, le Destin que mon cœur appelait, et le Destin sans doute eut raison, qui voulut tour à tour me perdre et me sauver par l'amour »

Une dernière révolte secouait l'orgueil de la notairesse.

— « Vas-tu dire maintenant, à la face de tous, articula-t-elle, que cet enfant est ton fils ? »

— « Je n'ai pas encore le droit de le proclamer, non pas à cause de moi-même ; mais à cause de Lucie. »

— « Oh ! s'écria la vieille femme, tu as raison. Il ne faut pas qu'elle souffre : il ne faut pas ! »

— « Il faut qu'elle devienne la mère de l'enfant, sans qu'elle puisse deviner que je suis le père, n'est-il pas vrai ? »

— « Peut-être ou plutôt non, non ! J'ai réfléchi. Je sens déjà se réveiller mes remords envers la morte. Il faut la vérité, Michel, toute la vérité ! Il me semble que toute la sincérité de cette heure vient de me sauver l'âme, à moi. Dis-lui tout aussi à elle. Il est préférable qu'elle sache tout. »

Le sang battait aux tempes de Michel, comme l'eau qui commence à bouillir aux parois brûlantes de la chaudière.

— « Et croyez-vous, balbutia-t-il, ma mère, croyez-vous qu'elle me garde son cœur ? »

Le visage de la Tante s'illumina. On eût dit qu'une inspiration émanait pour elle des profondeurs de l'invisible.

— Elle ne t'en aimera que davantage, dit-elle, si elle comprend ; et si elle ne comprend pas, c'est que je l'ai mal jugée. »

« Sauve-la de la tristesse et du doute jaloux, mesquin ; sauve-la par la vérité ! »

— « Que toute la vérité de la terre nous

console par l'amour ! Oh ! si cela pouvait être ! » s'exalta Michel.

Une bouffée soudaine de flammes jaillies d'entre les tisons endormis ensoleilla subitement l'âtre mort. La chaleur vigoureuse en vint battre le front pâle et moite de la vieille femme à qui tant d'émotions procuraient de la fièvre.

— « Et maintenant, dit elle haletante, ouvre la fenêtre, pour que tout l'air de tout le ciel m'entre dans la poitrine. »

Michel obéit et le soleil, en quelque sorte poudroyé par la brise, inonda tout l'appartement comme un parfum de joie et d'espérance. Rasséréné, sans que la froide et calme raison ait eu le temps de prendre part active à quoi que ce fût, le notaire songeait tout bas :

— « Pourquoi désespérer ? L'heure vient peut-être où nous allons enfin pouvoir gonfler aussi notre poitrine de tout le bonheur, comme le vent fait d'une voilure neuve. »

XIX

Les paroxysmes d'amour ne vont pas sans quelque névrose. Michel, à leur souffle douloureux et impressionnant, avait senti s'abolir quelque peu les énergies de sa volonté. Son aversion pour les choses pratiques s'en était accrue, et de plus en plus il abandonnait au maître clerc, un malin compère, la direction de l'étude. Par instants il se demandait si tous ses chagrins n'étaient pas nés de sa propre faiblesse, et s'il n'avait pas apporté en naissant quelque tare héréditaire qui le prédestinait à ne pas réussir. Et il se consolait à pleurer seul en de longues crises, que rythmaient les sursauts d'une hystérique volupté. Pauvre homme veule et falot, indécis et tourmenté, généreux et lâche, qui assistait désespéré à sa propre ruine intime et qui avait perdu depuis longtemps ce suprême recours des brutes : la présomption. Se figurant toutefois marcher vers un idéal qui n'était peut-être au fond que la révolte suprême de ses nerfs épuisés, il continuait de souffrir, et cherchait sans relâche une aide autour de lui qui lui permît un jour de se reconquérir. Helas ! la contagion de son mal obscur semblait

avoir gagné sa femme, dont les bizarreries finissaient par le frapper, et qui s'absorbait des journées en la lecture énervante de romans puérilement sentimentaux. Il enviait les paysans d'être balourds et sans vagabondages de pensée ; mais il ne les comprenait pas et il s'en désolait aussi.

Un vieux puits au capuchon d'ardoises moussues s'ouvrait dans une cour de derrière. Une vigne s'y enroulait et des « langues de bœuf » garnissaient les pierres grises du seuil. Ombragé d'un grand orme à la tête perpétuellement branlante, ce puits semblait, depuis quelque temps, attirer Lucie, qui venait, sur une chaise de bois rustique, s'asseoir pour lire au bord de la margelle.

Un matin, Michel la surprit penchée sur l'eau profonde.

— « Je suis sûr qu'elle sourit, se disait-il à lui-même ingénûment tout en se rapprochant silencieusement de la jeune femme. Je suis sûr qu'elle sourit ; car elle n'oserait pas regarder l'abîme autrement qu'avec un sourire. »

Et tout à coup, sans se retourner, et comme pour juger du jeu de l'écho dans la profondeur, Lucie se mit à chanter.

Les paroles étaient celles d'un poète inconnu adaptées sur de la musique de Schumann, le tout recueilli par hasard parmi de vieux papiers en un coin du salon.

La voix de la jeune femme était fraîche comme le chant d'une source à l'ombre, et parfois hésitait un peu comme d'émotion ou de secrète volupté.

Elle disait :

« J'aime à sourire d'être belle
Devant la source qui m'appelle,
Et pourtant je pleure souvent.
Et ma chevelure s'emmêle
Au souffle fou du vent.
Ah ! Je sais bien que je suis belle,
Quand ma chevelure s'emmêle
Ainsi qu'un écheveau vivant.
Souffles du vent, souffles du vent
Emportez mes jours en rêvant ! »

— « Quelle bouche de mystère lui a dicté cette chanson ? » murmurait Michel interdit, inquiet et charmé tout à la fois.

A pas légers il marcha vers Lucie qui semblait attendre la réponse de quelque esprit des ténèbres, caché dans la cavité sombre.

— « Lucie, ma pauvre Lucie, souffla-t-il à mi voix, ramène tes regards vers l'espace ; car il n'est pas bon de laisser ta jeune âme heurter ainsi son aile aux parois des puits. »

Avec un frisson brusque de tous les membres, la jeune femme se retourna.

— « Ah ! tu m'as fait peur ! » s'écria-t-elle.

— « A quoi songeais-tu ? »

— « Je ne sais. J'écoutais les voix de la terre. Je cherchais à concevoir les profondeurs de la mort, pour tâcher de découvrir quelles vérités sont celles qui se cachent par derrière la vie. »

Ces paroles obscures firent courir un froid d'épouvante instinctive au cœur du notaire.

— « A quoi bon ? fit-il. Tâchons p'utôt d'éclairer la vie elle-même, et ne dispersons pas les rares clartés de notre flambeau. »

Incontinent Lucie se jeta au cou de Michel, avec de longs pleurs qui coulaient sur ses joues pâles, comme les gouttes de l'aube aux pétales parfumés du lys frais éclos.

Sur le gazon rare et déjà flétri le vent d'octobre chassait de son fouet le troupeau errant des feuilles mortes.

— « Oh ! Michel, mon cher Michel, soupirait l'épouse, je suis bien coupable envers toi. »

— « Comment ferais-tu pour être coupable, à moins de le rêver ? »

— « Si ! si ! je suis coupable ! Est-ce donc chose qui ne puisse durer, sans se transformer sans cesse, que l'amour ? Le tien, Michel, ne me suffit plus. Je le voudrais plus large ou plus profond dans un autre amour..... l'amour maternel. »

— « Lucie, ma bonne Lucie ! »

Il dit, sans expansion véritable et avec une certaine contrainte, que la jeune femme ne remarqua point. Elle poursuivit :

— « Je suis fatiguée de ne bercer que ma joie d'enfant sur les genoux de ta tendresse et, depuis cette mort qui m'a glacée comme si un souffle d'abîme avait passé sur moi, je me suis senti envahir pour la première fois d'une souffrance, où il entre trop de pensées d'avenir et de sacrifice pour que les plus doux prestiges du présent la puissent guérir. J'ai regardé au fond de mon cœur, et je l'ai trouvé tel qu'une grande corolle qui s'entrouvrirait sans étamines et sans pistil. Il me semble que je devrais me promener sur les chemins pour y recueillir les pauvres orphelins abandonnés ; car il est bien égoïste de garder sa paix et son bien-être pour soi-même. »

« Ah ! Michel ! Michel, si nous avions un enfant ! »

Elle se tut. comme à bout de souffle. A ses pieds s'abattirent quelques moineaux avides de recueillir les miettes de pain que Lucie, l'instant d'auparavant, avait laissé tomber sur le sable.

Michel eut une inspiration. Il osa tout à coup.

— « Le Destin, suggéra-t-il, a peut-être voulu pourvoir à ton cœur débile. Noëline laisse un fils. L'adopterais-tu ? »

Lucie, qu'un médecin naguère avait désolée, en lui déclarant qu'elle n'aurait jamais d'enfant, fut prise d'un transport, qui ravit Michel de surprise et d'admiration.

— « Oh ! avec quel bonheur ! s'écria-t-elle. Je serais donc mère enfin ! »

Redoutant quand même une feinte, le notaire tenta une légère diversion, histoire d'éprouver la solidité du sentiment manifesté par la jeune femme.

— « Mère, non, observa-t-il, tu ne le seras véritablement jamais sans avoir souffert les douleurs de l'enfantement, et pourquoi ne serait-ce pas bientôt ? Tu pourras quand même, par avance, t'en faire une illusinn, qui te permette d'attendre moins anxieusement. »

— « Est-il donc absolument besoin, répartit la jeune femme, d'une douleur physique, pour mettre au monde un véritable dévoûment ? Et ne puis-je infuser à l'enfant que j'adopterais tout le rêve de mon âme, toute la bonté de mon cœur, à défaut du sang de mes veines ? »

— « Peut-être », fit Michel, dont le cœur battait, comme l'eau qui reflue contre la pierre placée en travers du courant.

— « Dis-moi que c'est certain, reprit Lu-

cie, avec enthousiasme. L'âme de Noëline était belle, et son cœur fut bon comme le pain qu'une indulgente main partage aux pauvres. Qu'importent les fautes qu'elle a pu commettre ? Il me suffit d'avoir senti un jour son rêve effleurer le mien. Et ce rêve était sublime, comme l'arc en ciel des matins de mai. »

Autour des deux époux s'immobilisaient les branches, et le ciel, à peine ourlé de fine peluche blanche, se dorait finement par endroits, comme le raisin qui mûrit sous les feuilles.

— « Vous autres femmes, réfléchit tout haut Michel, vous n'êtes rien sans l'amour. C'est lui qui vous fait ce que vous êtes, et vous devenez différentes suivant celui que vous aimez ou qui vous aime. C'est pourquoi peut-être vous faites, à toute époque, le proie du prêtre. »

— « Alors, il te plairait que je fusse la mère de cet enfant ? »

Pour réponse préalable, Michel attira vers lui passionnément sa jeune femme.

— « Certes ! dit-il doucement, le souffle court et les yeux clignotants d'émotion contenue. Mais auparavant, il faut que je t'inflige une peine cruelle, une peine capable de compenser pour toi les douleurs que le Destin a voulu épargner à ta première maternité. »

— « Inflige-moi, s'exalta Lucie anxieuse, tout l'enfer du vieux Dante à traverser, s'il le faut ; je te pardonne en faveur du mystère nouveau que je veux connaitre. »

Alors Michel, très pâle et comme défaillant :

— « Eh bien ! avoua-t-il, c'est moi qui suis le père de l'enfant de Noëline. »

Au souffle de telles paroles imprévues,

Lucie chancela, comme une tige trop frêle qu'un coup de vent renverse, et elle s'appuya, tôt déprise de l'étreinte craintive de l'époux, contre la margelle proche du vieux puits qui s'émut d'un étrange écho, comme de chaînes agitées au fond.

Michel, atterré devant elle, attendait, comme un condamné, qu'elle daignât lui répondre et lui pardonner.

Enfin elle se redressa :

— « Oh ! fit-elle, comme tu me dis cela ! Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? C'est un mensonge que tu fais pour m'éprouver. Si c'était vrai, tu ne me regarderais pas ainsi, avec cette tranquillité !

Oh ! tu peux me le répéter : je ne le croirai jamais ; je ne puis pas le croire ; car il me faudrait croire en même temps que tu ne m'as jamais aimée. »

Et de nouveau reprise de sanglots convulsifs :

— « Oh ! pourquoi, pourquoi, bégayait-elle, pourquoi m'as-tu dit cela ? »

— « Je te l'ai dit, parce que c'est la vérité, » articula simplement Michel.

— « Alors, tu l'as donc aimée, elle ? »

— « Je l'ai aimée et elle m'a aimé. »

— « Mais comment as-tu pu m'aimer en même temps, moi ? »

— « Je vous ai aimées toutes deux, parce que vous étiez chacune le reflet différent de mon rêve de perfection. »

— « Mais l'as-tu aimée autant que moi, ou bien as tu réussi à m'aimer autant qu'elle après l'avoir aimée ? »

— « Je t'ai aimée autant ou davantage, je ne sais ; car l'amour sincère n'a pas plus de mesure que la vie et que la destinée. »

— « Oh ! Michel, Michel ! je ne savais

pas que de telles choses fussent possibles. »

Accablée, Lucie se laissa tomber sur le petit banc où elle s'asseyait depuis quelques jours et qui était proche.

Michel vint l'y rejoindre, et, lui soutenant doucement la taille d'un bras craintif :

— « La vie, murmura-t-il, est profonde et cruelle comme la mer, et il faut avoir bien pleuré pour être arrivé à gémir avec elle au lieu de la maudire. »

Lucie, cependant, n'avait pas terminé son interrogatoire. Comme au sein d'une chaudière en ébullition se forment des globules inégaux et pressés d'où sortent de promptes vapeurs, ainsi de son cœur gonflé montaient les brûlantes questions :

— « Mais pourquoi, reprit-elle, s'est-elle enfuie, Noëline, puisque vous vous aimiez et puisque tu étais le père de son enfant ? »

— « Elle s'est enfuie à cause de moi et de ma tante, qui fut comme tu sais, ma seconde mère. Ma bienfaitrice ne l'eût pas acceptée pour belle-fille, et tu en sais d'avance les raisons, puisque Noëline, en venant ici, portait encore la bure des religieuses. »

— « Mais toi, Michel, comment as-tu consenti à ce départ, à l'heure où nulle promesse ne te liait encore à moi ? »

— « A cause du souhait des miens et de ma faiblesse; mais surtout parce que je t'aimais déjà. Le Destin sans doute avait prévu que vous deviez tour à tour, toutes deux, vous compléter douloureusement en moi. »

Michel pleurait silencieusement. Le vent qui grandissait enveloppa brusquement les

deux époux dans un tourbillon de feuilles mortes, et de fines gouttes se mirent à chanter sur les feuilles, piquant de mille remous élargis en cercles de moire la soie verdâtre de la pièce d'eau.

— « Comme elle a dû souffrir, la pauvre abandonnée, fit de nouveau la jeune femme. Mais comment, loyal comme je te connais, as-tu fait pour me tromper, pour me laisser croire que tu m'aimais seule, quand tu avais reçu les baisers d'une autre, quand tu étais le père de l'enfant d'une autre ? »

— J'ignorais alors, répondit Michel très simplement, que je fusse père. Quand je l'ai su, il était trop tard pour m'abstenir de toi et trop tôt pour te confier la vérité. »

— « Tu as dû lui faire bien du chagrin, murmura la jeune épouse. Maintenant c'est à mon tour. »

« Pour être rendus dignes de la Vérité, il aura donc été nécessaire que nous ayons souffert tous. »

Un grand soulagement mêlé de confiance inexpliquée rassérénait le jeune homme :

— « Les âmes, articula-t il, sont comme les vases. Elles ont besoin d'être lavées de larmes pour devenir aptes à recevoir la liqueur qu'on leur destine. »

Puis, après un silence pareil à un clair de lune sur l'eau d'une source :

— « Voudras-tu m'aimer encore ? » interrogea-t-il.

— « Comment ferais-je pour ne pas t'aimer ? » répondit angéliquement la jeune femme.

— « Voudras-tu me pardonner ? voudras-tu m'épargner le remords ? » reprit Michel.

— « Ne t'ai-je pas pardonné d'avance ! »

— « Lucie !. »

— « Je serai la mère de ton fils. »

Une extase véritablement céleste transporta le jeune homme.

— « Lucie, s'écria-t-il, ma divine Lucie, tu es plus belle que le ciel : car il ne saurait exister nulle part de lumière comparable à ton âme ! »

— « Allons embrasser ta tante. »

— « Embrassons-nous d'abord, à la face du Destin qui nous a fait pleurer, au nom de l'Amour qui nous a secourus et qui nous a fait voir clair dans les ténèbres, où tant d'autres demeurent aveugles ! »

Une effusion suave et chaste les joignit à travers leurs larmes, qui s'épanchaient malgré eux.

Brusquement, d'un nuage ourlé de cuivre que le vent chassait au dessus des bois, jaillit la flamme aigüe d'un éclair, dont tout le ciel, en un instant, fut balafré, comme d'une blessure énorme et brûlante. Un violent coup de tonnerre l'accompagna ; les feuilles claquèrent ; la terre frémit toute, et l'on put croire que l'assaut de quelque tempête était proche. Michel et Lucie coururent vers la maison. Mais quand ils se retournèrent sur le seuil pour considérer l'espace rayé déjà de larges gouttes, ils aperçurent un arc-en-ciel immense se lever de l'horizon. En déroute, sous le fouet ardent du soleil reparu, l'orage s'échappait à l'Est.

XX

Au retour de son court passage à Savignies, Noëline avait vu s'aggraver l'état déjà douloureux de sa santé chancelante. Brusquement le travail dont elle vivait lui fut retiré. Une fois épuisées ses maigres économies, elle résolut d'entrer en service et, mal remise encore d'une bronchite contractée au cours de ses veilles, elle fut emmenée par une veuve nouvellement retirée d'un commerce d'épicerie, et dont elle avait fait connaissance dans le quartier. Il fallut placer l'enfant en nourrice, et comme la bonne vieille désirait s'installer dans sa ville natale à Montivilliers près du Hâvre où elle s'était fait arranger, dans la rue d'Ingouville, une jolie maisonnette normande ornée de glycines, Noëline voulut emmener le nourrisson dans son voisinage, afin de pouvoir utiliser à l'aller voir ses rares loisirs.

Encore que pourvue abondamment des méticulosités les plus ridicules, l'ancienne épicière avait un grand fonds de bonté. Elle aida volontiers la nouvelle servante à découvrir une nourrice de renom convenable et débattit elle-même les conditions. Puis, on s'installa. Montivilliers, malgré

les approches de la mer et le tumulte du grand port auquel des trains incessants le relient, est un séjour paisible. De grandes collines à peine escaladées de quelques villes enferment toute entière la nonchalante petite ville, qui aperçoit le soleil levant à travers un rideau d'arbres juchés sur la hauteur.

Ainsi les habitants du calme vallon, à l'ouverture duquel sommeille également Harfleur, peuvent se figurer vivre au bas d'une forêt qui commencerait audessus de leurs toitures et de leurs fenêtres. Donnez-vous la peine de sortir et de vous hisser sur l'horizon, votre promenade ne sera pas longue, s'il ne vous arrive d'apercevoir d'un côté, par delà les prairies d'Harfleur, l'estuaire de la Seine, pareil à une large nappe d'argent liquide ou les mâtures immobiles des navires ancrés dans le port du Hâvre ; de l'autre la p'eine mer, au bas des premières falaises, par l'orient du cap de la Hève.

L'air salubre de la contrée parut un instant revigorer le corps anémié de la pauvre Noëline ; mais bientôt le mal obscur qui la minait et la honte instinctive de son existence subalterne creusèrent ses yeux de fièvre et voûtèrent sa chétive poitrine. La toux revint obstinément et les crachats mêlés de filaments rouges. Charitablement, la bonne rentière la fit soigner. De menus acomptes versés par elle aidèrent la nourrice à patienter. Finalement, comme le mieux ne se présentait pas, l'excellente femme prit le docteur à part, et lui demanda la vérité stricte.

— « Est-ce une de vos parentes ? » fit le carabin en relevant ses lunettes.

— « Pas le moins du monde, monsieur

le docteur, cette fille a eu des misères, et comme elle est très douce, je n'ai pu m'empêcher de prendre de l'affection pour elle. »

— « Eh bien, madame je dois vous avouer qu'elle est absolument condamnée. Son état peut se prolonger un mois encore ; il peut tout aussi bien ne durer plus que deux jours. C'est un mal implacable où la science ne peut rien. Vous pouvez voir d'autres que moi. Ils ne vous diront rien de plus. Donnez à la malade tout ce qu'elle vous demandera. »

Sur son crâne chauve le médecin remit son chapeau et sortit en reboutonnant sa redingote.

La bonne femme était demeurée sans voix, sur le seuil, en le regardant s'éloigner. Quoique Noëline ne lui fût de rien, elle ne pouvait retenir ses larmes. Enfin elle retourna vers la malade, en murmurant à part soi :

— « Que savent-ils, au fond, tous ces docteurs ? Tant que la vie persiste, on a le droit d'espérer. Je vais offrir à Noëline de lui amener son enfant. Cela la réconfortera. »

Voyant la sollicitude dont l'entourait sa maîtresse, la pauvre nonnette, qui se sentait bien perdue, se décida aux confidences. Elle alla jusqu'à livrer l'adresse de Michel et recommanda qu'il ne fût en rien disposé de l'enfant, au cas où elle disparaîtrait bientôt, sans que le notaire fût averti de tout ce qui surviendrait.

Elle s'éteignit un matin, comme une chétive rose effeuillée par le vent d'automne, et ses yeux meurtris se fermèrent pour toujours parmi des visions d'avenir.

Au bout de la rue, au dessus de la ville, le vieux cimetière, dont la porte s'ouvre

à travers un cloître aux figures de bois sculpté, fut prompt à recueillir dans son coin le plus désert la pauvre dépouille.

Quelques jours avant la Toussaint, Michel et Lucie, ayant à leurs côtés la vieille Tante qui avait tenu à les accompagner, arrivèrent à Montivilliers. Tout de suite ils prétendirent dédommager la bonne rentière de toutes ses avances et s'en furent chez la nourrice prendre l'enfant ; puis ils montèrent vers la tombe fraîchement comblée. Dans la terre molle, au chevet, chancelait une simple croix de bois.

Tout en marchant, Lucie, les larmes aux yeux, considérait l'enfant, qui faisait ses premiers pas et dont elle s'était chargée. Michel secourait autant qu'il savait la nouvelle mère, et son émotion était indicible.

Ils allaient, tenant entre eux l'orphelin chacun d'une main, et la notairesse les suivait, pensive, voilée de grand deuil.

— « Pauvre deshérité ! murmurait Lucie. Puisses-tu ne jamais pleurer ta première mère, que pour plaindre la seconde de n'être point ta mère tout à fait ; car je deviendrais jalouse de celle qui a souffert pour te mettre au monde. Je deviendrais jalouse d'avoir moins souffert qu'elle. »

Et Michel, à son tour, couvant des yeux son fils qui ne porterait jamais son nom :

— « Nous l'appellerons Félix ; car il est la félicité reconquise. Puisse-t-il n'oublier jamais qu'il est aussi l'enfant de la douleur. »

— « Vois, reprenait Lucie, il est déjà beau comme l'illusion des meilleurs jours, et comme les promesses de la vie renaissante. Il a ton regard avec les yeux de sa mère. Je l'aimerai. »

Au pied de la fosse, par une vieille habi-

tude pieuse, Lucie s'agenouilla, soutenant d'un bras l'enfant qui bégayait de vagues syllabes. Ses petites mains étendues désignaient quelque chose d'inaccessible qu'il paraissait vouloir étreindre. Et tout à coup il se pencha résolument. Une fleur, un chrysanthème, replanté par les fossoyeurs au pied de la croix, l'avait tenté, et il se précipitait pour en cueillir la chétive corolle. Vite redressé, il se tourna vers Lucie, en brandissant son trophée pour le lui offrir.

— « Tiens, maman », dit-il.

Et de s'entendre ainsi appeler de ce nom divin, Lucie ne put réprimer plus longtemps ses sanglots.

Michel incliné par dessus son épaule pleurait également, et, comme un orage apporté brusquement par le vent d'ouest, le tumulte des souvenirs lui noyait le cœur. Silencieuse, un peu en arrière, la Tante priait et mêlait malgré elle les paroles apprises par cœur des *pater* et des *ave*. Et comme il ne se trouvait plus personne qui parût faire attention à lui, l'orphelin eût tout à coup le sentiment de la solitude. Son visage rose prit l'expression angoissée d'une détresse infinie ; la fine bouche se contracta : les yeux s'effarèrent ; et la gorge serrée râla convulsivement une longue plainte.

— « Maman ! maman ! maman ! » répétait-il.

Lucie s'évertuait à consoler de paroles inhabiles son nourrisson adoptif.

— « Ne pleure plus, mon pauvre petit, ne pleure plus ! C'est moi qui serai maintenant ta petite maman. Embrasse-moi »

Sur la joue de l'enfant, parmi des larmes, la jeune femme mit un long baiser.

Et Michel, les yeux à terre, balbutiait comme à part soi :

— « La mort doit être plus heureuse que la vie, puisqu'elle en est le terme et puisqu'elle oublie ; mais la vie est plus belle que la mort, parce qu'elle espère. »

CONSTANCE

I

PAGE DE JOURNAL

Ainsi, malgré l'analogie de la crise et la singulière similitude du débat, l'aventure de Michel ne m'aura rien enseigné. Jour à jour cependant, j'ai vécu le spectacle tragique de cette épreuve, qui devait avoir sa rédemption dans le courage désintéressé de ses auteurs, et j'espérais qu'une lumière soudaine, issue d'elle, enflammerait mes propres résolutions, tant je palpitais de sympathie au souffle ardent des passions heurtées, que je contemplais jusqu'à m'y brûler le visage. Je reste indécis, angoissé, malade : j'ai peur de la vie. L'enfant ! voilà ce que mes réflexions n'avaient pas prévu, parce que mon désir d'homme trop prudent ne l'appelle point. Je suis trop intellectuel pour cela, trop égoïste. Ma passion n'est

qu'une expérience de mon cerveau, et mon cœur n'est touché que par répercussion.

Cependant je souffre ; mais c'est plutôt d'avoir inutilement usé l'aliment de la volonté en moi que de sentir trop loin de mes lèvres la coupe de l'amour.

Pauvre Constance ! Elle est bien la sœur de Michel ! Elle sait se dévouer, attendre et renoncer pour mieux conquérir. Elle a un but qui est situé hors des vaines idéologies et des mots trop sonores. Elle n'aspire point à croire, c'est-à-dire à se leurrer ; mais ses opinions ne jaillissent que de la confrontation incessante de son âme avec la réalité, et elle aime comme elle pense, en donnant tout d'elle-même.

Moi je suis faible, et je m'épuise à vouloir étreindre des nuages. Un atavisme catholique me ronge, malgré l'irréligion de mes pensées, et je ne m'exténue que de le combattre. Lucie, plus heureuse ou plus vaillante, le sublimise en elle-même, et parvient à s'en échapper en s'y sacrifiant. Elle a perdu l'hypocrisie des dévots ; elle pardonne sans arrière pensée, et ne vit plus que selon sa conscience pétrie de christianisme. Elle est bien la fille d'une époque d'où la foi s'en va et qui ne peut agir néanmoins que selon l'inconsciente impulsion de la foi. Elle ne se demande point si elle croit ou si elle ne croit point ; elle prétend noblement vivre. Ma mère, au contraire, n'habite que le confessionnal ; elle ne comprendra jamais, parce que la religion interdit de comprendre. Son existence est un cloître et son cœur un rosaire.

Ah ! pourquoi m'a-t-on fait voir, à travers l'enceinte, la plaine, les bois et la montagne, d'où l'on distingue aussi la mer ? La certitude monacale, la doctrine

inflexible, qu'on vêt comme une armure, m'eussent défendu de toutes les attaques, sous lesquelles je succombe, et j'aurais vécu, tout ébloui de ténèbres, qu'il m'eût été défendu de percer. Il est trop tard maintenant. Hélas ! que doit-il, demain advenir de moi ? Je ne sais.

GEORGES.

*
* *

Autre PAGE.

— « Par ce déluge, père Narcisse, allez-vous atteler votre guimbarde et charger vos fagots ? Les roues doivent plonger jusqu'au moyeu dans les ornières pleines d'eau. La pluie cingle comme les lanières d'un fouet qu'on aurait garni d'épingles, et le ciel est si bas, si lourd, qu'on le dirait prêt à crouler sur la terre. Par un temps pareil, les chiens eux-mêmes ne veulent pas sortir. »

— « On est habitué, nous autres. ».

— « Mais si la maladie vous prenait ? Vos bêtes elles-mêmes doivent souffrir ? »

— « Que voulez-vous. Faut bien risquer. Peut-être bien que, dans une heure ou deux le soleil va s'éveiller et mettre le nez à la fenêtre. Et puis, on attend le bois là-bas pour les fours. Je suis déjà en retard. Le mois d'août n'a rien valu. Des orages tout le temps ; des blés pourris sur pied. Beaucoup de travail et peu de profit. Le propriétaire ne fait pas de grâce, ni le percepteur

non plus. Tenez, il y a huit jours, j'ai perdu ma plus belle vache. Morte en deux heures sans savoir comment. Personne n'y a vu. Si je ne paye pas, on viendra vendre mes « caillons ». Et qu'est-ce que j'irai faire après? Faudra se mettre à servir les autres et mourir au refuge des mendiants. »

— « Mais il y a l'assurance, pour les bestiaux, pour la grêle ? »

— « Toujours de l'argent à donner, par dessus le loyer et les impôts, et quand on croit toucher, des procès ! Pour tout ce qu'on lui verse déjà, je n'ai jamais compris que le gouvernement ne nous assure pas. Même qu'on ne se refuserait pas à être augmenté d'un petit brin, du moment qu'on serait à couvert. Mais, les Compagnies, on ne sait jamais quelle est la bonne. »

— « Quand il est constaté que vous ne récoltez rien, le propriétaire ne peut pourtant pas exiger de vous le même loyer ? »

— « Ah ! ouiche, tout ça est prévu. Pour avoir des terres, faut passer par les conditions des riches. Pas de réclamations à faire en aucun cas. Le bail est fait en conséquence.

Tenez ! je le sais par cœur : « Les fermiers ne pourront prétendre à aucune diminution de fermage pour cause de gelée, coulure, sécheresse, inondation, feu du ciel, stérilité et autres accidents prévus ou imprévus, ordinaires ou extraordinaires. »

— « Mais c'est monstrueux ! Pourquoi avez-vous signé cela ? ».

— « Parce que j'ai ma maison à moi, la maison de mon père et de mes « tayons », avec un courtil autour et deux ou trois lopins dispersés à travers le terroir. Je ne

peux pas vivre là dessus. Il me faut d'autres terrains.

Si je me laisse frustrer de ceux que j'ai en location et qui me sont proches, faudra quitter le pays, végéter, céder ce que j'ai. Les simples fermiers, eux, sont heureux ; ils changent d'exploitation comme de blouse et il faut bien que les « proprios » capitulent. Ils ont trop peur d'être obligés de faire valoir eux-mêmes ! »

— « Vous devriez vous unir, vous associer. »

— « Ça viendra peut-être ; mais plus tard, Pour l'heure, chacun se méfie d'avoir à travailler pour son voisin.

Ah ! si seulement je pouvais gagner assez pour que not' fieu apprenne à faire un autre métier, un métier où l'on reste au sec, un métier où les heures de la journée sont comptées d'avance, un métier où l'on est sûr de son argent au bout du mois. Il a bonne tête, le gars ; il tient de la mère. Si qu'on pourrait le pousser seulement maître d'école. Mais les années sont si mauvaises ! Ça va de pire en pire. »

— « Pourtant vous avez la liberté, vous autres ; vous n'avez ni patron, ni surveillant, ni chef d'équipe à contenter ; vous ne dépendez que de vous-mêmes. »

— « Ça oui ; mais ça nous coûte cher ! Et jamais le droit d'être malade. Pas de retraite à la fin de ses jours. Quand on ne peut plus porter le collier, y a plus qu'à faire comme les vieilles rosses, y a plus qu'à crever au bout du labour. Les femmes aussi. Chez nous y a l'égalité pour les deux sexes ; l'égalité sous le carcan. »

— « Pourtant, on voit pas mal de fermiers qui ne se mènent pas la vie si

dure. On se promène, on chasse, on s'amuse. »

— « Ceux-là, Monsieur, sont quasi d'une autre classe ; ils ont de l'argent d'avance ; c'est des patrons de vrai ; ils ne mettent jamais les mains à la pâtée. Et quand ils culbutent (ce qui leur arrive aussi à la fin), eh bien ! ma foi, y a pas besoin de les plaindre, soit dit sans offenser personne.

D'abord, je ne songe pas à me lamenter. Il n'est que de travailler. Je travaille. Au revoir, Monsieur. Faut que je fasse aujourd'hui mes trois voiturées. Pourvu que j'évite de verser ou d'enrayer ! »

— « Voulez-vous que je vous offre une « bouteille », père Narcisse ? »

— « Y a pas de refus. »

— « Allons ! Voilà la pluie qui redouble. Acceptez mon parapluie. »

— « Pas besoin ; j'ai ma « limousine. »

Ah ! voyez-vous ? les rois de notre époque, c'est les « *bistros* ». Dans chaque pays, c'est eux qui bâtissent, qui achètent du bien, pendant que les maisons d'ouvriers sont en ruines. »

J'aurais volontiers bavardé plus longtemps ; mais les chevaux piaffaient aux marches de l'auberge, et le bonhomme était pressé de s'éloigner. On n'a pas le temps, dans le métier qu'il fait, de couper des cheveux en quatre et d'étudier sur soi ou sur les autres des cas de passion. Il faut vivre d'abord et à tout prix ! Vivre en restant honnête, problème que si peu d'humains parviennent à réaliser convenablement.

*
* *

Ainsi j'entends dire que des découvertes de minéraux précieux sont en train de se faire dans ia région. Des agents parcourent les villages. extorquant des signatures aux bons badauds, qui croient n'accorder que l'autorisation de pratiquer des fouilles sans importance, et qui se réveillent avec une hypothèque déguisée sur leurs maigres terrains. Qu'on trouve demain une fortune dans l'un des larris, où le père Narcisse possède les deux ou trois lopins chétifs qu'il hérita de ses aieux, et je suis sûr d'avance qu'il n'en obtiendra presque rien, circonvenu qu'il sera par tous les chevaliers errants de l'industrie et du commerce.

Travaille, bonhomme, travaille, toi qui as le corps solide ; au moins tu sais quel est le sentier que tu dois suivre !

II

De Georges a Constance

Savignies, le 10 décembre.

Ma chère et inoubliée,

De la neige, de la neige, de la neige ! Toutes les branches ploient, mon cœur aussi. Tu avais raison naguère d'incriminer la lâcheté de mon affection pour toi.

De la neige et du vent. Et la bise aigre siffle au travers de la serrure, et la tempête agite jusque sur la table où j'écris ma lampe fidèle. Mon cœur hésite ; il est comme la flamme de cette lampe. Ah ! je t'ai fait bien souffrir !

Vois-tu ? Nous avons eu tort de différer naguère. Nous aurions dû fuir ensemble, braver les malédictions du monde ; car l'amour n'a pas d'autre devoir que lui-même. Nous avons craint d'être vulgaires ; et nous avons redouté d'être méprisés. Et plus le temps s'écoule, moins je trouve la force d'agir. Les plus viriles résolutions ne s'étudient guère. Moi, j'ai trop raisonné·

La raison ne mène à rien, quand c'est un moulin qui tourne à vide, quand le grain véhément de l'énergie active ne l'emplit point.

J'ai vu un conflit entre l'amour de ma mère et le tien, là où sans doute ne faisaient que se joindre en se contredisant le passé et l'avenir, animés d'impulsions différentes. Il n'y avait point deux sortes d'amour en présence, à se combattre, mais de l'orgueil et de l'amour-propre dissolvant comme un acide un peu d'amour. J'ai craint le désespoir de ma mère ; mais je n'aurais sans doute désespéré que son confesseur qui passait son temps à te calomnier, toi pauvre institutrice laïque, fille d'ouvriers pauvres et libres-penseurs. Seulement hélas ! je suis celui qui n'est jamais sûr de rien. Je n'ai pas osé. Je suis incapable d'oser. La fortune ne me favorisera point.

Cependant, tu restes ici-bas la seule âme qui me soit chère, la seule qui m'ait un peu compris, qui m'ait indulgemment pardonné chaque fois mes défaillances. Et que veux-tu que je deviennes en ce désert, si tu ne m'écris même plus ? Car ma mère a cessé toute correspondance. Ici, l'aventure de Michel est terminée ; Lucie, sa femme, adopte l'enfant de la petite nonnette qui mourut de chagrin, et ils vont quitter de Savignies, parce que trop de souvenirs les y assaillent et que leurs parents sont morts coup sur coup, comme des arbres cassés brusquement par le vent de novembre.

Et puis, Michel avait un peu négligé son étude ces derniers temps ; le maître clerc en profitait, qui avait noué partie avec des prospecteurs de minerai, occupés depuis

peu à écumer la région. Des dupes en assez grand nombre se sont réveillées tout à coup victimes de ces connivences, et l'on a tout mis sur le dos de Michel qui ne savait rien. Ecœuré, celui ci vend l'étude. L'oncle venait à peine de clore les yeux, et huit jours avant l'on avait porté la tante en terre.

Je crois bien que mon pauvre camarade se dirige vers Lyon, où il aurait l'intention, soit de continuer l'exercice de sa profession, soit d'ouvrir un cabinet d'affaires. Je te tiendrai au courant. Ainsi tu pourras bientôt connaître ton frère ; car je vous mettrai en relations, dès qu'il sera installé là-bas, et qui sait si l'occasion favorable ne finira pas par s'offrir à nous, par son aide ?

Et maintenant il faut que je te dise. Je m'exténue à évoquer ton image. Je ferme les yeux et tu viens à moi du fond du jardin où nous nous asseyions ensemble, sous les branches. Il y a des lys épanouis tout le long des allées, et leur doux arôme alanguit mon âme jusqu'à lui donner sommeil de mourir. Par derrière la haie, le jeune voisin joue sur son violoncelle le *Vallon* de Lamartine et de Gounod ou l'*Adieu* de Schubert, et ton épagneul couché à tes pieds te lèche doucement les mains. Le soir éparpille sa cendre sur les choses, et les rossignols au loin, vers les bois, se répondent, et la lune, à l'est, éploie, comme deux ailes d'argent, à travers les nuées floconneuses, les deux cornes brillantes de son croissant nouveau. Ta main est dans ma main, et voici tout le ciel fleuri d'astres comme un autre jardin.

Je rouvre les yeux. Je suis seul. Le feu s'est éteint dans l'âtre et l'hiver a tué toutes

les corolles. Le jour est bas, funèbre et triste.

Ah ! pourquoi m'obstinè-je à vivre, et comme il fait que je sois lâche !

A certains jours, ton image à mes yeux refuse de s'offrir aussi précise que je voudrais ; il pleut sur ton visage aimé toute l'ombre de mes irrésolutions. Alors, je me maudis moi-même. Ah ! il n'est rien au monde de plus lugubre. Je te vois mieux, quand je puis errer par la campagne. Tes yeux profonds me regardent à travers les choses ; ta voix me parle dans les branches, et tout ce que j'admire n'est que le reflet de toi. Tu m'apparais mieux ainsi, aux endroits familiers, près des sources où mes aïeules allaient puiser leur eau, sur les pentes boisées où le soleil joue, dans les vallons traversés de sentiers discrets, où la brise du soir apporte un écho d'angélus, au creux des courtils où les paysannes viennent traire leurs génisses dociles, tu m'apparais mieux maintenant, oui, partout là, que dans ma propre âme, où se brouille ta figure, comme quand il souffle trop de vent sur la face mobile d'une eau soyeuse.

Il y a entre nous, malgré tous obstacles, un lien que rien ne brise ; c'est que nous sommes l'un pour l'autre l'inaccessible. Nos âmes se connaissent ; mais nos chairs ne se sont pas rencontrées, et nous ne savons pas ce que ferait de nous le mystère brûlant des étreintes parfaites.

Constance, ah ! Constance, nous avons été trop sages ! Et pardonne-moi ; souvent trop souvent, je songe à ce qui est le vrai but de l'amour terrestre ; je songe à ton corps, à nos baisers, et je ne puis respirer une fleur au printemps ; je ne puis voir

défaillir le soleil parmi les roses du soir, je ne puis voir flamber l'ardeur des tisons dans l'âtre, sans que les frissons aigus d'un désir inassouvi me traversent. Je ne te demande pas de me répondre sur un tel chapitre ; mais je veux que tu me dises ce que tu imagines de l'avenir de notre amour et si tu songes parfois encore, même en accusant ma tiédeur, à le réaliser.

De la neige, de la neige et du vent. Ma lampe s'éteint. Il y a des fantômes autour de moi par la chambre. Est-ce ta pensée qui rôde à mes côtés, et qui prend corps dans le reflet des braises pour tourbillonner autour de mon front ?

La lampe se meurt tout à fait. Je vais à la fenêtre. Et voici la lune à ras de sol qui fait étinceler la neige. Le vent est tombé. Il fait silence. Ah ! c'est à moi que tu songes en cet instant, j'en suis sûr, ma pauvre chère Constance ; car j'ai tout le cœur qui défaille, comme d'entendre une trop douloureuse et passionnée musique. Je ne dormirai pas, cette nuit. Adieu ! Écris moi.

GEORGES.

P. S, — Ce matin, avant de clore l'enveloppe, m'arrive une bonne nouvelle. Mon vieux camarade Lucien doit venir passer ici quelques jours, sous le prétexte d'étudier l'installation possible, avec le concours d'un artiste potier de sa connaissance, d'une fabrique de grès flammés. Il se peut qu'il attende les premiers soleils ; il se peut aussi qu'il utilise les prochaines fêtes de Noël. Je vais insister dans ce dernier sens. G.

De Constance a Georges

La Croix-Rousse, Noël.

Mon Georges inaccessible,

Nous sommes victimes de nos chimères, et l'existence ne vaut que selon ceux qui l'interprètent. Nous aurions pu, nous pourrions encore la vivre telle qu'elle se présente, nous pourrions l'étreindre toute nue et non fardée, minute à minute ; mais entre elle et nous hélas ! vient désormais s'interposer l'écran des vieux évangiles filtrés à travers le sang de nos aïeux. Nous sommes chrétiens malgré nous, et nous nous desséchons de nos scrupules, peut-être vains, mais en tout cas inéluctables. Ah ! pour nous femmes, au contraire de vous autres peut être, sacrifice est souvent synonyme d'amour. Au reste, à quoi bon gémir ? Je suis à toi toute, et pour attendre ton désir ou ta volonté, je m'amuse à soulager à mes côtés quelques misères.

Oh ! l'effroyable gouffre, où je ne puis me pencher sans frémir, que l'humanité pauvre ! Et songer que trop souvent la pitié est vaine ! Là tout près, au bas du rivage où nous nous accoudons, il y a des noyés qui tendent les mains. Risquez votre vie pour en sauver un et peut-être, avant le soir du même jour, le destin qui le domine l'aura t-il rejeté à l'abime. Alors à quoi bon livrer tout son cœur en pâture ? Un secret pressentiment m'avertit que la Raison humaine est impuissante ici à discerner de quelles impulsions imprévues l'héroïsme et le sacrifice peuvent

animer les évènements. Et quand bien même ce pressentiment se tromperait, il reste certain que l'humanité supérieure ne fait pas tout ce qu'elle devrait faire pour assurer le sort des plus faibles. Ah ! cela va bien dans la bouche des phraseurs de tout acabit, les grands mots de charité, de justice, de fraternité ; mais qu'a-t-on fait depuis Christ pour les réaliser ? Le riche est-il moins dur, le malchanceux moins méprisé ; l'huissier en vient il moins souvent frapper à la porte de celui dont les efforts ont mal tourné ?

Voici deux cousins-germains. L'un est fils unique ; tout l'héritage est à lui ; ses enfants connaîtront le luxe et la considération ; ils seront, s'ils le veulent, des sommités ; l'autre a cinq ou six frères et sœurs, qu'il a fallu faire croître et prospérer comme lui ; ses enfants auront les mains noires et, parce qu'ils seront condamnés aux servitudes du travail manuel, bien des portes leur seront closes. Le préjugé est contre eux d'avance ; ils seront, quelle que puisse être leur énergie, leur intelligence et leur mérite, classés avec ceux d'en bas : les Ilotes que l'on fait bien de temps en temps profession de traiter d'égaux, mais que l'on méprise et que l'on hait profondément, parce qu'ils ne savent pas réussir. Et la femme ? Ah ! celle-là est bien l'éternelle mineure, et c'est sur sa chair d'esclave que se paient tous les caprices du mâle. Rien ne la rachète, pas même sa qualité de mère, quand parfois ses faiblesses la conduisent à le devenir hors du mariage. Et l'anathème est implacable qui voue à la misère, au mépris, à la honte la pauvre plante humaine germée hors des lois.

Cependant, le criminel véritable a fui ou se cache, Hier, à mon seuil, échouait, par le gel et la nuit précoce, une de ces misérables sans abri, dont le maigre paquet de hardes s'alourdissait d'un bambin chétif. Celui-ci heureusement ne venait pas de naître ; mais il marchait à peine, et sa mère devait le porter, qui avait elle-même les pieds meurtris par les cailloux de la longue route. « Mon mari, disait-elle, m'a quittée, après m'avoir conduite à ses côtés dans ces pays où je n'étais jamais venue, et que je ne connais point. Je voudrais me placer ; car je meurs de faim, et j'ai usé aujourd'hui mes derniers dix sous pour un peu de lait au petiot. Partout où je me présente, on me prend pour une traînée, parce que j'ai le gamin, et comment décider quelqu'un à le garder, lui, si je n'ai pas de quoi payer le premier mois d'avance ? Je vous dis tout ça, ma bonne dame, parce que vous avez bonne figure. Si vous pouviez seulement m'abriter pour la nuit sous le préau. »

Ma foi ! au risque d'être une dupe, j'ai réchauffé la malheureuse d'un bon feu et je lui ai préparé un lit. Depuis ce matin, malgré son désir de s'éloigner vite, je l'ai occupée aux soins du ménage. Elle m'intéresse. Je voudrais l'amener à me conter tout à fait son histoire. Elle vient de m'avouer déjà que l'homme avec qui elle vivait n'était point son mari et que son petit garçon, joli comme un amour, ma foi ! n'était point issu de légal mariage. Cela ne diminue en rien ma pitié. Circonstance qui excite aussi ma curiosité : elle est née dans l'Oise aux environs de Savignies. Il se pourrait que tu la connusses.

Ah ! Georges, puisque nous avons con-

çu tous les deux le culte de quelque chose de plus fier, de plus tendre que l'Or, symbole de brutalité, puisque nous persistons à nous révolter contre les satisfactions impures où se vautrent les jouisseurs, pourquoi n'avons nous pas un peu plus de courage, pourquoi n'avons-nous pas l'audace de proclamer tout haut par nos actes ce qui nous torture tout bas ?

C'est parce que je suis pauvre que ta mère me repousse. Je ne la maudis point, et je ne veux point te faire non plus le reproche de la laisser triompher ; mais sais-tu enfin où nous devons aller, sais-tu quel sera le dénoûment de cette aventure, et si nous ne finirons pas par mourir lentement, tous les deux, d'attendre ce que nous devrions conquérir ?

Ah ! Georges, que dirais-tu si j'arrivais un soir inopinément à ton seuil solitaire, comme cette pauvre errante que j'ai recueillie ? Oserais-tu me fuir encore ou me renvoyer ?

Je suis amère, n'est-ce pas ? Si tu m'aimes encore un peu, je suis sûre que tu me pardonneras.

Ta Constance

III

De Michel a Georges

Lyon, le 10 janvier.

Mon cher Camarade,

Reconquis enfin le calme et la paix au au sein de ce foyer nouveau, qui ne sera peut-être qu'une étape, et qu'environne comme le grondement d'une mer toute proche le tumulte d'une grande ville, peuplée d'usines, bruyante de métiers divers, toute grouillante de foule. Je suis décidé à ne plus rêver. Ma femme à permis que j'adopte mon fils ; je veux travailler pour elle et pour lui opiniâtrement, avec le minimum de scrupules vis-à-vis des autres. Je ne désespère pas d'avoir d'autres enfants, et je n'ai plus guère d'appréhension sur le sort qui serait fait, en pareil cas, à l'orphelin, depuis que Lucie s'est surmontée elle-même, comme tu sais.

Je te souhaite une épouse de son mérite ; n'eût-elle que son cœur tout simple à t'apporter en dot, n'hésite pas une minute à la

prendre, si par hasard le Destin te favorise un jour de te l'offrir. Pour moi, je fus béni par la chance ; car je pouvais tout perdre en perdant Noëline. Mais je ne savais alors ni son prix, ni celui de Lucie, et ce que j'avais cru assurer, c'est-à-dire ma situation pratique, a failli s'écrouler au moment précis où j'essayais d'en consolider les fondements.

J'ai fait, tout dernièrement, la connaissance de ta mère. Elle m'est venue trouver accompagnée d'un prêtre, son directeur de conscience, m'a-t-on dit. Il m'est défendu de t'en confier davantage. N'espère rien. Pour ta fiancée, ma propre sœur à ce qu'il paraît, ou c'est une persécutée, ou..... mais il ne convient pas que j'en dise du mal.

Parle-moi quelquefois, pas trop souvent, de Savignies, si toutefois tu es résolu à t'y fixer définitivement. Je te quitte. Je fais des chiffres.

Si tu savais comme tout cela m'apparaît clair et lumineux maintenant.

Ton bien dévoué.

MICHEL.

DE CONSTANCE A GEORGES

BROUILLON DE LETTRE INACHEVÉE

Il est possible que ceci ne te parvienne jamais ; car je suis en lutte avec moi-même, pour savoir si je dois continuer de tout

te confier de mon existence. Une fois de plus les timides perce-neige éclosent à travers le givre, et bientôt la saison va refleurir ; mais tu t'obstines à ne pas reparaître à mon seuil désert qui t'attend. On ne vit pas de remuer des cendres et, malgré la beauté de nos souvenirs, le visage éteint de notre amour phtisique ne suffit plus à réchauffer mes journées.

Rappelle-toi l'heure ardente où nous nous rencontrâmes au bord de la mer, au cours de cette excursion que nous n'avions pas préméditée, mais qui fut bien la plus flagrante embûche du Sort à notre endroit. Cachés tous deux au fond d'une grotte creusée par le flot à marée haute, nos regards buvaient la mouvante étendue bleue, lamée de soleil, dans une extase. Et c'était devant nous, comme un infini d'espoir et de tendresse entr'ouvert dans la lumière pour tout l'avenir ; c'était un ondoiement de soleil, une houle magique éployée pour nous à travers tout l'horizon, comme une promesse de félicité sans terme. Si nous avions été deux dévôts, nous nous serions agenouillés, tant le sentiment qui nous étreignait alors avait quelque chose de religieux. Nous nous contentâmes de nous embrasser longuement et chastement, sans mot dire, angoissés de bonheur. J'ai toujours rêvé de m'échapper un jour et de te retrouver là-bas ; mais j'ai peur, toute seule, d'affronter le fantôme de ces belles minutes, qui sont restées dans mon cœur comme les pétales d'un lys entre les feuillets d'un herbier. Ah ! que tout cela est loin ! Et je n'aurai jamais de famille ; je serai la fleur chétive qui s'épanouit une heure, et qui s'effeuille sans avoir la force de porter fruit !

On n'est pas perpétuellement fiancée. Viennent les noces ; la maternité succède, et c'est chaque fois une surprise nouvelle, faite de joies et de soucis, où se prend l'intérêt de vivre.

J'ai un enfant là ; joli bambin de quinze mois à peu près, aux cheveux bouclés, et que m'a confié pour quelque temps la pauvre passante de l'autre soir. J'ai envie de l'adopter. Cela soulagerait sa mère, qui ne trouve pas à vivre, et je serais si heureuse qu'elle y voulût consentir. Mais sait-on ? Si pauvre soit-elle, cette femme, elle doit tenir au fruit de ses entrailles. Peut être cependant se résignera-t-elle, pour le bien de l'enfant. Et alors, je ferais en sorte qu'on le croie mien ; même il me ferait plaisir qu'on m'accusât à son sujet de quelque faute clandestine.

. . . . . .

Tout bien réfléchi, je n'enverrai pas cette lettre. Georges n'a pas besoin de connaître tout cela. Sans doute il a son secret ; j'aurai le mien. J'adopterai le petit Jacques.

CONSTANCE.

*
* *

PGE DE JOURNAL

Je suis un contemplatif éperdu ; je n'y puis rien. Moudre des idées, comme une farine de choix, me convient mieux que

d'assouvir ma faim avec les grosses miches de l'action pratique. Avec un peu d'adresse et d'à-propos, ici même, j'aurais pu cependent me livrer à quelques opérations profitables. J'aurais pu gagner un peu d'argent, créer une dot à Constance et raccommoder tout, en faisant accroire à ma mère que la mésalliance disparaissait, puisque ma fiancée serait devenue riche. Restait la religion ; mais on aurait passé là-dessus fort aisément sans doute ; car l'argent n'a jamais déplu aux gens d'église, et il eût suffi d'éviter les manifestations intempestives pour persuader d'avance aux ministres du Dieu de domination que tout n'était pas irrémédiablement perdu avec nous. Hélas ! je suis né avec des scrupules.

Mes connaissances en géologie, l'ascendant que je commence à exercer sur mon entourage de paysans, mon goût de recherche et de nouveauté auraient pu me faire utilement participer aux spéculations qui se poursuivent dans cette région, pour la découverte de gisements nouveaux : phosphates, minerais de fer ou terres à creusets.

On retire çà et là du sol, aux derniers replis des terrains picards, d'incroyables fortunes sous forme de sables qui sont du phosphore et de la chaux. Hors de l'excavation d'où s'extrait la matière friable à rudes coups de pic et de pelle, de grands tas se bombent, pyramidaux, grossis à chaque instant par le contenu renversé des wagonnets qui vont et viennent, descendent et montent en grinçant sur les rails luisants.

Cependant, au versant de toutes les collines, s'acharne inlassablement l'effort des

sondes acérées, brandies chacune par quatre hommes.

Elles frappent et refrappent ; elles percent et repercent, rythmiquement agitées de haut en bas et de bas en haut par les huit bras musculeux qui les enfoncent d'un coup sec, en faisant haleter les poitrines.

Et, dans les villages, des hâbleurs cherchent à surprendre la bonne foi des paysans qui, revenus à eux-mêmes, demain, entameront de longs procès.

Des intrigues sans fin se nouent et dénouent autour des champs propices. Les uns apparaissent subrepticement, sans dire même leur nom, et remportent, le soir, au creux de leur portefeuille, le précieux papier timbre où grimace la signature maladroite des badauds éblouis. D'autres, dans l'arrière-étude du notaire, préparent l'offre des pots-de-vin qui disposeront le tabellion rétif à tromper ses clients.

Des trames s'ourdissent, ténébreuses, entre deux sourires ; des comédies s'organisent et maintes faveurs sont promises, qui même écrites et signées auront bien de la peine à se réaliser sans litige. Le soir, au seuil des portes, paysans et paysannes s'entretiennent à mi-voix de richesses fantastiques, prononcent en tremblant des chiffres fabuleux, dont leurs yeux luisent tout à coup dans la fièvre des gestes irrités de dépit ou de convoitise.

Tout cela m'amuse, m'indigne ou me fait pitié ; mais ne réussit guère à me séduire.

Je suis un prospecteur d'âmes, un découvreur de chimères. Et à quoi bon trouver définitivement, se fixer, s'installer à demeure, prendre racine ? Est-ce que la

perpétuelle inquiétude n'est pas le seul attrait d'exister ?

Autre PAGE.

Il y a autour de toute chose où s'accroche un peu de rêve humain une auréole d'infini, d'illimité. Des convergences inattendues, indéfinissables accourent du fond de perspectives soudain entr'ouvertes, et il suffit de jeter sur une fleur ou sur un simple caillou un peu de tendresse curieuse, pour qu'il en jaillisse des flammes à faire frémir les étoiles elles-mêmes.

Depuis que Mars s'applique à faire exulter les premières sèves, à reverdoyer les futaies où va rire et chanter l'espiègle avril, j'ai repris mes promenades à travers champs et, d'un village à l'autre, je m'en vais collectionnant des points de vue, des paysages, épiant l'attitude des choses. Et je me sens adopté peu à peu comme un enfant retrouvé par tout ce vieux pays où sont venues, dans le passé, se mêler, s'étreindre ou se heurter tant de races.

Assis parfois, au revers d'un rideau par devant quelque inattendu spectacle ou perspective, je m'ingénie à reconstituer, d'après ceux du présent, les aspects du passé.

J'évoque, en ramassant au hasard un silex aux arêtes retouchées de main d'homme les tribus préhistoriques, dont le petit vacher brun, accroupi là-bas au coin de la

haïe, perpétue les gestes et la face au front bas, aux orbites enfoncés. Les longues moustaches rousses de ce charretier qui marche en fléchissant du jarret à chaque pas, ses yeux bleus, sa figure osseuse, aux fortes machoires, me rappellent le viking descendu des mers boréales. Et toute la Phénicie est présente dans les yeux et le nez rapaces de ce marchand, qui détaille, avec des plaisanteries salées, sa denrée trop chère aux ménagères du village amusées de ses hâbleries.

Autre PAGE.

Je sais des trous adorables, de vieux hameaux détruits, où les chemins n'aboutissent plus et qui sont pleins de tout l'autrefois, à combler de songeries d'interminables heures : Montbénard d'abord, au double horizon fripé de vallons sans fin et qui, parmi les rochers roux, derrière les maisons, au sommet de son côteau broussailleux, distille deux petites sources délicieusement encloses d'une cagoule de pierre et de mousse ; Courcelles avec sa ferme aux tuiles grises, bâtie sur un amas de scories, au bas de son bois de sapins, dont le murmure rappelle celui du flot sur les plages ; L'Hyère, une ferme encore au bas des collines du Sud, près de l'Avelon que viennent là grossir les ruisseaux de la Fresnoye et de Savignies ; Les Bonhommes, clairière de prairies au milieu des bois ;

vieux couvent abrité d'un mamelon de sable au sommet duquel se lamentent perpétuellement de maigres pins tordus par le vent ; Sorcy, que les fondeurs d'autrefois ont couvert de « laitiers » et de scories noires et qui pleure en silence au creux de son vallon, par toutes les fissures de son sol, des larmes rousses ; Sorcy où il y a de vieux souterrains, restes d'un château-fort rasé par Charles V, et qui fut à toute époque une étape de bohémiens, de *sorciers*. Sorcy ! Là surtout j'irai souvent. Le vieux rétameur au visage olivâtre que j'y ai rencontré, et qui a fixé là-bas sa résidence dans une cave, requiert ma curiosité. J'ai deviné dans ses yeux de ténèbres toute une âme obscure et sauvage que je veux tâcher de connaître. Celui-là, si je ne me trompe, est le descendant d'une race que son amour éperdu de la liberté à tout prix préserva de l'emprise des dogmes et du stigmate héréditaire des disciplines trop ingénûment acceptées.

IV

De Georges a Lucien

Le 11 avril.

Mon cher Lucien,

Cette veillée pascale, où les cloches réveillées font danser éperdûment à travers le ciel une ronde fantastique à tous les échos, cette veillée de printemps toute aromatisée de l'éclosion des fleurs, je la consacre à notre vieille amitié. Il faut que tu viennes préparer ici ma résurrection et je t'attends ces jours-ci, absolûment. Au reste, j'ai découvert ici de quoi tenter ta curiosité. Tu es amateur, je crois, de vieux meubles, de vieilles faïences. Tu trouveras dans la région des trésors, j'en suis persuadé. Je sais à Sorcy une vieille armoire portant dans l'un de ses tiroirs la date authentique de 1550, et dont le travail est des plus caractéristiques. Elle provient d'une Henriette Laffineur, qui vint de Liège exploiter le moulin du Fourneau, sur l'Ave-

lon. De ce détail font foi certains actes que j'ai eu la chance de retrouver aux archives du chef-lieu, et je suis à peu près sûr par surcroît, que ces « *affineurs* », descendus de Belgique ici pour le travail du fer, figurent pour une large part dans mes propres ascendants. L'une de mes aïeules portait ce nom de Laffineur, qui est encore aujourd'hui celui de quelques familles de la contrée. Les vieux m'ont dit aussi que certains traits de race leur étaient particuliers, notamment la couleur brune des cheveux et des yeux, le nez aquilin et une certaine disposition des orbites qui donnait à leur regard quelque chose de spécialement attentif.

Nous irons, si tu veux, à Sorcy et nous y verrons un vieux bohémien de ma connaissance, qui t'intéressera puissamment, j'en suis sûr. L'étrange bonhomme exerce la profession de rétameur au fond d'une cave, ayant fait partie de l'ancien château fortifié de Sorcy rasé depuis six cents ans. Il se prétend le dernier de sa tribu dont les migrations séculaires empruntaient ce passage pour aller de Liège à Toulouse et de Toulouse à Grenade. Mieux que personne il sait, assure-t-il, d'après la tradition des Romanichels, l'histoire de Sorcy, dont le nom ne signifie pas autre chose que caverne des sorciers. Il sait par qui furent allumés jadis les premiers fourneaux, et s'énorgueillit volontiers que ses propres aïeux n'y soient pas restés étrangers. Il réserve beaucoup de secrets qu'il me confiera, affirme-t-il si, comme il le croit, je ne me montre pas indigne, un peu plus tard, à ses yeux du sang romanichel qu'il a reconnu dans mes veines. Tout un roman, comme tu vois. Et comme je lui demandais ce

qu'il fallait faire pour mériter sa confiance tout à fait, le chaudronnier mystérieux m'a répondu :

« Sais-tu ce qui dort au fond de cette cave qui parait finir là-bas dans un éboulis de pierres ? Si tu ignores tout par avance, prends garde ; mais si tu l'as deviné et que tu aies peur, tu n'es pas digne de rien apprendre. »

D'autres eussent ri simplement au nez du bonhomme ; moi, je n'en ai pas eu envie, et j'ai fini par prendre à cœur d'étudier jusqu'au fond mon personnage, une parfaite fripouille à n'en pas douter, mais dont les conceptions doivent avoir évolué si en dehors de tout, qu'elles ne sauraient faire autrement que de me tirer quelques étincelles sous le choc. Déjà j'ai pu me convaincre que l'illusion sentimentale n'existe pas chez lui et que l'orgueil, l'appétit de lutte et d'indépendance lui sont les seules valables raisons de se déterminer. Hors de la race point de famille. Comme je lui demandais s'il avait des enfants : « Plus d'un cent peut-être ! » me répliqua-t-il. « Au surplus, je ne les connais point. Leurs mères ne sont pas de celles que j'aurais pu épouser. Elles n'étaient pas de la couleur des Romanichels. Celle qui m'était destinée mourut à seize ans. C'était la fille d'un chef. »

Ce disant, l'extraordinaire vieillard se drapait comme un cheik dans ses guenilles rapiécées, et ses yeux de velours noir lançaient des flammes.

Au demeurant, nous ne serons pas forcés d'aller récolter ensemble des poux chez ce vieux croquant, si la chose t'ennuie. Viens. Une fois débarqué, nous aviserons et, s'il te plait que nous devisions

simplement chez moi, par devant une ample flambée de hêtre, je n'en serai pas moins aise de te posséder à mes côtés pour quelques heures consolatrices.

A bientôt, n'est-ce pas ?

GEORGES.

*
* *

DE LUCIEN A GEORGES

Le 14 avril.

MON CHER GEORGES.

J'allais t'écrire quand j'ai reçu ta cordiale invitation. Je pars le mois prochain pour New-York et de là pour Chicago où j'espère monter une grosse affaire.

Je serai chez toi jeudi.

Affectueusement.

LUCIEN.

PAGE DE JOURNAL

Eh bien ! non ! je ne puis désormais me résoudre à quitter ce pays, comme Lucien

l'aurait voulu. Je sens qu'il est parti fâché de mon refus, l'excellent ami ; mais l'Amérique ne me dit rien, et je suis le malade qui ne veut pas guérir. Comme le bohémien, qui vient rallumer le foyer où se chauffa jadis la halte des ancêtres et qui s'accroupit pour y mourir, quand l'essieu s'est rompu de la dernière roulotte, je suis revenu m'enraciner sur le sol où les miens ont vécu jadis et, quoique l'oubli ne me vienne guère de tout ce que j'ai laissé ailleurs, je finis par goûter dans mon renoncement la volupté anéantie d'une sorte de somnolence, où toûs les soucis adoucissent leur acidité première. Je sais bien que ce n'est pas ainsi que l'on reconquiert la volonté ; mais le Destin me rouvrira peut-être un jour la porte qu'il a fermée, et je veux rester attentif à ses moindres gestes à mon égard.

V

De Michel a Georges

Le 20 avril.

Mon cher Georges,

Ne sois pas trop surpris que cette lettre débute par le nom de Noëline. A cause de l'enfant qui est mon fils — notre fils, puisque Lucie dans son abnégation touchante a voulu l'adopter — à cause de l'enfant oui, et aussi un peu pour entretenir en moi la mémoire de la chère disparue, je me suis inquiété quelque peu, grâce au bureau de successions que je dirige là-bas, de son ascendance. Un hasard hier m'a servi. Connais-tu Sorcy ? C'est là que Noëline aurait été, sinon mise au monde, du moins conçue. Il se peut que je retourne bientôt là-bas pour un supplément de documentation. Noëline était la fille naturelle d'une servante et, ma foi ! je crois bien me souvenir d'avoir connu le vieil original qui fut son père. J'ai même gardé de ma rencontre avec lui, autrefois, une impression

plutôt bizarre et que je veux te détailler tout au long. Il n'est guère possible, d'ailleurs, que le bonhomme ait continué de vivre. Et comment se fait-il que je n'aie jamais songé, quand j'étais à Savignies, à retourner une seule fois vers sa demeure.

Au temps où les soucis de la vie et les nécessités d'une existence de travail acharné n'avaient point encore dévoré une à une toutes mes libertés, il me souvient d'être allé, (il y a bien quinze ans de cela), passer quelque temps chez un vieil ami de ma famille, qui habitait aux plis boisés du Pays de Bray, un frais vallon de verdure, peuplé de quelques maisons de tuiles grises. Au sommet d'un mamelon roussi, où se dressaient quelques pins parmi de rares broussailles et qui, d'un côté, dévalait doucement jusqu'au bord d'un ruisseau tortueux chantant parmi les ronces, une demeure bizarre apparaissait, moitié chalet, moitié chapelle gothique, avec des vitraux verdâtres et un grand toit très pointu. La maison où j'étais regardait en face, à travers une clairière de prairies vertes qui la ceinturaient de gaîté. J'étais curieux. Je voulus savoir tout de suite quel était l'habitant de la colline rousse. Il me fut répondu sans détails que la solitaire demeure enfermait un vieux maniaque qu'on voyait jamais chez personne et qui passait pour fou. Mon désir de le connaître s'en aiguisa.

Une fois que je rôdais autour de la haie de buis dont s'environnait le jardin sauvage, j'avisai une issue dont je profitai pour explorer, comme quelqu'un qui se serait fourvoyé là sans retrouver son chemin, les alentours un peu broussailleux de l'étrange retraite. De grosses pierres

écroulées de murs en ruines encombraient çà et là le sentier. Mai souriait à la terre, et de grands lys émergeaient, par touffes d'une adorable blancheur, d'entre les fraisiers vivaces, qui vêtaient le sol au long de la plus grande allée. Par là sans doute on accédait au seuil, que j'aperçus clos. Je me détournai donc. Et tout à coup, par derrière une vieille muraille toute fleurie de roses, la margelle d'un puits ou d'une source avec des lierres en berceau sur son toit, m'apparut. Un frêne incliné, bossu, agrippé de toutes ses racines moussues à même le roc, versait son ombre sur ce coin caché, où le soleil pénétrait à peine. On distinguait, à quelques pas, le bruissement d'une eau fine. Le sentier contournait la source à travers une moisson de pervenches. Au bruit de mes pas pourtant furtifs un chien devant moi fut debout, dans un aboiment de surprise. Mais une voix grave, douce et ferme le rappelait déjà. Une figure barbue d'homme pensif, aux yeux profonds, curieux et soucieux, surgit, interrogative. Et je ne savais plus quelles paroles dire.

— « Vous avez perdu votre route, jeune homme? Où voulez vous aller? »

— » Je suis nouveau venu dans le village et, par curiosité, j'explorais un peu les environs que j'ai trouvés pittoresques », hasardai-je pour ma réponse.

« Pardonnez-moi, je vous prie, ajoutai-je en baissant la voix, d'avoir, sans y trop songer, franchi les limites de votre domaine. »

— « Est-ce que vraiment ce pays vous intéresse? » fit le vieillard, en dardant sur moi ses yeux de rêve.

A deux pas, sur un banc rustique, j'a-

percevais un livre ouvert, abandonné tout à l'heure, et dont le vent furtivement feuilletait les pages jaunies

Quant à l'homme, il ne paraissait pas autrement irrité, ni même ennuyé de ma présence ; au contraire, je croyais voir luire dans son regard je ne sais quelle encourageante sympathie, que son vêtement de paysan, ample mais seyant et très propre, n'était pas fait pour détourner.

— « Comment ne s'intéresserait-on pas aux lieux qui ont vu naître, lutter et mourir la suite ignorée de nos aïeux ? Tout ce qu'il y a en chacun de nous d'obscur et d'inexpliqué, tout ce qu'il subsiste, à travers nos sensibilités nouvelles, d'irrésistibles impulsions irraisonnées s'éclaircirait peut-être de contempler et méditer la couleur des choses et le contour des paysages qui furent familiers à nos ancêtres. »

— « Je crois, jeune homme, que vous n'êtes pas un curieux ordinaire. »

Il y eut un silence, comme si le vieillard hésitait à exprimer une pensée pressante, puis :

— « Ce qui me frappe étrangement, reprit-il, en votre réflexion moins mûrie toutefois sans doute qu'elle ne voudrait paraître, c'est que je l'ai faite moi-même, il y a bien longtemps, avant de venir habiter ces lieux. Quel pressentiment vous poussa et pourquoi, ce matin, avez-vous égaré vos pas dans mes allées ? Ah ! les moindres actions humaines sont bien incompréhensibles ! »

Ce disant, le vieillard parut méditer profondément, comme un qui soulève une draperie, d'où l'on découvre une perspective inattendue ou un précipice.

— « Si je ne suis pas un curieux ordi-

naire, insinuai-je pour essayer de ne pas laisser tomber la conversation engagée, je m'aperçois que je n'ai pas devant moi non plus un paysan comme j'en rencontre tous les jours. Ce livre eût suffi, d'ailleurs, achevai-je en levant le doigt, pour me faire comprendre que ces lieux sont avant toutes choses une retraite pour l'étude. Loin de m'effrayer, ce détail, sauf importunité, ne saurait, malgré ma jeunesse, qu'encourager mes sympathies. Elles sont à coup sûr modestes comme mes prétentions. Mais encore une fois, pardonnez-moi le trouble que je vous cause et laissez-moi, sans me garder rancune, me retirer. »

— « J'aimerais vous retenir au contraire, me fut-il répondu doucement, quoique sans hâte. Vous déplairait-il de franchir mon seuil ? »

— « En aucune façon. J'en ressentirais même quelque joie. »

La journée s'acheva par une visite en règle aux parties les plus importantes des ruines du domaine, qui était vaste, et aux curiosités de l'habitation, dont mon hôte voulut à tout prix me faire les honneurs.

L'heure du repas étant passée depuis longtemps, je dus accepter de manger en sa compagnie quelques fruits et quelques légumes arrosés d'un diable de cidre blond qui moussait dans les verres, comme le lait des vaches de Normandie.

— « Je parie, sans présomption, que vous n'en avez jamais goûté de pareil ? Je le tiens dans un vieux souterrain, qui faisait partie de l'ancien château disparu depuis 600 ans, et où j'espère bien vous conduire, mais plus tard. »

Ce disant, mon hôte, qui tout à l'heure, en remplissant les verres, m'engageait de

son meilleur sourire, avait un instant repris son air grave.

Le soleil roulait entre les chênes et les sapins de L'Huyère et du Bois de Soavre, quant je quittai la Motte de Sorcy ; mais je revins le jour suivant et plusieurs fois par semaine, durant mon séjour dans le hameau, trouver le solitaire, qui me gratifiait chaque fois de son plus cordial accueil. Nous étions devenus de vrais amis ; cependant, malgré la docilité réellement paternelle qu'il mettait à répondre à toutes mes questions, je ne pus rien surprendre des détails de son existence antérieure. Du moins j'emportais sur la demeure et ses alentours une moisson de renseignements et de légendes. Chercheur imaginatif et patient, rare érudit à dérouter plus d'un savant patenté, l'étrange vieillard m'éblouissait par l'ingéniosité de sa science historique, autant que par la sûreté de ses investigations en d'autres champs de recherche. Rien de ce pays ni des lieux qu'il habitait ne lui semblait inconnu ; botaniquement, géologiquement, ethnologiquement, il le possédait à fond autant que peut faire le savoir humain.

J'eus l'explication des dépôts énormes de mâchefer où s'asseyent les fondations de chaque maison du vieux hameau, je sus que les fours à la catalane y fondaient jusqu'au XVIe siècle le minerai des collines environnantes, creusées et déchirées de profondes excavations. D'instructives excursions m'apprirent que tous les moulins de l'Avelon avaient jadis affiné le fer, sous la poussée des eaux rousses de la paisible petite rivière.

Mais surtout je m'intéressai aux ruines du fortin, dont l'enceinte elliptique incline

aujourd'hui vers Saint-Paul tout proche ses pentes gazonnées, et dont les derniers remparts ont été rasés par l'ordre du régent de France à l'époque de l'invasion anglaise.

Cependant l'accès des souterrains me demeurait fermé, et je n'osais, par déférence pour mon hôte, y faire d'allusions trop directes. Il devait me suffire, sans doute de connaître les origines probables du castel, villa romaine palissadée à l'époque des invasions germaniques, incendiée sous les derniers Mérovingiens, réédifiée en pierre sous Pépin le Bref et donnée par Charlemagne, après confiscation, au plus indigne de ses paladins, le trop célèbre Ganelon.

A vrai dire, toute cette histoire me paraissait bien par endroits se colorer des fantaisies du roman ; mais je n'en étais pas moins fasciné par l'aisance avec laquelle le narrateur donnait un sens à chaque détail, commentant chaque vestige en apparence insignifiant du passé.

Dans le village mes visites à la Motte-Brûlée (ainsi désignait-on la retraite du vieillard) avaient fini par diriger sur moi un peu de la réprobation, dont l'ignorance et la suspicion publiques entouraient le solitaire. Pour m'en détourner, les moins agressifs s'ingéniaient à me narrer mille racontars.

Le vieux était un défroqué, ancien curé, qui s'était enfui de son presbytère en enlevant une héritière opulente. Après un long séjour en Amérique, elle morte, le ravisseur était venu se fixer dans un coin caché, à l'abri des curieux.

Je vivais donc de part et d'autre en pleine légende. Avec une perspicacité déconcer-

tante, le vieillard lisait sur mon front les soupçons immotivés que je rapportais avec moi, en venant le trouver. Un mot jeté au hasard m'en avertissait, quand par hasard une distraction inaccoutumée m'écartait pour quelqnes instants de l'écouter avec l'attention convenable.

Le désir de se justifier à mes yeux le décida sans doute à m'introduire enfin dans la caverne, où je brûlais depuis si longtemps de pénétrer.

Dans une crypte profonde où l'on n'accédait qu'à travers un lacis compliqué d'escaliers et de couloirs, mon guide avait installé le laboratoire de ses méditations. Sur les murs bâtis de granit rouge extrait vraisemblablement jadis des côteaux de Savignies, s'étendaient de bizarres hiéroglyphes dont les creux et reliefs avaient été soigneusement nettoyés pour en vérifier le sens. Quelque amateur d'alchimie avait sans doute habité là. Le vieillard prétendit m'expliquer le sens de quelques unes de ces inscriptions ; questionné sur d'autres, il se récusait, non par ignorance affirmait-il ; car les signes gravés sur ces ruines lui étaient familiers depuis long temps, mais par urgence de garder des secrets, que les initiés seuls doivent connaître après longues épreuves.

Il y avait, disait-il, d'autres cryptes, d'autres salles plus mystérieuses encore où je ne pouvais pénétrer, à moins de m'astreindre avec lui à des années de méditation et de solitude.

J'étais malheureusement plus curieux que patient et plus imaginatif que résolu. Cette perspective m'effraya et, d'ailleurs, je devais retourner prochainement chez les miens. J'évitai de solliciter du vieillard la

première investiture. Revenu à l'air libre je me sentis soulagé comme d'un cauchemar.

Je ne revins à la Motte que quelques jours après ; mais je trouvai l'huis obstinément clos et tous les alentours vides.

Je songeai que l'étrange vieillard avait peut-être voulu me marquer par là son désir de ne pas continuer avec moi de vaines relations. Ah ! le rusé compère, et comme à travers sa science, qui n'était pas tout à fait imaginaire par endroits, il m'en avait fait accroire ? Je ne lui en veux point. Je sais maintenant que le vieux maniaque avait, quoi qu'il en parût, procuré un enfant à sa bonne et qu'il avait, pour cacher ce méfait, pris les plus minutieuses précautions.

Rendons lui justice ; il ne voulut point abandonner la malheureuse ; mais il exigea que l'enfant serait voué aux ordres dès sa naissance. Triste fou. Ah ! si j'avais su cela autrefois.

Pardonne-moi, mon cher ami, ce copieux cahier que je t'adresse en guise de lettre. Je me suis payé pendant une heure l'illusion de causer avec toi, comme nous faisions jadis. Je termine enfin. C'est que j'ai là, autour de ma chaise, un petit espiègle qui cherche à s'asseoir sur mes genoux. Et je ne veux pas le faire trop longtemps attendre. Tu as deviné que c'est notre fils adoptif, l'enfant de Noëline.

Ecris-moi bientôt, et reçois mon souvenir le plus affectueux.

MICHEL.

De Georges a Michel

Le 24 avril.

Mon fidèle Ami,

Je reviens de Sorcy, J'ai fait toute la journée, une adorable promenade, que le hasard s'est mêlé précisément de rendre instructive pour toi et pour moi.
Aussi je vais m'efforcer de mettre un peu en scène à ton intention les impressions assez diverses que j'en rapporte. Tu sais comment, au creux d'un vallon broussailleux, raviné d'eaux roussâtres se niche craintivement le vieux hameau, dont les fours abandonnés d'anciennes tuileries indiquent les approches. Plus haut, les Terres Noires en pente vers les bois, où conduisent des sentiers pleins de mâchefers pilés. L'un de ces chemins va vers Saint-Paul et descend aux environs d'un petit ravin où coule une source.

Cette source alimentait jadis un étang. Tu dois te reconnaître ; car la Motte de Sorcy s'élève à quelque distance ; un souterrain s'ouvre au rebord du fossé que conquièrent jour à jour d'envahissantes broussailles. Tu sauras que cette caverne est habitée par l'une de mes plus récentes connaissances ; un vieux réfameur de bohême, qui me tient des contes à dormir debout, et que je fais longuement bavarder à chacune de mes excursions dans le voisinage. Ce matin, à mon passage, je l'ai trouvé déjeûnant de compagnie. Un porte-balle crépu savourait sur du pain la moitié d'un oignon, dont le vieux sacripant ve-

nait de lui faire cadeau. Tous deux se chauffaient aux braises du réchaud, où les fers à souder se gardaient rouges en attendant la reprise prochaine du travail. Je ne fus pas peu surpris d'entendre en arrivant se tutoyer les deux compères.

— « Voilà bientôt douze ans que je suis passé ici pour la première fois, faisait le porte-balle, avec un certain nasillement oriental et un certain jeu des yeux fuyants, que l'on rencontre spécialement parmi les sujets de l'Empire Turc.

« J'ai bien fait la route depuis, avec un ballot renouvelé à chaque étape. Mais si quelque chose m'étonne aujourd'hui, à coup sûr, c'est de te trouver niché là, vieux vautour, que je croyais prédestiné comme moi à mourir au revers d'un fossé. Tu étais maquignon autrefois, et nul ne t'égalait pour compléter ton troupeau, la veille des foires, par un prélèvement savamment opéré sur l'écurie des fermes où les chiens dorment fort. Te voilà chaudronnier maintenant. Mes compliments. Tu es habile à changer de métier. »

« Si la chance nous vient, on voyage l'an prochain en automobile, tous les deux, pas vrai ? Car tu ne vas pas rester là à moisir dans ta coquille, comme un limaçon qui s'attache aux murailles, hé ! »

Ma soudaine arrivée au détour des buissons de saules coupa le verbe abondant du parleur, qui changea de ton aussitôt pour m'offrir sa marchandise.

— « Ah ! voilà monsieur qui va m'acheter un joli couteau. »

— « Ta langue, à combien, bavard ! » fit en riant le Bohémien par derrière lui.

— « J'ai de belles occasions ; Monsieur va en profiter, continuait, sans se décon-

tenancer le porte-balle, habile à jeter sous mes yeux l'assortiment bigarré de sa camelote : mouchoirs, porte-montres, canifs, porte-monnaies, carnets de poche, etc.

— « Pas moyen d'acheter », fis-je, espérant par cette simple phrase me débarrasser de l'importun. « Je n'ai pas un sou en poche. »

A ce moment les deux filous s'entre-regardèrent.

— « Prenez ce couteau : je vous le donne. Prenez ! insista le porte-balle, en me tendant l'objet — lame luisante emmanchée de corne blonde, véritable outil de promeneur curieux.

J'évaluai mentalement l'instrument tentateur et, comme j'avais perdu le mien depuis trois jours, je tendis au rusé compère de quoi le rémunérer au double de son cadeau. Le marché conclu, j'essayai de faire un peu causer mon personnage, qui continuait de me vanter les prix exceptionnels de ses menus bibelots.

Et comme je le plaignais de son rude métier, dont les profits devaient être maigres, au regard de toutes les intempéries à subir, le bonhomme cligna de l'œil d'un air entendu, et me désignant un ballot de grosse toile noire que je n'avais pas aperçu jusque là :

— « C'est avec ça, me chuchota-t-il, que je gagne ma vie. Ce sont des soieries et des dentelles de contrebande. Je vends ça aux riches. Ça vient des prisons turques ».

Je dus prendre involontairement un air quelque peu sceptique ; car, m'ayant observé furtivement de ses yeux qui louchaient, le croquant reprit aussitôt, en se dandinant de biais sur ses courtes jambes arquées :

— « Ah ! vous savez, je viens de loin. Je suis de Turquie, moi-même. Je suis arrivé de Salonique à Marseille, il y a deux mois. Voici mon passeport : vous pouvez l'examiner.

Et il me tendit un papier crasseux, raccommodé aux cassures avec des bordures gommées de timbres-postes.

— « C'est bien, lui dis-je. Vous êtes en règle. Mais comment faites-vous pour explorer ainsi ce pays jusqu'en ses recoins les plus déserts ? Il y a parmi ces bosquets et ces prairies tout un fouillis de sentiers, dont il faut avoir de longue date dévidé l'écheveau, pour être sûr de ne pas s'y perdre. »

Le porte-balle prit un air modeste et déclara doucement :

— « On a de la mémoire. Autrefois, je vendais au propriétaire du vieux chalet qui est là-bas dans les sapins et que j'ai trouvé tout à l'heure, fermé, vide.

Ah ! je savais bien que le bonhomme n'y demeurait plus ! J'ai connu son histoire en route, l'autre soir. Mais je me disais, en venant ici, qu'une belle cage flatte toujours son oiseau, et que je verrais dans la maison d'autres visages. J'ai fait un détour pour rien : mais je suis content tout de même. On s'est retrouvé deux qui se connaissaient ; on a cassé une croûte ensemble. »

— « Alors, repris je, intéressé, le vieil original du châlet des sapins s'en est allé finir ailleurs ? Que savez-vous de lui ? »

— Ah, ça ! je sais et je ne sais pas. Quand il a quitté d'ici, il avait un enfant de sa bonne. La bonne est morte un an plus tard. On a mis l'enfant en religion. On l'a mis de force. C'était une fille : elle ne pouvait

pas dire non. Et tout ça a mal tourné. Le bonhomme a pris du remords ; il a donné tout ce qu'il avait aux Jésuites, et il est mort, Dieu sait comme, dans un asile, au diable ! »

Une fois en train, le croquant eût été prêt, en méridional, à me raconter une douzaine d'autres histoires. Je suis parti, coupant court à sa verve, avec un sourd pressentiment au cœur. Et j'ai trouvé une lettre, une lettre atroce, non signée.

Permets-moi de ne pas t'en dire davantage pour aujourd'hui. Peut-être me verras-tu bientôt là-bas.

Ton affectueusement dévoué.

GEORGES.

***

PAGE DE JOURNAL

Singulière histoire que celle de cet original qui fut le père de la pauvre Noëline ! Au tournant fiévreux de l'angoisse sentimentale, l'embûche religieuse attendait cet esprit fort, qui devait mourir conquis, âme et bien, après s'être cru libre de toute entrave. Voilà ce que j'ai failli faire ; voilà ce que fera peut-être un jour Michel. A tout homme qui prétend agir, penser ou aimer librement, l'Eglise prépare le supplice d'Abailard, et bien rares sont ceux qui ne finissent pas par être pris au piège où doit s'anéantir leur virilité. Ah ! certes,

il est plus malaisé de chercher sa propre loi, de dégager son propre rythme de vie, que d'accepter humblement les séculaires disciplines ; mais ne fût-ce que par point d'honneur devrait-on jamais consentir à faiblir en face de soi-même ? N'y a-t-il pas assez d'esclaves pour nous inspirer l'horreur de marcher ployés ? Hélas ! notre pauvre cœur sanglotant d'hommes indécis est si lourd à porter dans notre poitrine étroite ! Où trouverai-je enfin la volonté de me survivre et de me surmonter ? Je sens bien pourtant que le bonheur le plus sûr ne peut fleurir que sur la Raison, créatrice d'ordre, de sagesse et d'harmonie ; car nulle passion n'est stable ; mais je m'obstine à tâtonner dans le vide, et j'ai peur.

Lettre anonyme adressée a Georges

Cher Monsieur et Ami,

Le renom de droiture qui entoure votre famille et l'estime, que vous avez vous-même su conquérir auprès de ceux qui vous connurent, me font un devoir de repousser enfin certains scrupules et de mettre sous vos yeux certains faits de nature absolument confidentielle, touchant une personne qui vous est chère.

Avant de passer outre, et pour que vous restiez libre de ne pas lire, je tiens à vous dire que mon amitié très sincère se croit obligée de garder le voile, le genre de ser-

vice qu'elle se propose de vous rendre étant de ceux que l'on n'apprécie pas toujours immédiatement à leur juste valeur, ce qui peut entraîner, faute de discrétion, les pires désastres.

La personne, à laquelle il est fait allusion plus haut, doit précisément tenir dans vos affections une place tellement grande que vous souffririez difficilement d'en restreindre vous-même quoi que ce soit, et je ne crois pas me trouver très loin de la vérité en supposant que votre exil volontaire n'est dû qu'au refus opposé par votre mère à vous laisser agir selon vos préférences.

Ce furent là choses regrettables, mais qui ne vous auront pas nui, en vous forçant à surseoir ; car un abîme était sous vos pas, et c'est ce que votre mère, avec l'intuition de son pur dévoûment pour vous, avait pressenti dès la première heure.

Ah ! ce qui va suivre ne peut, j'en suis certain, que vous crisper d'angoisse, et la vérité m'est cruelle à dire.

Sachez donc, mon pauvre ami, que celle à qui votre foi s'est engagée sans restriction n'est qu'une indigne comédienne, parfaite élève de ceux qui, de leurs doctrines impies. prétendirent lui tracer la voie.

Mais le vice atteint son châtiment tôt ou tard, et qui débute mal ne peut que mal finir. Au cours d'orgies nocturnes, auxquelles elle était périodiquement conviée, selon un rite infernal, la malheureuse créature devint enceinte, et je puis affirmer également que les remèdes les plus savants ne parvinrent point à la guérir à temps de cette grossesse. L'enfant vint clandestinement, qu'il fallut déclarer sous un faux-nom ; car on n'avait pas encore désespéré de faire de vous la dupe longue-

ment préméditée d'un trop compliqué manège.

Mais la nourrice eut vent du stratagème employé pour dissimuler la véritable identité de l'enfant. Des mots s'ensuivirent, et le poupon dut revenir, après menace à grand peine étouffée d'un gros scandale, aux mains de sa véritable mère. L'or cacha les hontes.

Renseignez-vous donc maintenant par vous même, et donnez-vous la peine de contrôler la vérité à ses sources. Vous serez rapidement édifié.

Les faits sont là, indéniables. Et, pour comble d'ignominie, cette institutrice qui n'est qu'une vulgaire fille-mère, une p.... pour gros bonnets de la F.M., est maintenue à son poste.

Nous saurons bientôt, par ailleurs, si cet état de choses intolérable peut encore se prolonger longtemps au beau pays de France.

Croyez, cher Monsieur, à mon dévoûment désintéressé, et pardonnez-moi de garder mon masque.

X. Z.

*
* *

PAGE DE JOURNAL

Vilenie humaine ! Infamie et laideur humaines ! La profondeur de vos ténèbres est incalculable. Impossible de sonder, même du regard, cet abîme.

Brèves ivresses de l'amour, illusions bénies et fugitives, divins enfantillages que provoquent la tiédeur des nuits d'été, je ne peux pourtant pas vous maudire, quoique toute l'horreur de la vie prenne sa source en vous ; car vous êtes, au désert des jours, la seule manne vraiment céleste qu'on puisse goûter. Inconsciemment toutes nos pensées accomplissent, comme des astres fous, leur révolution autour du sexe, et tout ce qui s'affirme viril, durant une heure, une minute, une seconde même, ne s'érige debout que selon les féminités éparses qui le tentent et qui sont sa raison d'être. Quoi qu'il puisse être de toi et de ton cœur, maintenant, ô Constance, je ne chercherai point ; car je veux garder au fond de moi-même la pure image, que ta ruse ou ta sincérité, je ne sais, y fixèrent jadis.

Quoi que tu sois en réalité, ceux qui ont voulu de leur fiel souiller en moi ta mémoire sont des lâches, des contempteurs de beauté. Ils ne se sont levés que pour me nuire, et je les reconnais. Ils sont habillés de noir. Je ne me prêterai pas à leurs desseins. Il n'y a chez ces fourbes masqués ni charité, ni loyauté, ni désintéressement. Ils me font haïr l'homme et la vie humaine ; ils me révèlent dans nos fanges un grouillement de reptiles, que je voudrais fermer les yeux pour ne pas apercevoir.

Ah ! dormir, dormir à tout jamais parmi les pétales fleuris de mes jeunes rêves, et ne me réveiller point !

Pleurer même, je ne le puis plus.

De Constance a Georges

Mon seul Ami,

Il se peut que cette lettre soit la dernière qui te parvienne de moi. Fais en sorte de ne jamais me mépriser ni me maudire, quoi qu'on puisse te raconter de moi et, s'il arrivait par hasard que l'amour t'ait pu fuir, garde-moi au moins ta pitié. Je suis malheureuse. Je m'étais juré à moi-même de ne pas te l'avouer ; mais je me sens faible, et l'effroi me prend à cause des réseaux de haine dont je distingue autour de moi l'embûche funeste. Pendant longtemps, j'ai cru pouvoir continuer de lire à distance dans ton cœur et cela me consolait, m'engageait à vivre, à espérer contre toute vraisemblance.

Désormais tout est devenu noir, et je ne sais plus rien ; je ne devine plus rien, plus rien de toi, à qui je voulais me donner dignement, librement, toute.

J'étais la fille de mon père, un libre-penseur, un communard. Tu étais le fils de ta mère, qui me traite en pestiférée à à cause de mes origines. Rien ne pouvait nous unir, et c'est ce que je n'ai pas compris assez tôt. S'il est encore temps de réparer le mal que je t'ai fait, je suis toute disposée, quoi qu'il me coûte, à te rendre ton serment.

J'ai peur, vois-tu, d'une malédiction. Ta mère me hait : s'il se pouvait qu'elle me pardonnât avant sa mort, je serais soulagée d'un poids énorme. Je sens rôder autour de moi des pressentiments funestes ; je me figure que ce sont de malveillantes

pensées acharnées à ma ruine, et qui voltigent pour me nuire comme des larves néfastes.

Ces jours-ci, j'ai su que ta mère était tombée grièvement malade. Seule avec une servante inexpérimentée, elle pouvait manquer de bien des choses. Je lui ai fait demander si elle voulait de moi pour la soigner durant les nuits. Elle m'a fait répondre des injures. Comme elle va plutôt mal, je t'attendais un peu.

Et maintenant, te dirai-je tout ? Hélas ! non, je n'en ai pas la force. Calomniée sournoisement, atrocement, je suis.... je suis *révoquée* depuis ce matin.

Le motif (car je ne veux pas dire un mot pour me disculper) c'est que j'ai recueilli un soir l'enfant d'une passante qui mourait de faim. Devine, si tu peux, le reste. Ah ! je n'ai jamais eu, contre qui que ce fût, de haine au cœur ; mais je ne peux plus m'empêcher de les exécrer de toute mon âme ceux qui ont fait cela.

Où vais-je fuir maintenant ? je ne sais. Peut-être dans la mort.

Ta fidèle.

CONSTANCE.

***

PAGE DE JOURNAL

Ah ! je ne me pardonnerai jamais ce qui arrive. C'est mon irrésolution qui est cause de tout. Il n'est pas permis d'hésiter dans

la vie. Vouloir s'arrêter pour considérer à droite et à gauche les accidents du paysage, c'est se précipiter. Comme le cycliste sur sa machine, l'équilibre est au prix de la marche. J'ait tout perdu pour avoir voulu tout sauver. Malheur à qui s'avoue d'avance vaincu. Ma pauvre Constance tu es, malgré moi, ma victime !

De Michel a Georges

Mon vieux Camarade,

Ceci est tout autre chose que simple bavardage, et je t'écris, le cœur serré.

Tout me fait croire que ta mère, qui est mourante, n'a pas jusqu'ici songé à te faire prévenir de son état. Ce matin, cependant, la bonne (une femme que tu as secourue jadis et qui, par un singulier hasard, s'est trouvée transplantée ici) m'est venue demander de t'écrire, en me disant que sa maîtresse allait plus mal depuis minuit.

Je te demande pardon bien sincèrement de la négligence dont j'ai moi-même fait preuve à ton égard ; car je m'étais promis, depuis quelques jours, de t'avertir.

Je sais même, et je voulais t'en instruire, que ta mère, sur le conseil de son confesseur, a fait rédiger, ces jours-ci, son testament. Le reste empiéterait sur le secret professionnel, et je n'ai pas le droit d'en confier davantage au papier.

Je te plains, mon pauvre Georges, de tout mon cœur. N'oublie pas de t'adresser à moi, si tu juges que je puisse, le cas échéant, te rendre service.

Ton bien dévoué.

MICHEL.

DE GEORGES A LUCIEN

MON CHER LUCIEN,

Quel que soit l'endroit de la terre où te joigne cette lettre, je veux te dire ce qui m'arrive, afin que la nouvelle des malheurs qui pourraient s'ensuivre ne te surprennent pas trop, plus tard.

Tout s'écroule autour de moi, comme si j'étais sur un volcan. Pas une branche d'arbre où jeter les mains ; pas une pierre où marcher d'aplomb.

Cette fois, je n'ai plus le temps de rien discuter avec moi-même ; c'est la rafale du Destin qui passe, et nulle résolution ne saurait l'interrompre ni la devancer.

Ma mère est morte ; Constance a fui. Ma mère est morte en me deshéritant ; ses biens, c'est à dire le peu de valeurs qu'elle avait et le petit héritage qu'elle avait recueilli dans ces derniers temps, vont droit à l'Eglise ! Il ne me reste que la part légale. Mais qu'importe ? Ce n'est pas de cela que je souffre ; car ma mère était libre, et l'héritage en soi m'est indifférent ; mais c'est

qu'en agissant ainsi ma mère, méfiante, me maudissait pour toujours.

Oh ! je ne lui en veux point ! Je sais quelles influences avaient savamment capté sa volonté, comme une eau docile que l'on dirige à son désir. Les mêmes influences ont ruiné la pauvre Constance, l'ont accablée de calomnies, jetée à la mendicité, traitée en fille des rues. Cela ne se raconte pas. Il n'y a pas de mots assez forts ! Mais quelle estime vais-je garder pour moi-même ? Tu vas juger de moi, mon pauvre ami.

Quand je fus au chevet de ma mère moribonde, quand je vis cette figure usée où ne luisait plus que la fièvre des yeux, je fus oris d'un immense abandon.

Fidèle à son idée fixe, la malheureuse femme me demanda de lui jurer là que je ne serais jamais l'époux de Constance. Et je suis tombé dans le piège. J'ai juré, pour mon remords éternel.

Lucien, Lucien ! C'est le cri d'un noyé qui sonne vers toi. Je voudrais m'anéantir.

Et je ne suis même pas sûr que de l'autre côté de la vie tout soit vide, comme le disent les athées.

Je suis un lâche incurable. Je suis celui qu'on écartèle.

Aie pitié !

GEORGES.

P. S. — Sur mon chemin, pourtant, une bonne âme s'est rencontrée. La pauvre créature qui fit chez moi ses couches un soir d'hiver, je l'ai rencontrée, l'autre jour, chez ma mère, qui sans doute ignorait son passé. Elle s'est offerte à m'être utile. Sin-

gulier caprice du Sort, c'est Constance qui s'était chargée de l'enfant. Voulant l'adopter, ce fut sa perte, et pour avoir été trop charitable, ma pauvre fiancée est aujourd'hui sans pain. G.

De Lucien a Georges

Mon pauvre Georges,

Je quitte New-York, à ton intention, par le prochain paquebot. Il faut absolument que je t'arrache à ton désespoir. J'irai droit à Lyon, chez ta mère.

Puissè-je te trouver !

Ton ami dévoué.

Lucien.

De Michel a Ljcien

Cher Monsieur,

Je m'autorise des vieux liens d'affection qui vous unissent à Georges Morel, et dont il me fit part bien souvent durant les jours où je le fréquentai, pour vous donner des nouvelles de votre malheureux ami, deve-

nu sans doute bien incapable à la suite des chagrins inouïs qui l'ont frappé, de vous en envoyer lui-même.

Sans doute êtes-vous au courant de tout ce qui survint dans son existence jusqu'à la mort de Madame veuve Morel ; car je sais que Georges avait coutume de vous confier régulièrement tout ce qui lui arrivait. Aussi bien, pour mieux vous signifier mon identité, sachez tout de suite que je suis ce demi-frère puîné de Constance, dont il a dû vous parler au moins une fois.

Au reste, je ne connaissais point ma sœur, et il a fallu l'aventure extraordinaire de ces derniers jours pour que je me trouve amené à la recueillir chez moi, durant que Georges, soudainement frappé d'un ébranlement cérébral, était obligé d'entrer dans une maison de santé.

Voilà donc notre pauvre ami chez les fous.

Sa démence, d'ailleurs, se trahit à peine, à part les hallucinations qui accompagnent son grand désir de quitter la vie volontairement, et je reste persuadé qu'il guérirait, si quelque émotion heureuse venait tout à coup déchirer, comme un coup de soleil, la ténèbre de son angoisse. Par quelle divination singulière, Constance et lui, se rencontrèrent-ils, l'autre jour, sans s'être mutuellement concertés d'aucune sorte, dans cette grotte au bord de la mer, où naguère ils s'étaient promis l'un à l'autre et où ils n'étaient plus retournés ? Qui le dira ? La même pensée fiévreuse de souvenir les y dirigea sans doute, à cause de la date qui était, paraît-il, un anniversaire ; mais ce qui se produisit, dès qu'ils se furent reconnus, garde quelque chose de plus inexplicablement tragique. La grotte

où ils étaient entrés l'un après l'autre est de celles que le flot vient inonder à marée haute. Ont-ils été surpris par la montée des vagues ? Avaient-ils prémédité de s'abandonner ensemble à la mer envahissante ? C'est ce que je n'ai pu savoir encore. Toujours est-il qu'ils furent découverts à temps pour être sauvés, quoique évanouis déjà.

Je vous ai dit les conséquences. Nous attendrons votre venue ou vos conseils pour savoir s'il convient de déférer au vœu de notre Constance, qui veut à tout prix rendre visite à son malheureux fiancé.

Sans doute est-il préférable d'attendre quelque temps, avant d'autoriser cette confrontation qui ne serait désirable peut-être que si Georges venait à la réclamer lui-même.

Je suis, quant à moi, cher Monsieur, tout prêt aux sacrifices les plus grands, s'ils se trouvaient nécessaires, pour assurer la guérison de Georges.

Dans l'attente de votre réponse.

Michel Frévent.

VIII

PAGE DE JOURNAL

Maison de Santé
de L.....

Je suis celui qui s'en va sans savoir où.

Oh ! pourquoi n'avons-nous pas continué le voyage par le même chemin tous les deux, les yeux tournés vers le même rêve tous les deux, nos âmes fondues dans le même bonheur toutes les deux !

Dis ? Est-ce que je n'aurais pas eu de caresses assez douces ? Est-ce que tu ne ne pouvais pas croire aux paroles exaltées de ma bouche amoureuse ? Est-ce que tu avais peur du Destin à mon côté ?

Nous nous étions arrêtés au carrefour. Les dernières flammes de ce jour de juin, qui mourait là-bas dans les arbres, nous enveloppaient de la même auréole. Le vol du silence à travers la solitude semblait peser sur nos âmes, et vers le sol descendaient nos regards comme des oiseaux fatigués. Je t'ai dit : donne-moi tes mains

que je les presse ; donne-moi tes lèvres que je m'y désaltère ; donne-moi ton cœur que je le boive d'une seule caresse ; donne-toi toute entière à moi pour la première et pour la dernière fois.

Mais tu t'en allas. Tu avais peur des hommes et j'ai eu peur aussi.

Le jour mourut, le soleil se coucha. Hélas !

. . . . . .

Je suis celui qui s'en va sans savoir où.

Je suis un cadavre qui se promène ; je suis une forme humaine d'où s'est envolée l'âme ; je suis le charbon d'une flamme disparue.

Je suis celui qui s'enfonce dans une caverne et dont la lampe est morte. Quelqu'un était par derrière moi qui me suivait ; quelqu'un était derrière qui m'écoutait. C'est lui qui a soufflé ma lampe ; c'est lui qui m'a plongé dans les ténèbres.

Et je lui ai pardonné, quoiqu'il l'ait fait sans doute par malveillance.

Mais elle, est-ce que je la reverrai jamais ?

. . . . . .

Je suis celui qui souffre d'amour. Je suis l'oiseau blessé qu'un plomb trop lourd ramène vers la terre : je suis le voyageur de mystère qui s'arrête devant la source, pour y chercher le visage qu'il ne trouve plus.

Je suis celui dont le rêve s'est perdu dans l'impossible.

. . . . . .

Mon cœur est pareil aux fleurs qui jonchent la prairie, après le passage du faucheur. Mon cœur est pareil à l'hirondelle sauvage qui traverse l'espace à la poursuite du moucheron qui fuit. Mon cœur est

pareil à l'exilé qui regarde au loin dans la nuit, par derrière la montagne et la forêt. Mon cœur est pareil au soldat vaincu dont le front penche de regret, et dont la vigueur est usée. Mon cœur est pareil au pâtre qui pleure après que le loup est passé sur son troupeau. Mon cœur est pareil aux seigles jaunissants de la plaine, agités par la brise comme des drapeaux, et que l'orage couche brusquement sur le sol. Mon cœur est pareil aux rouges coquelicots, que le soleil brûle et noircit. Mon cœur est pareil au papillon qui meurt de souci sur la fleur coupée.

. . . . . .

Je suis celui dont l'espérance est morte comme une petite fille au berceau.

Je prendrai mon cœur dans ma poitrine, et le presserai de mes deux mains fiévreuses pour en répandre les gouttes de sang sur le chemin. Je prendrai mon cœur et le déchirerai de mes ongles, pour le donner en pâture aux corbeaux de la plaine. Je prendrai mon cœur et le jetterai dans les flammes, afin d'en faire un tison qui ne s'éteigne jamais.

Je suis celui dont la vie s'est enfuie ailleurs, comme une captive dont la prison eût été mal close et qui se fut évadée sur un rayon de soleil.

*
* *

Autre PAGE

Là-bas au bord de la mer, là-bas. Je suis venu seul dans la grotte enchantée, la grotte nuptiale. Et toute l'étendue des flots

mouvants sous mes yeux, comme une soie vivante et lumineuse ! Je suis venu seul, et tout à coup nous sommes deux.

Elle est venue aussi.

Ah ! maintenant il faut mourir. Pareil jour ne peut luire deux fois.

Le soleil a l'air d'une fleur qui se meurt sur les flots, ce soir ; le soleil a l'air d'une rose qui s'effeuille et s'éparpille sur les flots au sanglot des vagues. Le soleil a l'air d'un fiancé misérable qui se penche sur l'eau, pour y chercher une bague perdue.

Le soleil a l'air d'un fou qui rit de son amante agenouillée à ses pieds. Le soleil a l'air d'un cœur qui saigne dans l'oubli. Et comme la mer se plaint ! Comme elle allonge sur le sable ses petites mains sans nombre ; on dirait qu'elle veut me prendre. Comme les lames désireuses s'alanguissent ; on dirait des lèvres qui s'offrent.

Comme la mer se lamente ! Elle se lamente jusqu'au bout du monde. On dirait l'agonie d'un rêve écrasé par le Destin ; on dirait le désespoir d'un amour pareil au mien.

Oh ! ce sanglotement qui va d'un pôle à l'autre et qui me secoue ici les entrailles ! Le sanglotement de mon cœur va plus loin, plus loin encore : il va jusqu'au fond de l'infini ; il va jusqu'au bout de l'éternité ! Car le cœur n'est pas fait que d'eau ; il n'est pas fait que de larmes. Oh ! non, oh ! non. Sans cela ! Sans cela !

Personne ne l'entend qui se brise cependant ; personne ne l'entend qui se meurt à jamais, à jamais ! Sans cela les étoiles tomberaient, tomberaient comme des gouttes de pluie, comme des larmes dans la mer ! Et ce serait fini, fini !

O mer, mer éperdue, vierge échevelée

aux bras d'écume, chair nue et palpitante aux seins fiévreux, tu ressembles aux caresses que je n'ai fait que deviner ; tu ressembles aux étreintes que je n'ai fait que rêver ; tu ressembles aux désirs que je n'ai point satisfaits et dont l'ardeur seule me brûla.

Coupe étrange et verte de voluptés inassouvies, tu ressembles aux délices que nul n'a goûtées, aux lèvres dont nul n'a pris les baisers, aux vendanges que nul n'a bues.

O mer, tu es un archange formidable tombé sur la terre, les ailes ouvertes, et dont l'âme est restée au ciel.

Telle, en cris déchirants, en gestes de deuil se multiplie l'Angoisse, telle se fut multipliée la Joie en mille baisers.

Maintenant, le soleil est mort, la lumière est morte, l'espérance est morte. J'ai fini d'explorer la Vie ; la Mort seule me reste à connaître.

Ici pourtant, par un soir d'avril, un soir presque pareil à celui-ci, nous fûmes heureux. Je m'en souviens. Ça été du feu sur la chair jeune de ma vie. Nous avions commencé (à peine et si peu !) de mordre au pain blanc des chastes tendresses ; mais le destin devait nous l'ôter brutalement de la bouche.

Insensé que je fus, j'ai tenté de me soumettre. Je n'ai pas su. Ma pauvre mère, j'aurais tant voulu ne pas vous faire pleurer !

***

Mais qu'aperçois-je ici dans la pénombre ? Il semble que la caverne s'illumine

et qu'une divine musique y jongle avec les échos.

Assise au creux des rocs, la tête dans les mains, est-ce là toi ? Ta voix s'élève ; ta voix me parle. Il y a du miracle autour de toi. Il me semble que je vais tomber à la renverse, tant mon cœur bat. Est-ce toi vivante, ou ta vision seulement ? Je ne sais plus. J'écoute.

***

— « Je suis une fleur blanche dans un tombeau, me dis-tu. Je suis une espérance dans la boue, je suis un lys piétiné par les bêtes de l'abreuvoir. Et tout autour de moi, il y a des larmes qui coulent ; il y a des larmes qui ruissellent comme des trésors gaspillés de bonheur. On dirait que le ciel pleure sur ma tête ; on dirait que toutes les glaces de l'hiver me fondent sur le corps ; on dirait que le vent d'orage sanglote et geint autour de mon cœur.

Mais l'eau qui coule de mes yeux est de flamme et ferait bouillir la mer en s'y mêlant.

Ah ! je suis venue ici pour embrasser le passé ; je suis venue ici pour tâcher d'y mourir, enveloppée des seules ailes blanches de mon innocence. Je veux m'évader des mensonges humains ; je cherche la porte de l'oubli ! »

***

— « Qu'attendez-vous ici, pauvre femme ? » t'ai-je dit.

— « Vous m'avez réveillée, as-tu répondu. Pauvre, oh ! non, je ne suis pas

pauvre ; je suis riche plutôt, trop riche et c'est pourquoi je suis si malheureuse. Allez-vous en ! »

— « Vous n'avez pas peur que la mer vienne vous prendre ici ? » reprenais je.

— « La mer, la mer ! Elle est moins méchante que les hommes ! » Alors je t'ai regardée, contemplée.

— « Oh ! cette voix ! On dirait de la rosée du ciel sur mon cœur. Et voici des myosotis qui me fleurissent dans les yeux, rien qu'à l'entendre.

Et ce regard, oh ! ce regard ! On dirait des étoiles du paradis descendues jusqu'au fond de l'enfer pour éclairer les damnés. S'il y avait un enfer et un paradis ! »

— « Allez-vous en ! » réitérais-tu.

— « Attendez-vous quelqu'un ici ? » demandai-je.

— « Je n'attends plus personne. Si j'attendais quelqu'un, j'irais en plein soleil pour être aperçue de plus loin. »

— « Mais le soleil est couché maintenant, et voici la lune qui se lève », ai-je observé.

— « La lune ! la lune ! Oh ! je veux voir la lune ! »

Tu t'es levée ; tu as marché, et ton visage m'est apparu tout à coup en pleine lumière.

— « Ah ! Toi ici ? Pourquoi reviens-tu me chercher ? » t'écrias-tu.

« Il est trop tard ! il est trop tard ! Va-t'en ! Va-t'en ! Va-t'en ! »

Alors, je t'ai bien reconnue, reconnue vivante et toujours belle.

— « Est-ce toi ! Est-ce bien toi ? bégayais-je. Oh ! je ne m'en irai pas ! J'ai tant souffert ».

« Je veux voir ton visage ; je veux regarder tes yeux de plus près, je veux me

griser de l'odeur liliale de tes cheveux. Viens dans la lumière ? Viens en pleine lumière ! J'ai tant de choses à te dire. Je ne pourrai jamais te dire tout. Je ne pourrai jamais te raconter tout ! »

— « Je n'ai plus le droit d'être à personne ; je n'ai plus le droit de me donner à personne ici-bas ! »

— « Mais, repris-je, je te croyais morte. Voyons, livre moi tes mains, tes mains glacées, et fais-moi sentir le battement de ton cœur pour que je sache si tu es bien vivante, si tu es ici réellement vivante. »

Des larmes coulaient le long de tes joues.

— « Oui ! je suis bien vivante, répondis-tu. Plût à Dieu que je fusse morte ! »

— « Oh ! comment ! comment ? Explique-moi ce qui est arrivé. »

— « Laisse ! Laisse-moi ; laisse dormir le passé. Il appartient à l'oubli ! » disais-tu.

Et mon cœur se crispa. Je m'écriai :

— « As-tu donc rejeté notre amour et nos serments ? » Ton regard alors se haussa vers le mien qui te suppliait.

— « Je t'aime toujours ! Je n'aime que toi pour l'éternité, chuchotais-tu. Que cette affirmation solennelle te suffise ! »

Je voulus, d'un élan, t'étreindre, ô ma Retrouvée. Tu te détournas.

— « Comment te croirai-je, si tu me refuses le témoignage même de ton baiser ? »

Mais toi, d'une voix lointaine, au timbre éteint :

— « O vanité des passions humaines, qui veulent toujours, pour continuer de croire à elles-mêmes, se réaliser dans un acte transitoire et matériel. O stérile incarnation d'un idéal que détruira le choc de la réalité ! »

— « Qu'allons-nous faire maintenant

que nous nous sommes retrouvés ? » insistai-je.

— « Je voudrais, je voudrais mourir avec toi ! répondis-tu, vierge, vierge ; car à quoi bon maintenant nous livrer l'un à l'autre ? Voulant me défendre de toute souillure, j'ai fui, j'ai couru après ton image. Je n'ai soif de rien d'autre ».

Une lumière céleste émanait de toi, irradiait de tes vêtements pâles, ô ma Constance. Tu me convertissais à mourir.

— « Voici la mer qui monte, articulai-je. Restons ici ! Restons ensemble, pour être unis dans la mort, puisque la Vie n'a pas voulu réaliser notre rêve. »

— « Elle a mieux fait, repris-tu. Elle l'eût mal réalisé. Elle l'eût rogné et rapetissé, pour le faire entrer dans son moule étroit. »

Cependant, l'eau caressante, l'eau traîtresse, aux milliers de langues, arrivait sur nous.

— « Comme il fait sombre ! remarquai-je. Je ne vois plus ton visage. Déjà le flot nous lèche les jambes. Et l'on entend un bruit d'ailes venant vers nous.

Oh ! dis ! pour la première et pour la dernière fois, veux-tu que nous soyons l'un à l'autre ? »

Et nous reculâmes vers le fond de la caverne, où il fallait monter un peu.

— « Oh ! soupirais-tu, si nous n'allions pas mourir ! »

***

Malchanceux, je n'ai noyé que mes derniers espoirs et j'ai sauvé ma peau.

Constance, ô ma Constance, qu'est-il advenu de toi ?

IX

De Lucien a Constance

Mademoiselle et chère Amie,

Je ne vous conseille pas trop de céder, pour l'instant, au désir que vous m'exprimiez l'autre jour, lors de la visite que je vous fis. Je comprends vos scrupules, sans les partager et, puisque M. Michel Frévent vous est uni par les liens du sang, vous n'avez pas à rougir de demeurer chez lui. L'avenir, croyez-moi est loin d'être désespéré pour Georges et pour vous. J'espère être assez fort pour décider bientôt le sort à vous sourire. Georges va mieux, beaucoup mieux. Il m'a parlé de vous hier, quand je suis allé le trouver ; mais il est prudent d'attendre encore quelque temps, avant de hasarder une entrevue.

Pour le cas où le manque d'occupations régulières vous occasionnerait de l'ennui, venez ici, à Paris, passer huit jours. Vous y serez la bienvenue. Nous pourrons parler de lui ensemble, et méditer un peu sur l'avenir, qui reste ouvert quand même. Il

faut tourner la page et que le passé s'ensevelisse. Je ne sais encore comment il conviendra d'arranger votre future existence à deux, ni si elle sera possible aux lieux où vous avez souffert vous-même jusqu'ici ; car le monde comprend mal certaines solutions imprévues ou trop droites ; mais la solitude régénératrice d'un pays ignoré, où la moisissure des vieux préjugés ne saurait vous atteindre, aurait sans doute la vertu de vous assurer quelque félicité durable, à la condition expresse d'harmoniser vos heures selon le rythme d'une sagesse très indépendante, et presque en dehors des effusions d'une tendresse trop aveugle.

Pour que Georges puisse récupérer toutes ses énergies de bonheur, c'est d'abord à vous, ma chère Constance, qu'il appartiendra de rendre à dessein voluptueux les enseignements de la raison passionnée, afin que la monotonie des minutes pareilles s'agrémente de la variété d'une perpétuelle quoique immobile illusion.

Pardonnez-moi ces conseils, d'ailleurs superflus devant votre caractère, dont tout ce qui arrive m'apprend de jour en jour à mieux connaître la hauteur. Je ne vous les suggère que parce que j'en devine l'essentiel présent par avance dans votre âme ; j'espère ainsi vous faire mieux entendre que je suis votre ami et que vous pouvez compter sur moi en toute occurence.

Votre cause m'est sacrée.

Votre respectueux et dévoué.

LUCIEN

DE GEORGES A MICHEL

*De l'asile de L****

MON CHER CAMARADE,

Je me réveille d'un long cauchemar. Voici l'aube, le soleil montre la tête à l'horizon, et je frémis d'espoir sans oser me retourner vers les ténèbres enfuies.

Je veux vivre, je veux ressusciter, croire, agir, et laisser pourrir tous les vains scrupules qui m'ont perdu. J'ai des ailes qui battent dans l'impatience de l'envol. Mais je suis donc dans une cage. Dis-moi, toi qui as souffert d'un mal identique au mien, si je dois sortir bientôt de cette prison. Viens me voir. Je veux sortir. Il faut que tu me fasses ouvrir la porte à tout prix. Que si, toutefois, la chose est encore impossible, tu me promettras d'examiner l'état de ma fortune, d'en établir le bilan ; car je veux, s'il me reste encore quelque bien, les léguer à la pauvre Constance, que tu investirais de tous mes droits.

Viens donc ; tu ausculteras le malade, et tu jugeras de ce qui reste à faire, soit que je sois devenu quelque chose comme un chiffon d'humanité, soit que je puisse véritablement renaître à la façon de l'arbre sans feuilles, dont avril gonfle l'écorce au sortir de l'hiver.

Entends-moi par pitié, au nom de ta chère Noëline.

GEORGES.

P. S. — J'ajoute ici à ce pli quelques mots de souvenir, que tu voudras bien remettre à Constance.

De Georges a Constance

Ma Constance,

Qui te nomma jadis eut le pressentiment de toute ton âme à venir. Je sais que tu viendras ici me chercher, quand il en sera temps, et je t'espère. J'ai fini de douter. Ta main ouvrira les portes qui m'enferment, et nous nous en irons côte à côte loin des hommes et sans souci de leurs malédictions ou de leurs sacrements. Un miracle se fera bientôt pour nous, j'en suis sûr, et Constance aura vaincu la destinée.

Je t'aime mieux, toujours mieux.

Georges.

De Lucie a Constance

Chez Lucien.

Mademoiselle et chère Soeur,

D'abord je m'empresse de vous transmettre un court billet de Georges, inclus à sa dernière lettre ici. Et puis j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. La pauvresse, dont vous recueillites naguère l'enfant, et qui s'était engagée comme servante auprès de la mère de Georges, est devenue tout à coup — Michel me l'apprend

pour ma stupéfaction, ce matin même — l'héritière d'une grosse, très grosse fortune. Consultée, elle prétend à tout prix, par mesure de reconnaissance, partager avec vous la chance qui lui advient. « Rien, dit-elle, ne l'en fera démordre et elle préfère tout refuser, si vous n'acceptez pas immédiatement le cadeau qu'elle veut vous faire. Je suis chargée de vous annoncer la nouvelle et.... d'insister.

Vous allez avoir des scrupules, c'est certain, mais peut-être est-ce enfin la porte du bonheur qui s'entrebaille et, s'il devait suffire de la pousser un peu pour qu'elle s'ouvre tout à fait, pourquoi hésiteriez-vous ?

Michel, d'autre part, est allé voir notre pauvre aliéné. Il va mieux, beaucoup mieux et sa guérison paraît parfaite. Seulement, il va falloir vivre, et il lui reste si peu de chose ! Il avait de mauvaises valeurs et, quelque soin que Michel en ait pu prendre, sa maigre fortune est loin d'avoir prospéré depuis le triste évènement.

Pardonnez-moi, ma sœur, d'avoir l'air de peser comme je le fais, sur vos résolutions éventuelles, et croyez-moi toujours

Votre affectueusement dévouée.

LUCIE.

De Constance a Lucie

Ma chère Lucie,

Votre bonté me touche vivement, et de la sentir émaner de toute votre lettre, comme le parfum d'une fleur bienfaisante, je reste empêchée tout à la fois de dire mon émotion convenablement et de prendre un parti décisif.

Voulez-vous que nous allions voir Georges ensemble? Nous ne dirions rien d'avance à personne et je vous confierais, en vous quittant, ma résolution définitive.

Je ne crois pas, cependant, que je doive me résigner à recevoir une aumôme qui équivaudrait à me faire payer au centuple un maigre service rendu. Cela va contre toutes mes conceptions, et je ne pourrais accepter une telle offrande qu'en faveur de Georges, pour le sauver. Je ne veux rien pour moi, et je me sentirais très malheureuse, c'est-à-dire très diminuée, de faire autrement.

Regardez bien au fond de vous-même, ma chère Lucie, et dites-moi si l'intimité de vos sentiments ne les apparente pas de tout près aux miens.

Votre reconnaissante et amie.

Constance.

De Michel a Constance

Ma chère Sœur,

Il faut absolument que vous acceptiez ce qui vous est proposé. Mettez de côté vos scrupules, qui sont louables, mais qui vous condamneraient à mort. Je veux bien aider à les détruire et voici comment. Je prélève habituellement vingt-cinq pour cent sur le montant des successions en deshérence, dont le chiffre excède cinq cent mille francs. Recevez le cadeau de cette commission pour vous et pour Georges, et je m'arrangerai de l'héritière que votre refus formel, je vous en avertis, aurait pour résultat de désespérer profondément. La série noire s'épuise. Ne l'encouragez pas, je vous prie, à se perpétuer. Se suicider est un crime ; car la vie est un bien que nous n'avons pas le droit de gaspiller. Je vous attends ces jours-ci et je souhaite que M. Lucien ait loisir de vous accompagner pour la grande fête de famille que nous préméditons, c'est-à-dire pour le retour de Georges.

Votre frère dévoué.

Michel.

*
* *

PAGE DE JOURNAL.

Ici, dans ma discrète maisonnette, ensemble enfin ! Mais chastes et n'osant pas nous donner l'un à l'autre. Nous habitons

séparément, la nuit, les deux extrémités de l'étroite demeure. Et c'est un dernier reste de préjugé qui nous hante, quoique tous les nôtres : Lucien, Michel et Lucie, nos seuls parents désormais, nous aient tranquillement laissé partir ensemble pour ce voyage de noces.

Au fait, nous avons assez souffert pour avoir le droit maintenant de nous passer de tous les sacrements religieux ou sociaux.

Seulement nous manquons d'audace pour aller jusqu'au bout. Par devant notre conscience, nous avons peur de nous assimiler aux êtres dégradés qui s'accouplent en dehors des formules traditionnelles ou légales du mariage. Et quoique tous les paysans qui nous coudoient nous croient dûment époux, nous demeurons hésitants. Qu'il nous advienne une progéniture, ce sera bâtardise et mépris pour elle. Ce n'est guère enviable.

Au reste, notre situation fausse ne peut se prolonger longtemps. J'ai contre le mariage définitif le vœu de ma mère, vœu funeste, dont je reste dévoré malgré moi. C'est une malédiction, la permanence en ma chair d'un envoûtement ancien et dont je n'avoue pas l'emprise.

Constance le devine. « Tu ne dois plus me trouver bien belle, après tant de chagrins », me disait-elle hier. Et ce souci bien féminin me faisait sourire involontairement.

Il est mauvais de trop raisonner, de trop analyser ; cette manie m'a fait perdre la jouissance des plus belles heures. Il convient de ne pas recommencer.

Autre PAGE.

Nous aurons un enfant, n'est-ce pas? Nous ne sommes pas trop vieux pour cela. Et l'amour n'a pas d'autre but.

Ce sera notre rédemption définitive. Alors, je le sens, je saurai comprendre enfin la nature et la vie, tout ce que je me suis vainement exténué à creuser jusqu'ici. Quand le cœur et le cerveau marchent d'accord, il y a puissance, harmonie et beauté dans l'existence.

O ma Constance, merci d'être à moi. Tous les remords se sont évanouis. Vivons!

GEORGES.

FIN

ERRATA

Pages 13. 23, 25, 26, 34, 38, 43. 45, 52. 56, 88, 97, 105, 226, 291, 292 et ailleurs, une ou plusieurs lettres orthographiques se trouvent en trop ou en moins. Le lecteur ne saurait se méprendre sur le sens.

Ailleurs,

page 32, lire : *le maître de tous les dieux* pour le plus puissant de tous les dieux.

page 40, lire : *est absent de nos âmes* pour dans nos âmes.

page 71, lire : *solitude* pour sollicitude.

page 75, lire : *nous n'en parlâmes* pour nous en parlâmes.

page 81, lire : *son regard* pour son segard.

page 118, lire : *quelqu'un au monde* pour quelqu'un du monde.

page 150, lire : *inexprimable géne* pour exprimable.

page 152, lire : *redeviendras jeune* pour reviendras

page 232, lire : *escaladées de quelques villas* pour quelques villes.

page 237, lire : *de ses acteurs* pour de ses auteurs.

page 242, lire : *à la pâte* pour à la pâtée.

page 246, lire : *quitter Savignies* pour quitter de Savignies.

page 272, lire : *qu'on ne voyait jamais* pour qu'on voyait jamais.

page 278, lire : *quand une distraction* pour quand par hasard une distraction.

page 293, lire : *je vous pris d'un immense abandon* pour je fus oris etc...

PQ 2623 E217C5

Lebesgue, Philéas
Les charbons du foyer

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY